

BEL : 10,20 € - CAN : 16,10 \$ - CH : 16,60 FS - D : 10,30 € - DOM : 10,60 € - GB : 8,30 £ - GRE : 10,20 € - IT : 10,30 € - LUX : 10,20 € - MAR : 100 DH - NL : 10,60 € - POF : 10,20 € - NC : 1500 XPF.

LE FIGARO
HISTOIRE

LE FIGARO HISTOIRE

FÉVRIER-MARS 2024 - BIMESTRIEL - NUMÉRO 72



GERMAINS-HUNS-SLAVES-ARABES-VIKINGS
QUAND L'EUROPE FAISAIT FACE AUX
**GRANDES
INVASIONS**
IV^E-X^E SIÈCLE

M 05595 - 72 - F : 9,90 € - RD



Le Figaro TV

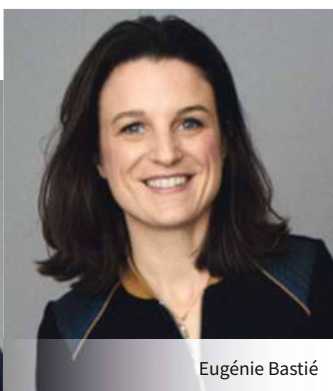
Votre nouvelle chaîne décryptage et culture



Guyonne de Montjou



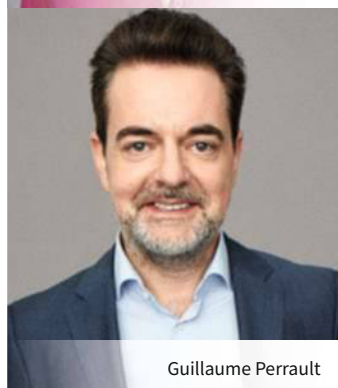
Yves Thréard



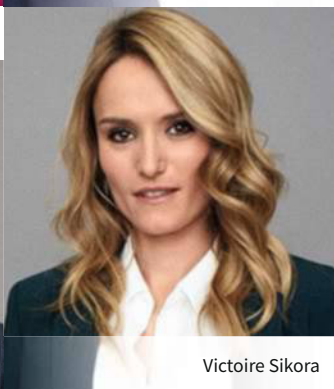
Eugénie Bastié



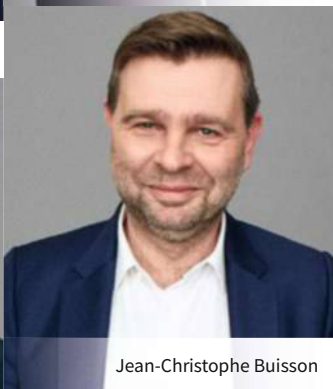
Thibaut Gauthier



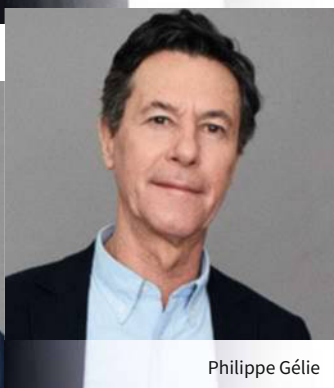
Guillaume Perrault



Victoire Sikora



Jean-Christophe Buisson



Philippe Gélie

TNT IDF 34		BOX 30	
468	345	904	305
Aussi sur LeFigaro.fr et l'app			

Bienvenue sur

LE FIGAROTV
Île-de-France



AU SOMMAIRE

ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE

8. Les mauvais comptes de la guerre d'Ukraine
Par **Thierry de Montbrial**, de l'Institut
16. Transcendance de la gastronomie Par **Isabelle Schmitz**
18. L'insoutenable légèreté de l'être *Entretien*
avec **Charles-Eloi Vial**, propos recueillis par **Geoffroy Caillet**
22. Noblesse oblige Par **Geoffroy Caillet**
24. L'impromptu de l'île d'Elbe Par **Michel De Jaeghere**
25. Côté livres
31. Le goût des autres Par **Eugénie Bastié**
32. A la cour de Philippe de Macédoine Par **Marie Zawisza**
34. Expositions Par **Luc-Antoine Lenoir**
37. Le cassoulet, un plat aztèque Par **Jean-Robert Pitte**,
de l'Institut

EN COUVERTURE

40. La déferlante des peuples Par **Peter Heather**

50. 31 décembre 406 : le début de la fin Par **Michel De Jaeghere**
56. L'Europe, champ de bataille Par **Alessandro Barbero**
68. Martel en tête Par **Stéphane Lebecq**
72. L'exercice de l'Etat Par **Bruno Dumézil**
80. Comment survit une civilisation Par **Michel Banniard**
88. La loi des hommes Par **Stéphane Lebecq**
96. La croix et la couronne
100. Lisières d'Europe
102. La marche des siècles Par **Luc-Antoine Lenoir**

L'ESPRIT DES LIEUX

108. Paris intra-muros Par **Samuel Adrian**
116. La cathédrale des Halles Par **Marie-Laure Castelnaud**
120. Le Grand Tour de la duchesse Par **Bruno de Cessole**
126. La sève de l'histoire Par **Sophie Humann**
130. La fée, avenir de l'homme Par **Vincent Trémolet de Villers**

Société du Figaro Siège social 23-25, rue de Provence, 75009 Paris.

Président **Charles Edelstenne**. Directeur général, directeur de la publication **Marc Feuillée**. Directeur des rédactions **Alexis Brézet**.

LE FIGARO HISTOIRE. Directeur de la rédaction **Michel De Jaeghere**. Rédacteur en chef **Geoffroy Caillet**.

Enquêtes **Luc-Antoine Lenoir**, **Albane Piot**. Chef de studio **Françoise Grandclaude**. Secrétariat de rédaction **Caroline Lécharny-Maratray**. Rédactrice photo **Carole Brochart**. Editeur **Robert Mergui**.

Directrice de la fabrication **Emmanuelle Dauer**. Directrice de la production **Corinne Videau**.

LE FIGARO HISTOIRE. Commission paritaire : 0624 K 91376. ISSN : 2259-2733. Edité par la Société du Figaro. ISBN : 978-2-8105-1031-3

Rédaction 23-25, rue de Provence, 75009 Paris. Tél. : 01 57 08 50 00. Régie publicitaire **MEDIA.figaro**

Président-directeur général **Aurore Domont**. 23-25, rue de Provence, 75009 Paris. Tél. : 01 56 52 26 26.

Imprimé en France par RotoFrance Impression, 25, rue de la Maison-Rouge, 77185 Lognes. Janvier 2024.

Origine du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %. Eutrophisation : Ptot 0,002 kg/tonne de papier. **Abonnement**
un an (6 numéros) : 45 € TTC, deux ans (12 numéros) : 80 € TTC. Etranger, nous consulter au 01 70 37 31 70, du lundi au
vendredi, de 7 heures à 17 heures, le samedi, de 8 heures à 12 heures.

CE NUMÉRO A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE FRÉDÉRIC VALLOIRE, JEAN-LOUIS VOISIN, MARIE PELTIER, PHILIPPE MAXENCE, THIERRY LENTZ, SACHA BEAUD'HUY, HENRI-CHRISTIAN GIRAUD, ÉRIC MENSION-RIGAU, FÉLICITÉ DE LAVERGNOLLE, CHARLOTTE DE GÉRARD, BLANDINE HUK, SECRÉTAIRE DE RÉDACTION, SOPHIE SUBERBÈRE, RÉDACTRICE PHOTO, ISABELLE JUIN, RÉDACTRICE GRAPHIQUE, KEY GRAPHIC, PHOTOGRAVURE, ET SOPHIE TROTIN, FABRICATION.

EN COUVERTURE : DÉTAIL DE L'ESQUISSE DE L'INVASION DES BARBARES, PAR ULPIANO CHECA Y SANZ, 1887 (MADRID, MUSEO ULPIANO CHECA).

© MUSEO ULPIANO CHECA, COLMENAR DE OREJA (MADRID) / AURIMAGES.

LE FIGARO
HISTOIRE

RETROUVEZ LE FIGARO HISTOIRE SUR WWW.LEFIGARO.FR/HISTOIRE ET SUR



CONSEIL SCIENTIFIQUE. Président : **Jean Tulard**, de l'Institut. Membres : **Jean-Pierre Babelon**, de l'Institut ; **Simone Bertièrre**, historienne, maître de conférences honoraire à l'université Bordeaux-Montaigne et à l'ENS Sévres ; **Jean-Paul Bled**, professeur émérite (histoire contemporaine) à l'université Paris-Sorbonne ; **Maurizio De Luca**, ancien directeur du Laboratoire de restauration des musées du Vatican ; **Alexandre Grandazzi**, historien et archéologue, professeur de langue et littérature latines à l'université Paris-Sorbonne ; **Barbara Jatta**, directrice des musées du Vatican ; **Thierry Lentz**, directeur de la Fondation Napoléon ; **Alexandre Maral**, conservateur général au Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon ; **Eric Mension-Rigau**, professeur d'histoire sociale et culturelle à l'université Paris-Sorbonne ; **Arnold Nesselrath**, professeur d'histoire de l'art à l'université Humboldt de Berlin, ancien délégué pour les départements scientifiques et les laboratoires des musées du Vatican ; **Dimitrios Pandermalis** (†), professeur émérite d'archéologie à l'université Aristote de Thessalonique, président du musée de l'Acropole d'Athènes ; **Jean-Christian Petitfils**, historien, docteur d'Etat en sciences politiques ; **Jean-Robert Pitte**, de l'Institut, ancien président de l'université Paris-Sorbonne ; **Giandomenico Romanelli**, professeur d'histoire de l'art à l'université Ca' Foscari de Venise, ancien directeur du palais des Doges ; **Jean Sévillia**, journaliste et historien.



TANT QU'IL Y AURA DES HOMMES

Le temps n'est plus où l'union des Wisigoths, des Burgondes, des Francs et des Gallo-Romains face aux hordes d'Attila, aux champs Catalauniques, était racontée aux enfants des écoles comme le passage de témoin de la civilisation entre les élites de l'Antiquité finissante et les royaumes sur le point de naître de la dislocation de l'Empire romain ; où, la hache levée, Charles Martel apparaissait, dans la galerie des Batailles de Versailles, comme le symbole même de la résistance à l'islam qui avait permis à l'aventure de la France et à l'Europe médiévale de prendre leur envol ; où la conversion des rudes guerriers vikings au christianisme était présentée comme le coup de maître d'une Eglise qui était parvenue, en les civilisant, à transformer les peuples prédateurs de l'Europe chrétienne en auxiliaires de sa sécurité et en agents de son expansion et de son rayonnement. Le sujet est au contraire de ceux qui suscitent désormais la réserve inquiète des historiens. Soucieux d'éviter à-peu-près et anachronismes, instrumentalisations politiques ou manipulations, dans un contexte où notre continent est devenu la destination et la cible de l'immense vague migratoire venue des pays du tiers-monde, ils répugnent à ce que la question des grandes invasions soit laissée aux spéculations imprudentes d'un public ignorant des mille nuances qui la rendent spécifique, incomparable, irréductible aux trompeuses analogies par quoi chaque époque a tenté d'y trouver des leçons d'énergie ou des incitations à la résignation.

La précaution est légitime, mais décidément vaine. Impossible de convaincre les Français, les Européens, que ce moment où se joua le destin de leurs pères, où il ne parut tenir qu'à un fil que s'achève la grande aventure dont nous sommes issus, où surgit sur les ruines du monde antique l'immense mêlée d'où devait procéder l'Europe moderne et contemporaine, doive être étudié avec le même détachement que la migration du bruant des neiges ou du canard colvert. Car nul épisode ne paraît mieux répondre en réalité à la vocation donnée à l'histoire par Thucydide et Cicéron : aiguïser notre discernement en proposant des exemples qui, à défaut de nous fournir des certitudes (les faits ne se répètent jamais à l'identique), nous permettront de dessiner les grandes lignes d'un avenir incertain.

De la vaste histoire de la déferlante des peuples qui provoqua la chute de l'Empire romain d'Occident et secoua le haut Moyen Âge jusqu'aux environs de l'an mille, se dégagent, de fait, au moins cinq leçons.

1. La première est qu'il est vain de croire que puisse subsister éternellement un espace de prospérité, où rayonnent les feux d'une brillante civilisation, entouré de zones d'anarchie et de chaos, où la vie tribale se conjugue avec la misère. L'Empire romain a pu tenir les Germains à distance aussi longtemps qu'ils ont végété comme une insignifiante poussière de peuples ; qu'ils ont conjugué l'atonie démographique à une inconsistance politique qui interdisait à chacune de leurs tribus d'oser affronter sa puissance. Il est entré en crise quand la multiplication des relations entre le monde romain et le *Barbaricum* – l'emploi de soldats germains comme auxiliaires, la circulation de l'or et des annones qui rétribuaient les mercenaires, les échanges commerciaux avec les provinces frontalières, les commandements accordés à quelques-uns de ses guerriers, l'éducation reçue, parfois, par certains rois barbares – a permis à certains de ses chefs de constituer des fédérations qui atteignaient la taille critique pour percer la frontière en même temps qu'ils faisaient naître, par les prestiges qu'ils avaient fait connaître, une irrésistible force

d'attraction sur les peuples qui vivaient dans le sous-développement. Les historiens qui s'efforcent de nier tout caractère tragique à la première vague des invasions (III^e-V^e siècle) insistent généralement sur l'importance des contacts qui avaient permis aux Germains de découvrir et d'envier le monde romain. Ils estiment que la fascination exercée par l'empire sur les Barbares, que manifeste l'empressement de leurs chefs à en singer les institutions en acceptant les titres de maîtres de la milice, de consuls, de patrices dont les gratifiaient les autorités romaines, disqualifie l'idée d'un choc de civilisations.

C'est passer à côté de l'essentiel. C'est parce qu'ils connaissaient et enviaient ses réalisations que les Barbares ont voulu pénétrer dans le monde romain, fût-ce au prix de la disparition des conditions matérielles et morales qui en avaient permis l'émergence : les échanges à longue distance assurés par la paix romaine et par les voies de communication, qui concouraient à la spécialisation des compétences et à l'émulation ; la richesse de la vie urbaine, qui avait fait de chaque cité – avant qu'elles ne se recroquevillent derrière les murailles qui protégeaient leur centre – un marché pour les produits manufacturés et les productions agricoles autant qu'un foyer culturel ; la sécurité apportée par un droit qui s'appliquait à tous les hommes libres nés sur le même sol ; la tranquillité assurée par la présence d'une armée de métier aux ordres d'un seul gouvernement. Les Barbares n'entendaient pas tarir les sources de l'opulence du monde romain. Ils ne voulaient que s'emparer de ses richesses. Faute de partager les disciplines qui les avaient fait éclore, ils y mirent fin en même temps qu'ils provoquèrent, chez ceux de leurs congénères qui étaient restés dans le *Barbaricum* et qui ne bénéficiaient plus, du fait de sa dislocation, des échanges avec le monde romain, un recul du niveau de vie à des conditions proches de celles de la préhistoire. L'Empire romain est mort d'avoir renoncé (faute de moyens démographiques et militaires, faute d'énergie vitale) à coloniser des voisins auxquels il avait fait voir les lumières de sa civilisation sans les mettre en mesure d'être éclairés par elles.

2. La deuxième leçon est que, formidablement adaptée à la conquête et à l'expansion territoriale, la forme de l'empire multinational l'est moins à la défense. Elle permet à un peuple conquérant de puiser dans d'énormes ressources démographiques qui, concentrées en un même point d'attaque, rendent sa force irrésistible, et de financer son effort de guerre par les profits tirés de ses victoires. Elle débouche sur la formation d'une immense frontière qu'il est harassant et ruineux de défendre sans qu'un fort sentiment d'appartenance permette de mobiliser des populations adonnées aux arts de la paix et de bénéficier de leur ardeur patriotique pour sa protection. L'Empire romain avait fini par apparaître à ses habitants comme la forme inévitable, évidente, du gouvernement. L'attachement qu'il suscitait était moins fondé sur la conviction d'être dépositaire d'un précieux héritage reçu des ancêtres et voué à être préservé et transmis à ses descendants que lié à une manière de vivre que la mise en œuvre des efforts humains et financiers qu'aurait rendue nécessaire sa défense aurait elle-même remise en question. Les élites foncières et les populations préférèrent, dès lors, s'entendre avec les Barbares que donner leurs vies et leurs biens pour un empire devenu impuissant, et qui ne se manifestait qu'en la personne du collecteur d'impôts.

Il en alla de même face à la conquête arabe du Proche-Orient (où les divisions religieuses firent en outre préférer à certains évêques la

domination musulmane à celle d'un empereur professant une foi divergente sur la nature de l'union hypostatique des trois personnes de la sainte Trinité, et devenu, partant, persécuteur de leur communauté), de l'Afrique du Nord et de l'Espagne. Pas plus que les envahisseurs germaniques, les combattants arabes ne représentèrent jamais des masses considérables. Ils s'imposèrent par la violence et obtinrent la soumission de majorités inaptes à prendre en main leur défense. Il en fut probablement ainsi (l'histoire est plus obscure) des Slaves dont les bandes guerrières vainquirent les troupes de l'Empire romain d'Orient : ils ne parvinrent à pérenniser leur domination sur les Balkans qu'en intégrant largement les peuples qu'ils avaient soumis dans leurs propres rangs.

Charlemagne avait reconstitué, par la guerre et par la conquête, une partie significative de l'ancien empire d'Occident. Il avait emmené son aristocratie guerroyer victorieusement en Germanie contre les Saxons et en Pannonie contre le royaume des Avars ; en Italie contre les Lombards ; il avait conduit des expéditions jusqu'en Bohême contre les Slaves, et fini par doubler la superficie du royaume hérité de son père. Ses successeurs se révélèrent pourtant incapables de faire face aux raids de pillage des Vikings, dont les destructions contribuèrent à hâter la dislocation du monde carolingien. Peter Heather a montré (*Empires and Barbarians*, 2009) que l'incapacité des rois francs à maintenir un système fiscal permettant de financer, comme l'avait fait longtemps l'Empire romain, une armée permanente les avait placés dans la dépendance de leurs grands, qu'ils pouvaient gratifier durant les périodes de conquête en leur donnant leur part de terres et de butin, mais qu'ils n'étaient, sans s'appauvrir eux-mêmes dangereusement en les récompensant avec leurs propres fonds, pas en mesure d'associer à une défense qui ne rapportait rien.

Face aux grandes invasions, le seul exemple significatif et durable de reconquête fut donné en définitive par les petits royaumes chrétiens du nord de la péninsule Ibérique, qui s'appuyèrent sur leur isolement même pour nourrir un sentiment identitaire qui allait, au terme de longs siècles, leur permettre de reprendre possession de l'Espagne et d'en chasser les musulmans.

3. La troisième leçon tient au caractère déterminant, essentiel, que joue la religion pour la définition des relations qui s'établissent, au lendemain d'une conquête, entre populations soumises et conquérants.

En Europe, c'est parce que les Barbares avaient été convertis, avant même leur irruption dans le monde romain, au christianisme (fût-ce sous la forme de l'hérésie arienne) que leur domination ne se traduisit pas par un changement brutal de civilisation spirituelle.

C'est l'Eglise catholique, maintenue dans ses positions, qui, par son organisation en diocèses, calqués sur les cités qui avaient formé le maillage du monde romain et pris en main par les représentants de l'ancienne aristocratie foncière, assura après la chute de l'empire d'Occident la continuité de l'encadrement des populations et la sauvegarde de son unité morale avec l'émergence progressive du primat du pontife romain ; c'est elle qui en fit survivre la langue et en transmit le patrimoine culturel dans ses évêchés, ses écoles, ses monastères.

C'est la conversion de Clovis au catholicisme romain qui était, dès alors, la religion dominante des populations de la Gaule qui permit, par mariage, la rapide fusion en un seul peuple des Francs et des Gallo-Romains. Il en fut de même au VI^e siècle en Espagne wisigothique avec

le passage du roi arien Récarède au catholicisme (589), qui ouvrit la voie à l'union des élites barbares avec l'aristocratie ibérique en même temps qu'à la fondation, par l'évêque Isidore de Séville, d'un sentiment patriotique enraciné dans la fidélité à l'héritage romain. C'est encore la conversion au christianisme (912) qui fit du viking Rollon la souche de la dynastie qui devait régner pacifiquement sur la Normandie avant l'Angleterre. C'est la prédication chrétienne de Cyrille et Méthode qui provoqua, par imitation de Byzance, l'émergence des premiers Etats slaves et leur introduction dans le concert européen, comme c'est sur la propagation de la foi vers l'est que s'appuya l'empereur Otton I^{er} pour assimiler ses conquêtes et consolider les frontières de l'empire dont il avait entrepris la restauration, ou Etienne de Hongrie pour donner aux Magyars un Etat national calqué sur le modèle carolingien.

C'est au contraire parce que les cavaliers arabes étaient portés par une religion conquérante, qui semblait leur avoir procuré des succès militaires éclatants en leur permettant de vaincre successivement les Perses et les Romains d'Orient, que leur conquête du Proche-Orient et de l'Afrique du Nord se traduisit par l'éradication de la civilisation romano-chrétienne, dont ils ne récupérèrent que les savoir-faire matériels (l'art de la construction, les thermes, les jardins, la partie pratique du patrimoine littéraire de l'Antiquité), mais dont ils firent disparaître au profit de l'arabe les langues, tandis que les peuples autochtones étaient sommés de choisir entre la conversion ou la réduction à un statut humiliant, et que les modes de vie et de pensée étaient remodelés à l'aune du Coran.

4. La quatrième leçon est qu'« *il n'est de richesse que d'hommes* », selon le mot de Jean Bodin : la cause profonde de l'impuissance de l'Empire romain face aux invasions pourtant limitées des Barbares tient à la faiblesse de sa population (sans doute moins de 25 millions d'habitants au V^e siècle pour l'ensemble de l'empire d'Occident, étendu de l'Angleterre au Maroc et au Rhin), d'où procéda son incapacité à entretenir et former les armées considérables qui auraient été nécessaires pour défendre son interminable frontière. Les mêmes observations peuvent être faites à l'égard de la submersion des Balkans, dévastés par les guerres et les invasions, lors de la grande migration des Slaves. La terre appartient aux vivants.

5. La cinquième leçon est seule consolante. Elle est que nulle fatalité ne gouverne l'histoire. Celle de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Age fut ponctuée par le surgissement de personnalités exceptionnelles, de Stilicon à Bélisaire, d'Aetius à Justinien. Tous n'ont pas obtenu des succès pérennes. Chacun s'est pourtant efforcé, un instant, de suspendre le temps pour faire face à une situation qui semblait promettre leur monde à la disparition. Philosophe néoplatonicien, lettré, diplomate, poète, le jeune Synésios de Cyrène avait suscité en 399, à Constantinople, une révolution de palais d'où avait émergé une violente réaction antigermanique qui avait éloigné de l'empire d'Orient la menace alors imminente d'une rapide submersion. Lui-même avait combattu, les armes à la main, à Cyrène, les incursions des tribus nomades qui harcelaient sa patrie. Il mourut, devenu évêque, adonné aux œuvres de charité tandis que semblait s'écrouler l'Occident. Resserré sur ses terres de vieille implantation hellénique et associant les prestiges de la romanité à la réalité d'un Etat grec enté sur la profession du christianisme orthodoxe, l'Empire byzantin ferait face, après lui, aux vagues successives des invasions pendant plus de mille ans.



8

LES MAUVAIS COMPTES DE LA GUERRE D'UKRAINE

ALORS QUE LA GUERRE SE POURSUIT ENTRE LA RUSSIE ET L'UKRAINE, THIERRY DE MONTBRIAL MET EN LUMIÈRE LA TRANSFORMATION DU SYSTÈME INTERNATIONAL À L'ŒUVRE À TRAVERS CE CONFLIT. ET LES CONTRADICTIONS D'UNE EUROPE MISE AU DÉFI DU RÉALISME.

18

L'INSOUTENABLE LÉGÈRETÉ DE L'ÊTRE

DEUX SIÈCLES ET DEMI
D'HISTORIOGRAPHIE EN ONT
FAIT UNE CARICATURE.

DANS UNE BIOGRAPHIE SALUTAIRE,
CHARLES-ÉLOI VIAL RESTITUE
À MARIE-ANTOINETTE SA RÉALITÉ
HUMAINE ET SON RÔLE POLITIQUE.



À LA COUR DE PHILIPPE DE MACÉDOINE

32



C'EST UN PAN DE L'HISTOIRE ANTIQUE QUI VIENT D'ÊTRE DÉVOILÉ À AIGAI, DANS LE NORD DE LA GRÈCE. APRÈS SEIZE ANS DE RESTAURATION, LE PALAIS DE PHILIPPE DE MACÉDOINE, PÈRE D'ALEXANDRE LE GRAND, ACCUEILLE DÉSORMAIS LES VISITEURS.

ET AUSSI

TRANSCENDANCE DE LA GASTRONOMIE

NOBLESSE OBLIGE

L'IMPROMPTU DE L'ÎLE D'ÉLBE

CÔTÉ LIVRES

LE GOÛT DES AUTRES

EXPOSITIONS

LE CASSOULET, UN PLAT AZTÈQUE



FACE À FACE Page de gauche, en haut : peinture murale dans les rues de Londres représentant Vladimir Poutine et Volodymyr Zelensky. En haut : le palais de Philippe II de Macédoine, sur le site d'Aigai, en Grèce. A droite : copie en bronze du *Discobole* de Myron (V^e av. J.-C.), III^e apr. J.-C. (Munich, Staatliche Antikensammlungen).

Les mauvais comptes de la guerre d’Ukraine

La guerre qui n’aurait pas dû avoir lieu a déjà des conséquences mondiales : loin des illusions entretenues par les premiers échecs russes, elle menace de se solder par une crise profonde de l’Union européenne.

Alors que commence la troisième année de la guerre d’Ukraine, il est clair, depuis déjà un certain temps, qu’elle contribue à accélérer la transformation du système international dans son ensemble. Le trait émergent de la nouvelle configuration est la tendance des pays occidentaux (Etats-Unis et membres de l’Union européenne) et, dans une moindre mesure, de certains Etats d’Asie-Pacifique à se définir comme les modèles pour les peuples supposés aspirer à la démocratie, et les garants des Etats constitués qui se considèrent comme y étant parvenus. C’est dans cet esprit que l’agression russe du 24 février 2022 a provoqué la renaissance de l’Alliance atlantique qu’en 2019 Emmanuel Macron déclarait en état de « *mort cérébrale* », et l’ouverture précipitée de la perspective d’un nouvel élargissement massif de l’Union européenne. Le choc suscité a également balayé les scrupules qui poussaient la Finlande ou la Suède à préserver leur statut de neutralité. Seules l’Autriche, l’Irlande et Malte y restent désormais attachées.

CROISADE POUR LA DÉMOCRATIE

Du point de vue géopolitique, le concept d’Occident est inséparable de la *pax americana* qui en est le fondement depuis le



PAX AMERICANA

A gauche : Joe Biden, le 19 octobre 2023, lors d’une allocution destinée à convaincre ses concitoyens de la nécessité d’apporter une aide financière tant à l’Ukraine qu’à Israël. Les Etats-Unis restent « *un phare pour le monde* », a-t-il soutenu. A droite : tir d’obusier ukrainien près de Bakhmout, dans le Donbass, en août 2023.

début de la guerre froide, et cette *pax americana* étend ses effets bien au-delà du couple euro-américain. Le président Joe Biden présente les Etats-Unis comme le chef de file du camp démocratique. Mais en réalité, aux Etats-Unis, même les démocrates ont toujours su trouver un équilibre entre « *la puissance et les principes* », pour reprendre le titre des Mémoires de Zbigniew Brzezinski, le célèbre conseiller à la sécurité nationale du président Carter. Ainsi le retrait de l’Afghanistan décidé

par Joe Biden à l’été 2021 n’a-t-il pas été moins immoral que celui du Vietnam sous Gerald Ford et Henry Kissinger en 1975. De même, la lassitude qui commence à se manifester aux Etats-Unis pour un soutien illimité des objectifs affichés par le président Zelensky est-il un fait politique prévisible qu’on ne saurait qualifier ni de moral ni d’immoral. Même si les lobbies favorables au nationalisme ukrainien sont implantés aux Etats-Unis (et au Canada) depuis fort longtemps, la guerre d’Ukraine





n'est pas un sujet majeur pour l'opinion publique américaine.

La situation est plus tranchée en Europe pour deux raisons évidentes : la proximité géographique et le fait que l'Union européenne est extrêmement loin de constituer une unité politique. On comprend qu'à cause de leur histoire, les Etats baltes ou même la Pologne, pourtant protégés par l'Alliance atlantique, ont ressenti l'agression russe du 24 février comme une menace contre eux-mêmes. On peut s'expliquer même les craintes de la Roumanie, parce que la Moldavie voisine occupe un angle mort du point de vue de la sécurité de la région. La mobilisation de ces pays a beaucoup contribué à la propagation d'un sentiment de peur dans l'ensemble de l'Union, sans compter la remontée d'une impression de culpabilité dans un pays comme l'Allemagne, du fait des exactions des armées nazies pendant la Seconde Guerre mondiale en Ukraine.

Mais, pour comprendre la réaction globale de l'Union européenne qui est restée jusqu'ici d'une grande cohérence face à la guerre, il faut aussi prendre conscience de ce qu'en raison de son impuissance (au sens fondamental de ce terme), elle n'avait pas de marge de manœuvre. Cette réaction peut se caricaturer comme suit : Poutine est un dictateur, qui a sapé les chances de la démocratie en Russie ; son but est de reconstituer l'Empire russe voire de conquérir l'Europe ; en conséquence, il faut tout faire (en livrant des armes par exemple) pour qu'il perde cette guerre, et d'abord que l'Ukraine recouvre sa pleine souveraineté sur ses frontières de 1991.

La posture des Européens, plus encore que celle des Américains, se présente donc comme une croisade pour la démocratie à l'ombre de la protection américaine, en jouant en pratique des quatre seuls instruments à leur disposition : empiement des

« paquets » de sanctions contre la Russie ; livraison d'armes quitte à épuiser leurs propres stocks ; plus généralement aide financière à l'Ukraine ; enfin promesses d'élargissement de l'Union.

LA LEÇON DE SOLJENITSYNE

Avant d'aller plus loin, il faut s'interroger sur le regard que, dans l'ensemble, les Occidentaux portent sur la Russie. Ce regard relève de la philosophie de la fin de l'Histoire popularisée en 1992 par Francis Fukuyama, avec l'arrière-pensée de la victoire inéluctable de la démocratie sur toutes les autres formes de régime politique. Pareille affirmation, dont les termes sont d'ailleurs imprécis, restera longtemps infalsifiable au sens de Karl Popper (c'est-à-dire qu'aucun test expérimental ne peut la réfuter). La démocratie est un concept et plus encore une réalité complexe. Déjà, en 1989, au moment des manifestations de la place Tiananmen, que n'a-t-on vu ou entendu d'intellectuels (parmi lesquels nombre d'anciens « maoïstes » !), d'hommes politiques ou de militants occidentaux persuadés qu'une démocratie à l'occidentale allait bientôt pouvoir s'instaurer en Chine. Toute l'idéologie de la mondialisation heureuse, jusqu'à au moins la crise financière des *subprimes* en 2007-2008, a reposé sur l'hypothèse implicite selon laquelle « les autres » deviendraient bientôt « comme nous ».

Dans cette perspective, l'individu Vladimir Poutine est donc désigné comme le grand responsable des nouveaux malheurs des Russes. On tentera ici une interprétation un peu plus subtile, en s'appuyant sur le géant que fut Alexandre Soljenitsyne, et en cherchant à comprendre pourquoi

Le Sud contre l'Occident ?

La guerre d'Ukraine a suscité un grand reclassement des zones d'influence. Elle a vu notamment se multiplier les réunions où s'exprimaient les réserves des représentants des pays du « Sud » contre les prétentions universalistes de l'Amérique et de l'Occident. Quelles conséquences ce phénomène aura-t-il sur les chaînes d'approvisionnement en matériaux critiques pour les technologies occidentales et, à travers elles, sur la puissance économique de l'Ouest ? Quels sont les ressorts qui expliquent la résilience de l'économie russe ? Quelles en sont les limites ? Telles sont quelques-unes des questions que traite la dernière livraison de la plus ancienne revue de politique étrangère, éditée par l'Ifri. Les réponses s'ordonnent autour de l'idée que la bonne conscience occidentale ne suffit plus pour faire face à l'état d'un monde nouveau et que s'impose un retour à l'examen dépassionné du réel. **MDeJ**
Politique étrangère, vol. 88, n° 4, hiver 2023, 224 pages, 23 €.





ENTRE DEUX MONDES Ci-dessus : le front ukrainien. Page de gauche : le sommet de l'Otan à Vilnius, le 12 juillet 2023, en présence du président ukrainien Volodymyr Zelensky ; le dissident russe Alexandre Soljenitsyne, en 1975. A la suite de la publication de *L'Archipel du goulag* en 1973, dans lequel il dénonçait le système de répression politique en URSS, il avait été expulsé de son pays. En exil aux Etats-Unis, il bouscula les esprits lors de son discours à Harvard en 1978, dans lequel il émettait, contre toute attente, une critique virulente de l'individualisme matérialiste et de la chute spirituelle des sociétés occidentales.

celui-ci a été adulé puis rejeté par les Occidentaux. Cette référence fait écho à la commémoration du cinquantième anniversaire de la publication du livre qui a tant fait pour affaiblir l'image de l'URSS dans les années 1970, *L'Archipel du goulag*. Il faut préciser que, pour approfondir sa vision de la Russie et sa compréhension de l'histoire de l'Union soviétique, on doit se tourner vers les 6 000 pages de *La Roue rouge*. Son grand œuvre à ses propres yeux.

Dans ce qui suit, je m'appuie en particulier sur un long article de Gary Saul Morson, éminent spécialiste américain de la littérature russe, paru dans la *New York Review of Books* du 12 mai 2022. Morson a sur la plupart des commentateurs l'avantage d'avoir lu et médité la totalité des écrits de l'écrivain. Son article est intitulé « *What Solzhenitsyn Understood* ». Mais comme on va parler de révolution, on mentionnera d'abord le plus grand expert en la matière, qui avait beaucoup médité, en homme d'action, sur la Révolution française. Pour Lénine, en substance, les deux conditions préalables à toute révolution se résument ainsi : « *Le haut ne peut plus, le bas ne veut plus.* » Autrement dit, la classe dirigeante n'est plus capable de maintenir sa domination inchangée, tandis que les classes inférieures ne veulent plus vivre à l'ancienne. Derrière celles-ci se cachent des groupes organisés prêts à tirer

parti de la situation. En conséquence de quoi, « le haut » ne peut survivre qu'en réformant quand il en est encore temps ; c'est-à-dire – et ici, on pense à Tocqueville – sur la base d'une analyse pertinente de la situation, et dans une position de force. Soljenitsyne, qui ne se faisait pas une haute idée de Nicolas II, estimait toutefois que son ministre Piotr Stolypine avait entrepris les bonnes réformes, qui auraient permis d'éviter la révolution s'il n'avait été assassiné en 1911. Pour l'auteur de *La Roue rouge*, la mise en œuvre des réformes de Stolypine aurait, certes *très progressivement*, engagé le pays dans la voie des libertés individuelles et de l'Etat de droit. Soljenitsyne abhorrait la violence et fondait ses espoirs sur le changement graduel grâce à la réforme.

Près de sept décennies après la révolution d'Octobre, Gorbatchev puis Eltsine n'ont réuni aucune des conditions qui auraient permis de réformer l'Union soviétique. Des réformes qui auraient certainement eu un volet territorial. Pour Soljenitsyne, la Russie devait se séparer des républiques non slaves

et essayer de préserver l'union avec les républiques slaves : Ukraine et Biélorussie. Il n'était pas le seul à pressentir les malheurs d'une sécession ratée avec l'Ukraine. Son nationalisme, cependant, n'était pas un impérialisme. Il était fondé sur la conviction de la nécessité d'une *restauration spirituelle* comme préalable à toute véritable renaissance de la Russie. Pour lui, tant le versant national que le versant personnel de l'« âme russe » ressentent au-dessus d'eux « *ce qui relève du Ciel* ».

Gary Saul Morson insiste sur l'importance du langage de la spiritualité dans la culture russe. Ce langage n'est pas spécifiquement orthodoxe. Il nous dit que les Occidentaux qui le confondent avec une aspiration théocratique passent à côté de l'essentiel. C'est tout le sens en effet du fameux discours de Harvard de Soljenitsyne (1978), qui renvoie dos à dos les Américains (ou les Occidentaux) et ses compatriotes russes. Selon Morson, le grand homme trouvait dans les milieux intellectuels occidentaux marqués par leur matérialisme la



même étroitesse d'esprit que chez les intellectuels libéraux russes d'avant la révolution. Plus profondément, il ne suffit pas de chanter les louanges de la « démocratie libérale » (les principes de 1789) pour être du bon côté, celles de la « démocratie illibérale » (le jacobinisme) pour être du mauvais. Finalement, entre son expulsion de l'URSS en 1974 et son retour en Russie vingt ans après, l'auteur de *L'Archipel du goulag*, selon ses propres termes, s'est trouvé coincé entre deux « meules ». Il fut donc un grand incompris, comme souvent, il est vrai, les personnalités originales, qui ne se satisfont pas des discours simplistes sur le bien et le mal en politique internationale.

Ce qui a radicalement manqué aux relations entre les pays occidentaux et la Russie après la chute de l'URSS, c'est la volonté partagée de rechercher de bonne foi une forme d'adaptation du système de sécurité collective dans le sens le plus profond du terme, pour permettre une vraie « détente, entente et coopération » entre les anciens adversaires. La faute n'est pas du seul côté de la Russie et plus précisément de Vladimir Poutine. Elle est aussi du côté des Occidentaux, prisonniers d'une conception étroite de leurs intérêts et de leur idéologie politique.

LE CALCUL DE VLADIMIR POUTINE

Après le retour de la « verticale du pouvoir » avec Poutine, le Kremlin s'est de plus en plus fortement cabré face aux Occidentaux, accusés de vouloir installer l'Otan à la porte de la Russie et perçus comme prétendant imposer partout leur manière de voir le monde, en réalité leur volonté de domination économique et une interprétation sélective du droit international. En décidant de lancer son « opération militaire spéciale »

le 24 février 2022, Vladimir Poutine a brisé le tabou – récent à l'échelle de l'Histoire – de l'inviolabilité des frontières. Il s'est trompé dans les calculs qui lui faisaient espérer une victoire éclair sur l'Ukraine, mais, deux ans après, la balance semble désormais se redresser en sa faveur. C'est l'occasion de rappeler un mot célèbre de Bismarck : « *La Russie n'est jamais aussi forte ni aussi faible qu'on le croit.* » Dans l'histoire militaire de la Russie, les exemples de débuts difficiles suivis de retournements de situation ne sont pas rares.

Un tabou a été brisé. C'est un fait. Après l'épisode de Stolypine et celui de Gorbatchev-Eltsine, la Russie a certes encore manqué une chance de se réformer en profondeur. Mais la suite a creusé le fossé, et la responsabilité de cet échec-là est partagée. Et la dimension spirituelle transcende en Russie les épreuves de la vie ordinaire. Le pays continue d'exister et de peser sur les affaires du monde. En son temps, Barack Obama a manqué une occasion de se taire en le reléguant au rang de puissance régionale.

Si maintenant la question est, comme beaucoup le pensent ou l'espèrent depuis le début de la guerre d'Ukraine, de savoir si le régime de Vladimir Poutine est sur le point de s'effondrer, il faut pour se risquer à une réponse revenir à la remarque de Lénine sur les révolutions : aujourd'hui, en Russie, le haut peut toujours, et le bas n'en est pas au point de ne plus vouloir. La drôle de tentative de Prigojine, en juin 2023, a échoué. Un coup d'Etat pacifiste est peu probable.

La Russie est-elle sur le point de perdre la guerre ? Après l'échec de la contre-offensive ukrainienne de 2023 et la mise en place d'une économie de guerre, du fait aussi des capacités d'adaptation de l'économie russe et de l'échec des sanctions



occidentales, la réponse paraît plutôt négative. La Russie s'installe dans la perspective d'une guerre prolongée que le pouvoir croit tenable, et joue sur une usure plus rapide des Ukrainiens et la lassitude de leurs alliés. Le Kremlin ne manque pas non plus de moyens pour s'en prendre aux intérêts de ses adversaires, comme ceux de la France en Afrique ou ailleurs.

Si l'on regarde où en sont les choses aujourd'hui, avec un club d'Etats autoritaires (comme la Chine, la Corée du Nord ou l'Iran) plus resserré, et un « Sud global » de





AXE NORD-SUD Page de gauche : le sommet Russie-Afrique, à Saint-Petersbourg, en juillet 2023, durant lequel Vladimir Poutine a exprimé son désir de promouvoir « *un ordre mondial multipolaire juste et démocratique* », et de lutter contre le « *néocolonialisme* ». Ci-dessus : artillerie russe sur le front ukrainien, en février 2023. En bas : « *La victoire sera à nous* », affiche sur un immeuble à l'occasion des commémorations du 9 mai 1945 en Russie.

plus en plus « multi-aligné » – où l'on trouve même la Turquie, membre de l'Otan – on sent bien qu'un nombre important d'Etats seraient disposés à accueillir favorablement l'idée d'un compromis entre la Russie et l'Ukraine.

LE PRIX À PAYER

Peut-être la guerre d'Ukraine durera-t-elle longtemps. Peut-être un jour le temps sera-t-il suspendu comme le 27 juillet 1953 avec l'armistice de Panmunjeom, qui mit fin à la guerre de Corée. Beaucoup dépendra de l'évolution du soutien des Etats-Unis à l'Ukraine, après l'élection de novembre 2024. Quoi qu'il advienne, en plus du renforcement de l'Alliance atlantique sous leur direction (plus ou moins ferme, c'est une autre question), les Américains paraissent déjà comme les grands bénéficiaires économiques de la crise, en raison d'abord de l'accroissement massif de leur avantage comparatif dans le domaine de l'énergie,

après que les Européens ont cessé d'importer ouvertement leur pétrole et leur gaz de Russie. Le coût de l'énergie est aujourd'hui trois fois moins élevé aux Etats-Unis qu'en Europe. Et, malgré les efforts des Européens pour se réindustrialiser, les Américains jouent largement la course en tête dans ce domaine aussi, grâce à l'Inflation Reduction Act (IRA) et à une culture économique et financière largement supérieure. Mais, surtout, les 27 membres actuels de l'Union européenne forment un ensemble culturellement et économiquement disparate, qui n'a toujours pas digéré le grand élargissement consécutif à la chute de l'URSS. La référence à la démocratie ne suffit pas à asseoir une identité. L'hétérogénéité politique de cet ensemble rend peu probable, de la part des Etats membres, les nouveaux abandons de souveraineté qui seraient nécessaires, par exemple, pour doter l'Union d'une politique budgétaire commune compatible à long terme avec les missions de la Banque



La Défaite de l'Occident

Emmanuel Todd

Après les premiers revers de la Russie en Ukraine, qui avaient accrédité l'idée d'un pays à bout de souffle et lancé, par la folie d'un dictateur, dans une guerre que sa technologie défailante vouait, du fait du soutien apporté à son adversaire par l'Occident, à une humiliante défaite, l'échec spectaculaire de la grande contre-offensive ukrainienne et la résistance de l'économie russe aux sanctions ont conduit à des révisions déchirantes. Ils permettent à Emmanuel Todd de prétendre que nous assistons, bien plutôt qu'aux aléas d'une guerre asymétrique, aux prémices d'un repli général d'un Occident ignorant de ses propres faiblesses, tant démographiques qu'industrielles ou morales, et regardé avec une irritation croissante par le reste du monde pour sa prétention à imposer ses valeurs et son mode de vie comme universels. Emmanuel Todd avait prédit en 1976 la chute de l'Union soviétique (*La Chute finale*) en se fondant sur l'examen de données sociologiques, singulièrement sur les chiffres de la mortalité infantile. Son nouveau livre sera sujet à plus d'une controverse. Il a le mérite de sortir des incantations sur la lutte du bien et du mal pour tenter d'analyser la situation en fonction des réalités géopolitiques, économiques et sociales. Todd y cherche en anthropologue la clé des événements dans la disparité des structures familiales et l'impact des phénomènes religieux sur l'état moral des populations. On pourra lui reprocher d'outrer les conclusions qu'il tire de ses observations. On lui saura gré d'avoir secoué le joug d'une analyse de la guerre qui postule l'irrationalité de l'adversaire, et tient pour vérifiées les informations qui ne proviennent que de l'état-major d'un des deux camps. **MDeJ**

Gallimard, 384 pages, 23 €.

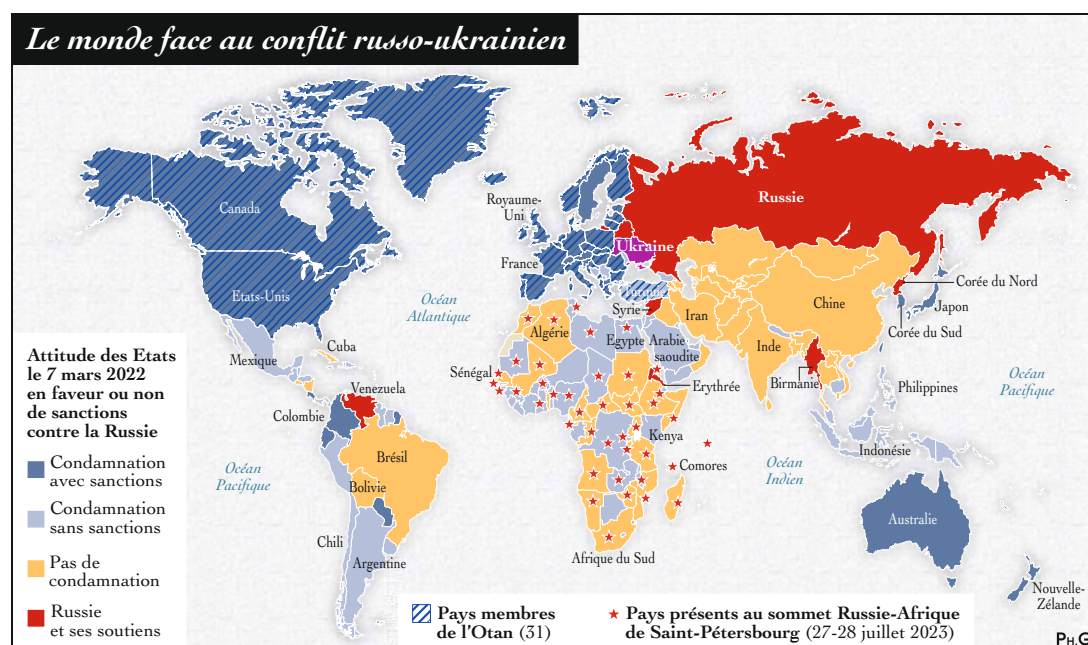


centrale européenne, et plus encore d'une véritable politique étrangère, inséparable d'une politique de défense réellement commune. Que représente dès lors dans ce dernier domaine la parole respective de la présidente de la Commission, du président du Conseil européen et du haut représentant pour les Affaires étrangères et la politique de sécurité, d'une part ; des chefs d'Etat et de gouvernement des Etats membres, d'autre part, quand ils s'éloignent des généralités convenues sur la démocratie et les droits humains ? Dès qu'on entre dans le détail des intérêts nationaux des pays membres, façonnés en grande partie par l'Histoire, on comprend la difficulté de toute notion de politique étrangère réellement commune vis-à-vis aussi bien de la Russie et de la Chine

que de la Turquie, de l'Algérie ou des Etats du Golfe, par exemple.

Il y a plus. On se souvient de la distinction qu'établissait au XIX^e siècle le politologue et économiste britannique Walter Bagehot et de sa thèse, adoptée par Churchill, selon laquelle la légitimité de toute constitution, écrite ou pas, repose sur deux piliers : la dignité (aspect symbolique et sacré) et l'efficacité (aspect du travail gouvernemental). Dans le système anglais, la monarchie incarne la dignité, et le gouvernement l'efficacité. La légitimité ne peut pas survivre indéfiniment aux ruptures de fatigue susceptibles de se produire sur l'un ou l'autre de ses piliers. On en revient aux causes des révolutions. Le problème de l'Union européenne depuis qu'elle a renoncé à la règle de

bon sens selon laquelle tout nouvel élargissement devait être précédé de l'approfondissement du précédent, c'est-à-dire depuis la chute de l'Union soviétique, tient à ce que, par rapport aux ambitions affichées (sur Schengen, par exemple), la gouvernance s'est progressivement affaiblie tant du point de vue de la dignité (une dimension qu'en fait l'Union européenne n'a jamais incarnée) que de l'efficacité. Or, face à la guerre d'Ukraine, les chefs d'Etat et de gouvernement ont suivi la solution de facilité en ouvrant grand la perspective d'une nouvelle vague d'élargissement, incluant l'Ukraine – dont la Pologne elle-même redoute désormais ouvertement la concurrence (sur l'agriculture, par exemple) –, sans avoir la moindre idée de la manière de s'y prendre autrement qu'en faisant confiance au destin. Politiquement, il sera impossible de faire complètement marche arrière (il y a des limites, même à l'hypocrisie) et la perspective ouverte par le Conseil européen de décembre 2023, qui a décidé d'entamer des négociations d'adhésion à l'Union européenne avec l'Ukraine et la Moldavie, d'accorder le statut de pays candidat à la Géorgie et d'accélérer le processus d'adhésion des Balkans occidentaux, mobilisera pour longtemps les forces vives de toutes les



LIGNE DE FRACTURE

Ci-contre : l'invasion russe de l'Ukraine révèle la nouvelle ligne de partage du monde. En haut : Volodymyr Zelensky recevant, à Kiev, la présidente de la Commission européenne Ursula Von der Leyen, le 4 novembre 2023, « pour discuter du chemin d'adhésion de l'Ukraine à l'Union européenne ». Page de droite : un quartier de Dnipro, sur les rives du Dniepr, en Ukraine, touchée par un missile russe le 14 janvier 2023.



instances communautaires au détriment des autres priorités. Il en coûtera extrêmement cher aux actuels pays membres, dont les budgets sont et seront de plus en plus sous pression. Ajoutons qu'avec le nouvel élargissement qui s'annonce, la question de la supériorité du droit européen sur le droit national deviendra de plus en plus sensible.

Parmi les conséquences déjà clairement identifiables de la guerre d'Ukraine, on peut donc annoncer une révolution profonde à l'intérieur de l'Union européenne. La vision des pères fondateurs est morte. Et d'ailleurs, pourquoi l'Europe échapperait-elle à la tendance à l'accroissement du nationalisme que l'on observe partout ailleurs ? Si, depuis le Brexit, d'autres Etats membres n'ont pas fait sécession, c'est d'abord en raison d'un calcul coûts-avantages à court-moyen terme. C'est aussi à cause de la contre-performance des Britanniques.

LE RETOUR DU TRAGIQUE

Tout peut donc se produire à l'horizon de dix ou vingt ans. En fin de compte, ce que l'Histoire pourrait retenir avant tout de la guerre d'Ukraine, c'est qu'en osant briser un tabou, Poutine a réactivé le principe de Clausewitz selon lequel « la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens ». A force d'avoir été violé, pas seulement par les Russes (par exemple, en 1999, avec les bombardements de l'Otan en Serbie, et surtout, en 2003, le renversement de Saddam Hussein – de surcroît sur la base d'un mensonge), le droit international a

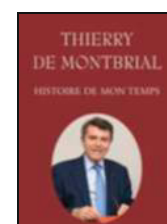
plus de risques qu'avant le 24 février de se trouver davantage encore bafoué dans les prochaines années, et ce d'autant plus que l'équilibre des pouvoirs au sein de la charte de l'ONU est de plus en plus contesté.

Reste un tabou encore inviolé : le recours en premier à l'arme nucléaire. Sans doute Poutine a-t-il été tenté de le faire quand les choses semblaient mal tourner pour la Russie, mais son principal soutien, la Chine (par ailleurs l'un des gagnants globaux à court-moyen terme de cette guerre), l'en a dissuadé. Mais on peut craindre qu'un jour plus ou moins proche ce tabou-là lui aussi sera brisé, et pas forcément par les Russes.

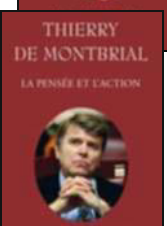
Les grandes puissances du XXI^e siècle, à commencer par les Etats-Unis et la Chine, sont conscientes de ces réalités, sur fond d'accélération de la révolution technologique. Les membres de l'Union européenne, assoupi depuis 1945 et la décolonisation, ont perdu le sens du tragique. Dans leur recherche d'un nouveau paradigme pour l'Union, sans renoncer à l'idéal démocratique, ils devront refaire l'apprentissage du réalisme dans la politique internationale. Quelles épreuves devront-ils traverser avant d'y parvenir ?

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques, Thierry de Montbrial est fondateur et président de l'Institut français des relations internationales et de la World Policy Conference. Pour aller plus loin : Institut français des relations internationales (Ifri), 27, rue de la Procession, 75015 Paris. Rens. : ifri.org ; 01 40 61 60 00.

À LIRE de Thierry de Montbrial



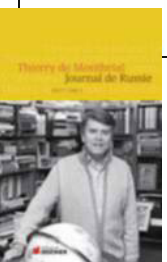
Histoire de mon temps, Academia Romana, 1 746 pages, 35 € (achat à l'Ifri)/39 € (envoi postal).



La Pensée et l'Action, Academia Romana, 1 712 pages, 35 € (achat à l'Ifri)/39 € (envoi postal).



Vivre le temps des troubles, Albin Michel, 176 pages, 15 €.



Journal de Russie, 1977-2011, Editions du Rocher, 480 pages, 30,40 €.



TRANSCENDANCE DE LA GASTRONOMIE

Il est un art, supérieur aux autres, qui réunit les cinq sens et élève l'esprit. Dans son dernier ouvrage, consacré au père fondateur de la gastronomie, Jean-Robert Pitte se livre à un savoureux plaidoyer pour cette « *aventure destinée à rendre meilleure l'humanité* ».

Que peut-on bien comprendre à la vie si l'on n'en goûte pas la saveur à travers le plaisir le plus universel qui soit, com-

mun aux hommes de tous âges, conditions et origines : l'art du bien manger ? On a tôt fait de croire que la cuisine, avec ses raffinements, est une discipline mineure, voire futile. Qu'elle est affaire d'épicuriens, qui s'adonnent à leur penchant pendant que les esprits éclairés s'élèvent autrement. Qui pense ainsi a le droit de le penser, affirme Jean-Robert Pitte, « *à condition d'avoir lu Brillat-Savarin* ». La question reste ouverte, le pari est lancé.

Pour donner au lecteur l'envie de découvrir l'auteur de la *Physiologie du goût*, l'actuel président de la Société de géographie, qui préside également la Mission française du patrimoine et des cultures alimentaires, se lance à travers les monts et les plaines du Jura sur les traces de ce magistrat peu banal, qu'il baptise le « *gastromane transcendant* ». On y apprend au passage qu'au long du XIX^e siècle, le repas « à la russe » (inauguré par l'ambassadeur de Russie à Paris Alexandre Kourakine, à la table duquel on servait les plats un par un à chaque convive) triompha partout en Europe, sauf en Russie, sur le repas « à la française » (composé de plusieurs services et d'innombrables plats, apportés ensemble sur la table) ; que Napoléon était un piètre convive car il mangeait trop vite ; que les Alliés vidèrent en 1815 les caves de Jean-Rémy Moët à Epernay, lequel se consola car ces pillards du Nord doublèrent ensuite leurs commandes de champagne.

Est-ce une biographie, un essai, une promenade gastronomique ? Ce plaisant ouvrage est un peu tout cela. Ce pourrait être aussi un roman d'initiation sur le thème « Comment un heureux tempérament se tire toujours d'embarras », un manuel de survie en milieu hostile à l'usage des bons vivants, un recueil de recettes rares et d'anecdotes sur la gastronomie. C'est aussi et surtout le fruit d'une méditation qui anime, depuis sa jeunesse, Jean-Robert Pitte, pour lequel reliefs et plaines, mers et fleuves, faune et flore forment autant de paysages vivants et de terroirs façonnés par les hommes. Chacune des six cents régions agricoles qu'il distingue, dans son *Histoire du paysage français*, a su, à travers les siècles, déployer un génie particulier pour accommoder avec art les dons de la nature, de l'écuelle des paysans à l'assiette des rois. Ce n'est sans doute pas un hasard si le terme « gourmandise » n'est synonyme

de distinction qu'en France, les autres langues européennes exprimant plutôt la goinfrerie (*gula, gluttony, lüsterheit*).

Si Jean-Robert Pitte a réussi à convaincre l'Unesco d'inscrire, en 2010, le repas gastronomique des Français sur la liste du Patrimoine culturel immatériel de l'humanité, c'est, écrit-il, en tant qu'héritier spirituel de Brillat-Savarin, dont il célèbre l'une des plus brillantes intuitions : le mariage des mets et des vins. Certaines amitiés résistent au temps, d'autres enjambent les siècles. Plus que d'un maître, c'est d'un ami dont il semble parler dans ce livre. Un ami à l'excellent tempérament, « *animé de convictions souples* », qui s'adaptèrent sans douleur apparente à tous les régimes, de la monarchie à la République, de l'Empire à la Restauration. Balzac s'en amusait : « *Le 18 Brumaire, la métamorphose du Consulat en Empire, la déchéance de Bonaparte ne dérangèrent pas une seule de ses digestions* »...

On suit donc Brillat-Savarin de son installation comme avocat à Belley en 1778 à son élection au Tribunal de cassation en 1800 (devenu Cour de cassation en 1804), jusqu'à sa mort, le 1^{er} février 1826. Entre-temps il avait été député du tiers état aux états généraux de 1789, député à l'Assemblée constituante, maire de Belley. Son opportunisme fut constant, au gré des tourmentes de l'époque. Révolutionnaire modéré (il avait défendu l'inviolabilité du roi après la fuite à Varennes), il signe en septembre 1793 une affiche appelant aux armes pour défendre la Révolution contre « *l'Ancien Régime [qui] n'a été, en quelque façon, qu'un songe funeste, que le réveil de la Liberté a fait s'évanouir* », et devient président de la Société des amis de la liberté et de l'égalité de Belley. Ce qui ne suffit pas aux enragés de la région, qui l'accusent de fédéralisme et le destituent comme maire. Alors qu'il fuit leurs représailles, il obtient, grâce à son talent musical, un laissez-passer du robespierriste Claude-Charles Prost, avant d'émigrer vers New York et d'y être embauché comme premier violon au John Street Theatre... La musique le sauve, mais c'est en réalité à la gastronomie que vont ses préférences. C'est à elle qu'il confie par-dessus tout le soin d'adoucir les mœurs et d'enchanter, jusqu'à son terme, l'existence. Le grand œuvre de sa vie ne sera pas les deux volumes juridiques qu'il signe, dont un amusant traité sur les duels, auxquels il reconnaît quelques vertus, mais un essai doté du titre mystérieux de



BEL OISEAU

A gauche : *Le Déjeuner de jambon*, par Nicolas Lancret, 1735 (Chantilly, musée Condé). Ci-contre : *L'Obésité et la Maigreur*, illustration de Bertall dans *Physiologie du goût* de Brillat-Savarin (Gabriel de Gonet éd., 1848). « La maigreur (...) est un malheur effroyable pour les femmes, affirme celui-ci. (...) Mais pour les femmes qui sont nées maigres et qui ont l'estomac bon, nous ne voyons pas qu'elles puissent être plus difficiles à engraisser que les poulardes. »

Physiologie du goût ou Méditations de gastronomie transcendante. Il le fait paraître anonymement, peut-être dans l'idée qu'un magistrat n'était pas attendu pour son expertise culinaire.

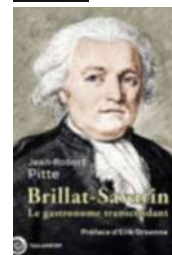
Qu'est-ce que la transcendance, en matière de gastronomie ? « *L'art de se nourrir en faisant de chaque repas un moment sublime* », explique Jean-Robert Pitte, qui s'amuse des prétentions scientifiques de l'auteur, souvent discutables, mais célèbre ses inspirations prophétiques, à commencer par l'ampleur du projet de ce généreux gourmand, qui a fait de la gastronomie « *non une jouissance égoïste, mais le principe consolateur et bonificateur de l'humanité* ». Pitte transmet à son lecteur la joie de vivre du gastronome transcendant, et la truculence de ses aphorismes, proches du proverbe (« *Un dessert sans fromage est une belle à qui il manque un œil* »), ou de la maxime (« *Le Créateur, en obligeant l'homme à manger pour vivre, l'y invite par l'appétit et l'en récompense par le plaisir* »).

Tel un nouveau sermon sur la montagne, Brillat-Savarin proclame les béatitudes du gourmand. Heureux êtes-vous, dit-il en substance, si vous savez vous réjouir de la prodigalité du Créateur en savourant bêtes et plantes, soigneusement accommodées : à qui mange généreusement, il sera beaucoup donné. Heureux êtes-vous si vous perdez tout le temps qu'il faut pour déguster un bon repas, la convivialité est une vertu cardinale. Heureux êtes-vous si l'hôte reçu à votre table soigneusement garnie en ressort transporté de béatitude. Mais malheur à vous qui vous nourrissez sans connaître l'art de manger avec esprit ; vous différez à peine des bêtes. Malheur à vous, les maigres, qui pour mettre en valeur votre silhouette longiligne avez inventé le pantalon, « *sous lequel maintenant, tous tant que nous sommes, (...) nous cachons nos nullités, nos difformités et nos infirmités* ». Malheur à vous surtout, si la nature vous a « *refusé l'aptitude aux jouissances du goût* », en un

mot le bonheur d'être gourmand, et si vous faites partie de la triste cohorte de ceux qui manquent d'embonpoint.

Exilé dans une époque « *si peu vertébrée en matière de gastronomie et si peu convaincue de l'intérêt de se constituer une philosophie en la matière* », Jean-Robert Pitte trouve en ce gourmand magistrat un frère d'armes, qui lui a inspiré, d'ailleurs, la phrase gravée sur son épée d'académicien : « *Il faut soigner le corps pour que l'âme s'y plaise*. » Attribuée à saint François de Sales, cette phrase citée par Brillat-Savarin résume « *l'aimable conception de la religion* » à laquelle le gastronome adhère. Une religion plus tournée vers les délices de la terre que ceux du ciel, certes, mais dans laquelle la gastronomie est l'expression de la vertu théologale de charité. Marchons sur ses traces, nous invite Jean-Robert Pitte. « *Ainsi, tout en chassant la mélancolie, nous réconcilierons l'ange et la bête qui combattent en chacun de nous et nous gâchent sans cesse l'existence depuis Adam et Eve*. » On referme ce livre ragaillardi, revigoré, réconcilié. Converti à l'idée qu'au bout du compte, la gastronomie sauvera le monde. *✍*

À LIRE



Brillat-Savarin.
Le gastronome
transcendant
Jean-Robert Pitte
Tallandier
304 pages
22,50 €

L'insoutenable légèreté de l'être

Dans un livre qui fera date, Charles-Eloi Vial restitue à Marie-Antoinette une densité inattendue, qui balaie les clichés auxquels la postérité la résume trop souvent.

Pas un aspect de la vie de Marie-Antoinette ne semble avoir échappé à la postérité. Ses appartements de Versailles sont fréquentés par des milliers de visiteurs chaque année. On ne compte pas les livres qui lui sont consacrés, non plus que les films, les séries télévisées et les jeux vidéo. Que reste-t-il donc à savoir de la reine la plus fameuse de France ? Peut-être précisément, explique Charles-Eloi Vial, qu'elle ne se résume à aucun de ces clichés qui, tels des repeints sur un tableau, empêchent aujourd'hui de distinguer aucun détail, au point d'en faire un personnage à la limite de l'abstraction.

Archiviste paléographe, docteur habilité en histoire et conservateur au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, l'auteur de cette nouvelle *Marie-Antoinette* (éditions Perrin) a consacré de nombreux ouvrages à la Révolution (*La Famille royale au Temple*) et à l'Empire (*Sauver l'Empire. 1813 : la fin de l'Europe napoléonienne*). Fidèle à sa méthode, il est revenu aux sources pour restituer, à travers cette biographie éblouissante, une densité inattendue à la dernière reine de l'Ancien Régime, en réévaluant son rôle politique. C'est de l'exploration de mille détails que surgit cette densité, et de leur assemblage que naît le surcroît de réalité qui comble l'espace séparant deux légendes : la bergère de Trianon et la reine maudite.



Vous rejetez la reine « sucrée » comme la reine « sanglante », la véritable Marie-Antoinette n'étant pour vous ni la bergère de Trianon ni la maudite du Temple. Par quels moyens êtes-vous parvenu à dégager une autre reine, à tous égards plus complexe ?

Comme pour tous mes livres, j'ai privilégié l'approche documentaire, en retournant aux sources. Revenir aux manuscrits ou aux archives publiques déjà connus permet à la fois de débusquer d'éventuelles erreurs et d'éclaircir le contexte. On peut ensuite entrer dans le détail en recherchant des documents que les autres n'ont pas vus : par exemple,

des papiers comptables, nombreux dans le cadre de la Cour, qui contiennent parfois des détails très éclairants, ou alors des documents privés qui mentionnent Marie-Antoinette en donnant une indication de temps ou de lieu qui peut être utile. Une lettre de courtisan conservée dans les fonds de la Bibliothèque de Versailles mentionne ainsi incidemment une fausse couche de la reine. Ce genre de trouvaille toujours fortuite laisse apparaître Marie-Antoinette de façon fugace mais bien réelle.

J'ai mené ensuite un travail de critique des documents les plus utilisés dans les biographies de Marie-Antoinette, comme ces publications emblématiques parues sous la Restauration, qui donnent en réalité de la reine une image reconstruite. C'est le cas des *Mémoires* de Madame Campan, publiés en 1823. J'ai été très surpris de constater que la fameuse première femme de chambre de la reine avait parfois réutilisé des textes bien antérieurs. Une citation qu'elle attribue à Louis XVI en pleine affaire du collier de la reine (« *Comment un prince de la maison de Rohan, et un grand aumônier de France, a-t-il pu croire que la reine signait Marie-Antoinette de France ? Personne n'ignore que les reines ne signent que leur nom de baptême* ») se trouve ainsi dans au moins trois ouvrages publiés sous le Consulat. Une découverte rendue possible grâce à Google, Gallica, et à la numérisation massive des livres, qui permettent de remonter le fil généalogique de certaines citations. Même s'il reste

empirique, ce travail de recherche et de critique permet de déceler ce qui bouleverse les grandes lignes bien connues. Avec Internet, la science historique connaît une véritable révolution car tous les écrits des historiens et des témoins deviennent facilement vérifiables.

Marie-Antoinette elle-même a parlé de la « charlatanerie » de son éducation. Qu'est-ce qui, dans ses premières années à Vienne, lui a manqué qui lui aurait permis de réussir dans son rôle à Versailles ?

D'abord le temps, puisqu'elle arrive à Versailles et se retrouve mariée au Dauphin si jeune (14 ans) qu'elle n'a ni la maturité ni les connaissances nécessaires pour incarner son rôle de Dauphine puis de reine. C'est la cruauté du monde politique de l'Ancien Régime : elle est lancée dans le bain beaucoup trop tôt. Il lui aurait fallu aussi de meilleurs professeurs, sauf l'abbé de Vermond, mais celui-ci lui a été envoyé beaucoup trop tard, alors qu'elle avait déjà 13 ans. Les lacunes de l'éducation féminine de l'époque sont frappantes, car on lui a demandé d'avoir un simple vernis de culture, pas d'entrer dans la profondeur des choses. C'était peut-être suffisant pour une archiduchesse de la cour de Vienne, mais pas à Versailles où les femmes étaient censées avoir une culture politique et historique beaucoup plus dense, leur rôle y étant différent. Au fond, Marie-Antoinette a fait les frais de l'alliance entre deux monarchies antagonistes depuis des siècles, dont les mœurs curiales divergeaient entièrement. Si les Habsbourg de Vienne n'ont pas formé Marie-Antoinette pour la cour de France, c'est parce qu'ils ne savaient plus comment faire, les liens avec les Bourbons étant rompus depuis longtemps. A titre de comparaison, sa petite-nièce Marie-Louise, future épouse de Napoléon I^{er}, sera bien mieux préparée, dans l'éventualité d'un mariage français qui s'est réalisé.

Ce qui est tragique dans le cas de Marie-Antoinette, c'est qu'elle s'est rendu



APPROCHE DOCUMENTAIRE Pour sa biographie de Marie-Antoinette (ci-dessus, par Joseph Ducreux, en 1769, alors qu'elle n'est encore qu'archiduchesse d'Autriche, Versailles, musée du Château), Charles-Eloi Vial (page de gauche) a choisi de revenir aux sources.

compte elle-même de la superficialité de son instruction au moment où elle a eu besoin de cette culture. Si elle a essayé de rattraper ce retard, elle n'est jamais parvenue à avoir une vision d'ensemble des enjeux, alors que Louis XVI, formé pour régner, avait une culture politique beaucoup plus profonde. Marie-Antoinette avait la conscience qu'elle n'était pas prête alors même qu'elle avait envie de faire de la politique, à cause de sa fierté naturelle et de l'exemple sans doute un peu écrasant de sa mère, Marie-Thérèse.

Ses premières années comme Dauphine puis comme reine sont plombées par ses défauts : immaturité, légèreté, passion du jeu... Pourquoi son image détestable se fige-t-elle alors de façon irréversible ?

Marie-Antoinette arrive en France en 1770 dans un contexte tout à fait particulier : celui du développement de l'opinion publique et de son corollaire, qu'on

pourrait presque appeler un « emballage médiatique ». A travers les journaux, brochures, pamphlets, gravures, la contestation se diffuse largement et monte facilement en puissance. Face à ce phénomène se trouve une adolescente dotée d'un solide appétit de vivre, décuplé par un sentiment d'être prisonnière de sa fonction et de la Cour. De là sa passion du jeu, pour laquelle je parle quasiment d'une addiction, et sa façon de rechercher à tout prix de la compagnie, de l'amitié. Car Marie-Antoinette est tragiquement seule malgré le monde qui l'entoure en permanence et cette solitude participe je crois à son mûrissement intellectuel : la reine mesure peu à peu qu'elle fait partie de sa fonction et qu'elle sera son lot toute sa vie. La visite de son frère Joseph II en 1777, qui lui assène une leçon sur ses devoirs de reine en lui représentant que, si elle en accepte les conditions, elle n'aura déjà plus à essuyer le reproche de ne pas être digne de sa fonction, a beaucoup contribué à la faire changer.





SOLIDARITÉ Même s'ils n'étaient guère unis, Louis XVI (*ci-dessus, à gauche, par Joseph Siffred Duplessis, 1774-1775, Versailles, musée du Château*) et Marie-Antoinette (*ci-dessus, à droite, avec ses enfants, par Elisabeth Vigée-Le Brun, 1787, Versailles, musée du Château*), se soutinrent moralement à partir de 1787-1788, face à l'effondrement de la monarchie. Page de droite : *Marie-Antoinette au Temple, par Prieur, vers 1793 (Paris, musée Carnavalet).*

Vous décrivez une reine au tempérament très conforme à l'esprit du temps : revendication d'un « droit au bonheur », désir de mener sa vie comme elle l'entend. Comment expliquer alors que ce modèle n'ait pas séduit l'opinion ?

Marie-Antoinette a dû affronter le paradoxe d'une opinion publique qui voulait à la fois des souverains inaccessibles, hiératiques, incarnant la nation, et des souverains proches d'elle. Cette ambivalence me semble typiquement française et l'on peut penser qu'elle se poursuit aujourd'hui. Mais si les Français lui ont presque reproché, à travers son désir d'une vie privée, de trop leur ressembler, c'est aussi que la reine a abandonné ses fonctions publiques en se repliant sur sa sphère personnelle, alors qu'il lui fallait également se montrer en public et incarner la fonction, comme l'exigeait de plus en plus la conception moderne de la monarchie et comme les souverains qui l'ont suivie ont su le faire, de Napoléon à Charles X. C'est ce que Louis XV avait entamé timidement avant sa mort en envoyant le Dauphin, ses filles ou d'autres membres de la famille royale en mission de représentation dans des institutions, des hôpitaux, des ateliers. Marie-Antoinette abandonne quant à elle ce rôle. Versailles coûte ainsi une fortune sans plus assurer la monarchie-spectacle. Comme reine, Marie-Antoinette s'est retrouvée prisonnière d'une fonction en pleine redéfinition, oscillant entre une aspiration à une monarchie à l'anglaise

et une réaction absolutiste. Louis XVI et elle se retrouvent donc pris entre vertige du passé et vertige de l'avenir, et Marie-Antoinette donne finalement le sentiment d'arriver avec le mauvais bagage au mauvais moment, les contemporains eux-mêmes ayant l'impression d'être entrés dans une spirale de déclin catastrophique. Louis XVI et Marie-Antoinette n'ont pas trouvé la solution. Peut-être n'étaient-ils pas à la hauteur ou peut-être n'y avait-il pas de solution.

A quand remonte le rôle politique qu'elle finit quand même par remplir ?

L'historiographie traditionnelle place alternativement ce rôle à la première assemblée des notables en 1787 ou au traité de Fontainebleau en 1785. Je montre dans mon livre qu'on peut le faire remonter à 1779, alors qu'elle est mère pour la première fois. C'est de cette année que datent en effet ses premières ingérences diplomatiques en faveur de l'alliance franco-autrichienne, comme le lui demandent son frère et l'ambassadeur d'Autriche à Paris, Mercy-Argenteau. Avec le temps, elle s'intéresse de plus en plus à la politique, au gré des ambivalences de Louis XVI, qui tantôt fait mine de prendre son conseil et tantôt rejette clairement ses avis. Je pense que le roi a parfois instrumentalisé son épouse en s'abritant derrière son opinion pour ne pas assumer certaines responsabilités. Marie-Antoinette endosse le rôle traditionnel de la reine, dévolu aux pensions, aux nominations, aux places, qui va nourrir ses aspirations politiques. J'ai été

frappé de constater que c'est à elle que les ministres présentent leur démission parce qu'on peut négocier son retrait avec la reine en échange d'une pension ou d'un office. Son rôle de courroie de transmission dans certains dossiers n'est pas négligeable et monte en puissance avec le temps. A partir de 1787-1788, elle épaula un Louis XVI désarmé parce que, comme elle le dit dans une formule très frappante, « *le personnage qui est au-dessus de moi n'est pas en état* ».

Dès lors, une solidarité de fait s'établit entre eux car, même s'ils ne sont guère unis, ils se soutiennent moralement face à l'effondrement de leur monarchie. Avec le retour de Necker et la convocation des états généraux, la reine siège dans les conseils et donne son avis. Pendant la Révolution, elle entretient un réseau de correspondants à l'étranger, fait de souverains et d'émigrés, grâce auxquels elle essaie de conjurer cette Révolution qu'elle rejette de toutes ses forces, alors que Louis XVI suit une ligne plus modérée. La reine a eu je crois peur de l'inconnu. Le système dans lequel elle refusait d'incarner sa fonction était malgré tout celui qui lui avait donné ce qu'elle désirait. Son effondrement est donc synonyme de crainte, d'autant que celui qui la remplace appelle à sa déchéance et bientôt à sa mise à mort. Face à ce danger, elle se crispe, s'arc-boute sur le passé et se met à l'idéaliser.

Comment expliquer qu'elle ait dû endosser le rôle de « fusible » auprès du roi ? Comment évolue le couple si mal assorti qu'elle forme avec Louis XVI ?

Simone Bertière, Alexandre Maral et d'autres ont souligné qu'elle a joué ce rôle parce que Louis XVI n'eut ni maîtresse ni principal ministre, c'est-à-dire une personne qui canalise les haines, comme Mme de Pompadour, la comtesse Du Barry ou Choiseul. En l'absence de figures fortes, c'est Marie-Antoinette qui a endossé cette fonction. A l'impuissance de l'Etat, matérialisée par la valse des ministres, s'est ajoutée sa figure diletante, dépensière, facile à détester.

Ses rapports avec Louis XVI évoluent d'une indifférence totale à une assez haute estime, mais certainement dépourvue d'amour. Trop jeunes pour être mariés et consommer leur mariage (il a 15 ans, elle un an de moins), qui ne le sera qu'au bout de sept ans, ils sont sans doute paniqués au moment de leur rencontre. Il faut certainement ajouter la déception de Louis XVI devant cette archiduchesse inculte et immature, alors que lui est cérébral et secret. Au physique comme au caractère, ils sont entièrement dissemblables. La prise de conscience qu'ils se trouvent « dans le même bateau » les rapproche cependant, tout comme leurs enfants, auprès de qui ils sont des parents très attentifs. Ils en viennent ainsi à s'estimer mutuellement.



Sur le plan humain comme sur le plan politique, il semble que c'est finalement l'épreuve qui révèle la reine. Mais là aussi, votre constat est plutôt sévère : « Si sa résolution force le respect, son bilan est à peu près nul » de 1789 à 1792.

De fait, elle a fini par être guillotinée et la monarchie par s'effondrer. Peut-être même qu'en définitive son rôle a été contre-productif et a accéléré la chute de la monarchie. En finissant par se rallier à son point de vue, Louis XVI a tourné le dos à la Révolution et laissé faire une guerre qui a coalisé peu à peu toute l'Europe contre la France. Son bilan politique est donc catastrophique, mais elle a fait de son mieux, n'ayant pas les armes intellectuelles, logistiques ou humaines pour mener une politique qui aurait pu fonctionner. Peut-être aussi que l'enchaînement des événements avait rendu de toute façon la Révolution irréversible. En tout état de cause, Louis XVI n'était pas prêt à jouer le rôle d'un monarque fantoche. Mais il aurait peut-être été sur la ligne qui sera plus tard celle de son frère Louis XVIII avec la Charte, acceptant des Chambres mais pas un gouvernement responsable devant elles, tandis que

Marie-Antoinette aurait suivi celle de Charles X, pour qui les députés devaient se borner à présenter des remontrances. Ces deux visages de la monarchie constitutionnelle à venir se dessinent déjà à travers les deux époux.

Pourquoi fait-elle finalement l'objet d'un procès ignominieux alors que la monarchie a été abattue avec Louis XVI ?

Parce que justement il existe toujours une reine et un roi, Louis XVII, au nom de qui combattent les Vendéens. Marie-Antoinette reste donc un symbole à abattre : celui de la monarchie, du monde honni de la Cour, des dépenses, des fêtes, des collusions avec l'étranger, tout ce que la République cherche à éradiquer. Considérée comme un personnage mal-faisant, elle ne peut plus être simplement renvoyée en Autriche. Même emprisonnée au Temple et surveillée en permanence, elle est accusée de fabriquer de faux assignats pour déstabiliser la République. Il y a là une forme de paranoïa qui rend inévitable son procès. On cherche à tout prix à s'en débarrasser, mais aussi à en faire une créature qui n'est plus humaine, comme le montre l'accusation d'inceste avec Louis XVII.

Comment a évolué l'image de la reine après sa mort ?

Sous la Restauration s'impose l'image d'une Marie-Antoinette tragique et dévote. Puis c'est la reine romantique, popularisée par les Goncourt et l'impératrice Eugénie, qui met l'accent sur la reine du Petit Trianon, sur sa frivolité, pour oublier sa fin atroce. Avec le XX^e siècle est venue la femme qui cherche le bonheur, vision qui évacuait la reine et sur laquelle l'historiographie est restée pendant très longtemps. On a peut-être trop humanisé Marie-Antoinette, au point d'en faire un personnage complètement abstrait. J'ai essayé de mon côté de considérer à frais nouveaux son rôle politique, qui lui restitue en définitive sa réalité. *S*

À LIRE



Marie-Antoinette
Charles-Eloi Vial
Perrin
720 pages
28 €



NOBLESSE OBLIGE

Eric Mension-Rigau montre dans une enquête novatrice comment une partie de l'ancienne noblesse française a trouvé dans le monde des affaires le terreau propice à assurer la survie de ses idéaux.

« **L'**élite n'est pas seulement supérieure, elle est différente », nous avait prévenus Michel de Saint-Pierre dans *Les Nouveaux Aristocrates*. Différente, la noblesse française l'a été plus que toute autre. Plus que toute autre aussi, elle a manié le paradoxe. Etroitement contrôlée par l'Etat royal de qui elle tenait sa raison d'être, elle avait sous l'Ancien Régime les effectifs les plus réduits de la noblesse européenne. Elle était aussi soumise, sous peine de déroger, à l'interdiction de se livrer à toute activité commerciale. Rien de cela ne l'a pourtant empêchée ni de rester ouverte à la bourgeoisie, qui a pu s'agréger de longue date à l'antique noblesse d'épée par l'achat de charges judiciaires et administratives, ni, à partir du XVIII^e siècle, d'entrer par des subterfuges dans le monde de l'industrie et du négoce.

Vint le temps des révolutions. Après celles de 1789 et 1848, l'obsession de la noblesse fut de s'adapter pour ne pas disparaître : d'abord en embrassant une carrière militaire, administrative ou politique ; ensuite en se repliant sur ses terres pour y vivre de rentes lucratives ou investir dans l'économie rurale. L'inflation de l'entre-deux-guerres fut la troisième révolution qui, en ruinant la rente foncière, contraignit définitivement la noblesse à prendre un métier. Aujourd'hui, c'est sans conteste un monde des affaires réglé à l'heure du capitalisme numérique qui, au prix d'une reconfiguration parfois vertigineuse, offre aux plus audacieux de ses membres le moyen de perpétuer la tradition élitiste de leur famille, explique Eric Mension-Rigau, normilien et professeur d'histoire à la Sorbonne, dans *Rester noble dans le monde des affaires. De l'utilité des anciennes élites* (Passés/Composés).

Les travaux novateurs de ce spécialiste des élites aristocratiques dans la France contemporaine reposent sur un constat : « *Les nobles constituent encore un véritable milieu social.* » L'enquête foisonnante qu'il livre ici se fonde sur les témoignages de quatre-vingts individus mêlant des membres de l'ancienne noblesse française (qu'elle remonte à l'Ancien Régime ou au XIX^e siècle) et, ce qui pourra sembler arbitraire, quelques représentants de cette bourgeoisie porteuse de patronymes d'apparence noble. L'analyse qu'en tire Eric Mension-Rigau montre conjointement comment les « valeurs nobles » peuvent survivre dans un environnement si différent de celui qui les vit naître et pourquoi elles constituent un facteur de réussite pour les dirigeants qui les ont reçues en héritage et continuent de s'en réclamer. Elle confirme aussi, s'il en était besoin, la permanence pour ainsi dire intacte d'un socle aristocratique français,

qui a transmis ses codes à une partie de la bourgeoisie, et la vivacité de ses héritiers, pourtant privés d'identité juridique depuis 1848.

Associée à une forme d'excellence qui valut, à un moment du passé, à l'un de ses membres d'être distingué, la noblesse repose sur la pratique et la transmission de valeurs morales et spirituelles. Qu'ils s'appellent Henri de Castries, Augustin de Romanet ou Jean-Charles de Castelbajac – pour citer les plus connus –, les patrons interviewés par Eric Mension-Rigau n'en sont pas moins unanimes : une authentique liberté d'esprit est indispensable pour conjurer « *une forme de candeur qui se révèle préjudiciable* » et libérer l'audace qui fait le chef. Car, du tutoiement obligatoire à la nécessité de « faire » toujours plus d'argent par tout moyen, l'univers de la start-up ou du capital-investissement se situe a priori à l'opposé d'un monde aristocratique fixé sur les idéaux chevaleresques de distinction, d'honneur, de loyauté, mais aussi d'effacement de soi au profit du prochain par l'exercice de la charité. Comment concilier l'un et l'autre ? Au fil de cette enquête, c'est la vertu non moins ancestrale de l'adaptation que tous les profils interrogés mettent en avant.

S'adapter, c'est, pour les aristocrates, voir dans le monde des affaires la « *transposition du champ de bataille* ». Eric Mension-Rigau relève d'abord leur capacité à travailler dur pour trouver leur place dans des univers ultra-compétitifs. A qui serait tenté d'y voir l'annexion d'une valeur traditionnellement bourgeoise, il fait valoir au contraire son caractère résolument transgressif, dans une société occidentale toujours plus tentée par la dévalorisation de l'effort. Les sondés évoquent aussi l'audace d'entreprendre, la volonté de conquête ou l'esprit d'émulation comme autant de qualités qu'ils s'efforcent de mettre en œuvre à la tête de leur entreprise. On objectera avec raison qu'elles ne sont pas l'apanage de l'ancienne noblesse. Mais l'auteur montre combien, dans le cas de ses sondés, elles s'enracinent dans une tradition familiale ancienne et une éducation homogène qui leur ont fourni maintes illustrations susceptibles de les inspirer.

Face au « *rouleau compresseur du marché* », l'idéal noble est pourtant soumis à rude épreuve. Difficile de soutenir la simple transposition du champ de bataille quand s'imposent le culte de la performance, la concurrence impitoyable, les manœuvres destinées



LE SENS DES AFFAIRES Ci-dessus, de gauche à droite : Henri de Castries, Jean-Charles de Castelbajac et Augustin de Romanet.

à gagner toujours plus d'argent, les tentatives de corruption. A nouveau, c'est leur éducation, avec ce qu'elle contient de principes de discernement et d'honnêteté, que les intéressés invoquent ici comme garde-fou pour éviter de sombrer et pouvoir continuer à « *se regarder dans la glace* », mais aussi comme modèle à diffuser à travers leur propre conduite des affaires. Du moins ceux à qui Eric Mension-Rigau avoue s'être surtout intéressé ici et qui forment, entre aristocrates confits dans un passé révolu et aristocrates ayant tout sacrifié à l'argent, une sorte de troisième voie : celle où s'unissent désir de réussite et volonté de sauvegarder un héritage immatériel inestimable.

Même couronnée de succès, toute adaptation fait courir le risque d'une « *bienheureuse schizophrénie* », comme le relève plaisamment l'auteur. Parmi les qualités propres à l'aristocratie que le monde des affaires balaie impitoyablement, l'usage d'un français châtié ou même simplement correct. On est frappé de constater combien domine, dans les témoignages recueillis, le jargon stéréotypé propre à l'entreprise : une langue purement utilitaire, ennemie de la nuance, privée de toute richesse lexicale, pétrie de formules normatives calquées sur l'anglais, qui ravale au rang de souvenir une aristocratie qui concevait le français comme le miroir de son excellence.

A titre de compensation, on observe chez les sondés une distance critique infiniment plus élevée que d'autres groupes sociaux vis-à-vis de l'air du temps qui souffle en maître dans les entreprises, entre dictature de la bienveillance et wokisme à peine déguisé. Comme si on « ne la faisait pas » à un monde qui s'y connaît en authentiques références, la plupart des sondés citant la boussole que représente pour eux la doctrine sociale de l'Eglise. De quoi assurer sans doute la perpétuité de « *cette petite armée de bougres à beaux noms qui marchent sur toute l'épaisseur de l'histoire et des traditions* », pour reprendre un autre mot de Michel de Saint-Pierre. Et conclure avec lui : « *Quand la France aura perdu ces gens-là, elle sera morte.* »

© JEAN-CLAUDE COUTAUSSÉ/DIVERGENCE. © BERZANE NASSER/ABACA © FRANÇOIS BOUCHON/LE FIGARO.

À LIRE



Rester noble dans le monde des affaires.
De l'utilité des anciennes élites
Eric Mension-Rigau
Passés/Composés
288 pages
22 €

LES RENDEZ-VOUS DE LA FONDATION NAPOLEON

La Fondation Napoléon est une institution reconnue d'utilité publique de recherche et de diffusion de la connaissance historique, d'aide à la préservation du patrimoine et de services au public. Ses champs d'intervention couvrent les deux Empires français et, plus largement, le XIX^e siècle, qui fut amplement celui des Bonaparte.

Toute la correspondance de Napoléon I^{er} en ligne gratuitement sur Internet !

Après vingt ans de travail, ce sont plus de 40 500 lettres de Napoléon, de sa jeunesse à son dernier exil, qui sont accessibles sur le site d'archives de la Fondation Napoléon, napoleonica.org. En s'appuyant sur les éditions antérieures, et sur un réseau de bénévoles, les recherches ont permis de publier près de 23 775 documents, qui ne figuraient pas dans les éditions précédentes et sont désormais consultables grâce à un outil performant et facile d'utilisation.

WWW.NAPOLEONICA.ORG

La guerre de 1870-1871 et la fin du Second Empire

Sur napoleon.org, ce dossier thématique rassemble des documents, des articles, trois chronologies et de l'iconographie commentées, ainsi qu'une série de vidéos sur la guerre de 1870 et 1871. Ce conflit scella la chute du Second Empire napoléonien et révéla un nouvel empire, allemand, constitué autour de la Prusse.

WWW.NAPOLEON.ORG/HISTOIRE-DES-2-EMPIRES/DOSSIERS-THEMATIQUES/LA-GUERRE-FRANCO-ALLEMANDE-DE-1870-1871/

Parmi notre cycle de conférences en février et mars :

- Mardi 6 février : « Napoléon et Marie-Antoinette », par Charles-Eloi Vial.
Lieu : FONDATION NAPOLEON,
7, RUE GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, 75005 PARIS.
- Jeudi 21 mars à 19 h : conférence musicale « Une messe dans la chapelle impériale de Napoléon III », par Katharine Ellis.
Lieu : EGLISE ANGLICANE SAINT-GEORGES,
7, RUE AUGUSTE-VACQUERIE, 75016 PARIS.

Sur inscription, contact : duprez@napoleon.org
Pour suivre nos actualités, abonnez-vous à notre lettre d'information hebdomadaire sur notre site www.napoleon.org



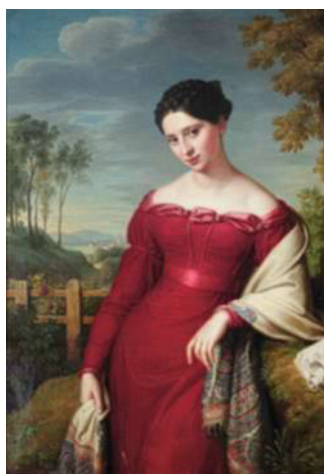


L'impromptu de l'île d'Elbe

Jean-Marie Rouart fait revivre l'exil de Napoléon à la veille des Cent-Jours dans un roman historique aux tonalités stendhaliennes.

A ragon nous avait fait suivre, sur les routes boueuses de Picardie, la berline qui emportait Louis XVIII en fuite vers les frontières de la Belgique, à l'approche de Napoléon qui, volant de clocher en clocher, revenait de l'île d'Elbe. Il avait raconté les amorces de l'inutile épopée des Cent-Jours du point de vue des vaincus. L'ombre de sa *Semaine sainte* plane sur *La Maîtresse italienne*, le roman en forme brève de Jean-Marie Rouart. C'est du séjour de Napoléon à l'île d'Elbe, depuis son arrivée jusqu'à son évasion finale, qu'il est question ici, mais les procédés sont les mêmes : évoquer par réfraction la figure du grand proscrit en dévidant l'écheveau des manigances des souverains, des princes, des diplomates qui mènent en vainqueurs leurs affaires, à Paris, à Vienne, à Florence ou à Naples, sans avoir toujours pleine conscience qu'ils gravitent en réalité autour de l'astre mort de l'Empereur déchu ; accorder toute leur place aux seconds rôles, espions, demi-soldes, femmes fatales qui introduisent au cœur d'un récit dont nous savons le dénouement inéluctable une part d'impondérable et d'imprévu ; donner chair à l'histoire la plus rebattue en faisant battre nos tempes à l'unisson de personnages dont nous ne connaissions que le nom et la silhouette, et qui s'imposent à nous dans la grâce et les coups de théâtre d'une aventure toute stendhalienne ; donner, à son roman, la légèreté d'une toile de Watteau en multipliant les décors, les aperçus, les intrigues, les impromptus.

A Paris, le roi podagre se console de sa libido perdue en tentant de concilier la restauration de la monarchie avec les habitudes prises par un pays qui a définitivement tourné le dos aux mœurs de l'Ancien Régime et qu'il ne comprend plus. A Vienne, Talleyrand cherche à ménager une place à la France dans le concert des nations victorieuses et à conserver la sienne dans le cœur de la duchesse de Dino, sa nièce, qui a quarante ans de moins que lui. A Naples, Murat songe à renouer avec le beau-frère qu'il a trahi au profit d'alliés qui considèrent ce fils d'aubergiste comme un parvenu. Au palais que Napoléon s'est fait aménager à Elbe, sur le rocher des Mulin, Pauline Bonaparte s'efforce de donner à la petite cour provinciale de son frère un éclat



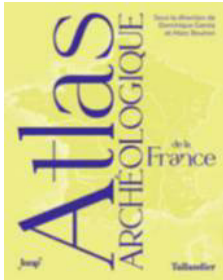
digne des splendeurs de l'Empire. A Florence, règne sur les bals, les fêtes fastueuses par quoi l'aristocratie croit, la paix revenue, renouer avec l'art de vivre d'un monde révolu, la jeune et troublante comtesse Miniaci. Elle n'apparaît guère dans l'Histoire qu'à travers une phrase sibylline de Pauline Bonaparte, confiant, après Pascal, que si son nez avait été plus grand que celui de Cléopâtre, le cours des choses en eût été changé du tout au tout. Fut-elle une intrigante, une espionne, une étourdie ? C'est en tout cas pour lui faire la cour en Toscane que le colonel Campbell, l'officier britannique chargé de la surveillance du souverain captif, avait fini par quitter l'île d'Elbe avec sa frégate *la Partridge*, dont la présence eût rendu difficile le départ de l'exilé, au moment décisif où celui-ci avait décidé de jouer son va-tout.

Jean-Marie Rouart met en scène avec une économie de moyens qui donne à son récit le rythme d'un fatal compte à rebours l'entrecroisement des complots qui se nouent en marge de l'intrigue amoureuse dont la poursuite va décider de tout. Aux côtés de Talleyrand ou de Metternich à Vienne, de Louis XVIII ou du jeune comte de Flahaut à Paris, il excelle à mêler la grande et la petite histoire, passions amoureuses et ambitions diplomatiques. Il nous fait voir surtout, avec une singulière maîtrise, quels sont les ressorts d'un roman historique réussi : quand les aventures de ses personnages nous intéressent plus que les développements de l'Histoire, quand elles s'imposent au contraire comme les ressorts secrets d'événements dont nous croyions connaître l'issue, mais qui se révèlent, dans leur réinterprétation romanesque, plus savoureux et mystérieusement plus vrais que dans la poussière des livres des savants et des archivistes.

• *La Maîtresse italienne*, de Jean-Marie Rouart, Gallimard, 176 pages, 19 €.

FEMME FATALE En haut : *Portrait d'une jeune femme élégante*, par Eduard Friedrich Leybold, 1824 (collection particulière).

Par Frédéric Valloire, Jean-Louis Voisin, Geoffroy Caillet,
Marie Peltier, Michel De Jaeghere, Philippe Maxence, Thierry Lentz,
Sacha Beaud'huy, Luc-Antoine Lenoir, Henri-Christian Giraud,
Eric Mension-Rigau et Félicité de Lavergnolle



Atlas archéologique de la France

Dominique Garcia et Marc Bouiron (dir.)

Qui n'a pas suivi l'évolution des pratiques archéologiques ces dernières années sera surpris par cet ouvrage : pas de focalisation sur les époques antiques mais un large arc de temps qui englobe les premiers humains connus sur notre territoire et pousse jusqu'à « l'artificialisation » des sols entre 2009 et 2022 ; pas d'objet extraordinaire privilégié (des exceptions, tel ce parchemin peint conservé à Albi, daté de la fin du VIII^e siècle, image du monde en Occident) ; guère de détails mais des cartes, souvent thématiques, synthèse de milliers de fouilles qui décrivent aussi bien le commerce du vin et le vignoble de la France médiévale que les nouvelles stratégies militaires et les fortifications de 1550 à 1789. Passée au crible de la critique, aucune trace enfouie en terre et laissée par l'homme n'est oubliée.

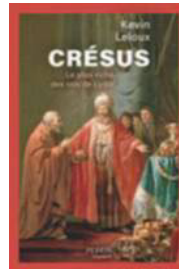
Ces « archives du sol » abondantes et diverses (tombes, armes, fer, sel, graines, etc.) dessinent une histoire de France différente qui questionne, fascine et captive. **FV**

Tallandier, 336 pages, 36 €.

Crésus. Le plus riche des rois de Lydie. Kevin Leloux

« Riche comme Crésus », ce roi qui trouve sa fortune dans le Pactole, un fleuve qui charrie de l'or et coule dans son royaume de Lydie, à l'ouest de la Turquie actuelle. Depuis 1893, aucun ouvrage de langue française ne lui avait été consacré. Manque d'importance historique ? Difficulté de l'étude ? Pratiquement aucune source lydienne n'est parvenue jusqu'à nous. Il faut aller piocher des fragments chez les historiens grecs, les documents babyloniens et assyriens, et utiliser l'archéologie de l'Anatolie centrale. On s'attend à un pensum. L'ouvrage de ce chercheur belge est clair, sobre et prudent. Sur ce cinquième et dernier roi issu de la dynastie des Mermnades qui règne de 680 av. J.-C. à 547 av. J.-C., il convient désormais de s'y référer. Né vers 590 av. J.-C. probablement à Sardes, sa capitale, Crésus monte sur le trône vers 561 av. J.-C. Son royaume est riche, doté d'une armée redoutable. Ce souverain barbare puissant, diplomate, introducteur du bimétallisme (or et argent), impose le versement d'un tribut aux cités grecques d'Asie Mineure. Mais il ne résiste pas aux troupes du roi Perse Cyrus II le Grand qui brûlent Sardes à l'automne 547 av. J.-C. La fin de Crésus est entourée de nombreuses légendes, dont sa mort sur un bûcher. Grecs et Perses sont désormais face à face. **J-LV**

Perrin, « Biographie », 304 pages, 23 €.



Pythéas. Explorateur du Grand Nord. François Herbaux

L'auteur est un familier de Pythéas le Massaliote qui vécut au IV^e siècle av. J.-C. Pour suivre cette rencontre, un universitaire est convié ; il donne une nouvelle traduction des 38 textes fondamentaux écrits en grec du dossier Pythéas. Car de Pythéas lui-même, une seule citation de son livre *De l'Océan* nous est parvenue. Encore est-elle rapportée par un astronome qui aurait vécu au I^{er} siècle de notre ère, Geminus de Rhodes ! Aussi, toutes les hypothèses, même celle de l'existence de Pythéas, ont été discutées. Scientifique, assurément : le premier, il expliqua

le phénomène des marées. Explorateur du Grand Nord, il l'est, mais jusqu'où ? Impossible de tracer les itinéraires précis de ses expéditions. S'il atteint le nord de la Grande-Bretagne et les Orcades, a-t-il navigué vers l'Islande ? Et près de Thulé, l'île mystérieuse au voisinage du cercle polaire ? Dès l'Antiquité la question se pose. Elle se pose toujours ! **J-LV**

Les Belles Lettres, 248 pages, 17,90 €.

Lire sous la Coupole

Depuis sa fondation en 1663, l'Académie des inscriptions et belles-lettres – l'une des cinq Académies qui composent l'Institut de France – est placée sous le signe de l'érudition et de la valorisation de la recherche. Fondée comme Académie des inscriptions et médailles, elle avait alors pour fonction d'imaginer les devises latines ou françaises à graver dans la pierre des monuments ou le bronze des médailles et des monnaies royales. Rapidement, sa mission a été élargie à la promotion de l'histoire, de l'archéologie, de l'histoire de l'art, de la philologie, de la numismatique... de l'Antiquité classique à l'âge classique, à travers toutes les civilisations orientales et désormais amérindiennes.

Chaque année, l'Académie des inscriptions et belles-lettres publie, sous la direction de son secrétaire général Hervé Danesi, une vingtaine d'ouvrages de tout type, consacrés à des travaux d'érudition scientifique, comme les recueils d'inscriptions, mais aussi des ouvrages d'une approche plus grand public. Parmi les titres parus, on recommandera en particulier ces ouvrages consacrés à deux sites exceptionnels : *Les Tombeaux nabatéens de Hégra*, sous la direction de Laïla Nehmé, ou *Le Crac des chevaliers* de Jean Mesqui et Maxime Goepp. **GC**

• Catalogue sur aibl.fr ; commandes sur www.peeters-leuven.be

• *Les Tombeaux nabatéens de Hégra*, Laïla Nehmé (dir), Académie des inscriptions et belles-lettres, 2 volumes, 914 pages, 100 €.

• *Le Crac des chevaliers*, Jean Mesqui et Maxime Goepp, Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 460 pages, 60 €.





Charlemagne. Bruno Dumézil

Une biographie classique, brillante, écrite par le plus impétueux des spécialistes français du haut Moyen Âge ! Dumézil a suivi les recettes de la rhétorique antique que les contemporains de Charlemagne avaient réutilisées : instruire, plaire, émouvoir. Résultat ? Une image complète du Carolingien. Elle démêle légendes et réalité, insère le personnage dans son époque, s'arrête sur le roi de guerre qui double la superficie du royaume de son père, Pépin le Bref, fait revivre le fondateur d'un empire qu'il administre depuis son palais d'Aix-la-Chapelle. Charles souhaite contrôler les destinées du christianisme occidental, lutte contre le paganisme, réforme l'Eglise, unifie le monachisme, veut assurer le salut des laïcs. S'il renforce le dynamisme intellectuel, lui donne impulsion politique et chrétienne, c'est pour mieux comprendre et exalter la parole de Dieu. Mort en janvier 814, il reçoit alors le surnom de « Grand », *magnus*. Dumézil souligne avec pertinence son désir de poursuivre la mission de Constantin. Utopie et rêve qui rendent ses légendes si vivantes. **FV** PUF, 240 pages, 15 €.

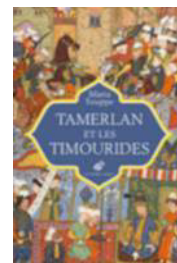


Robert le Pieux. Yves Sassier

La réputation de Robert le Pieux, fils d'Hugues Capet et roi aux côtés de son père, oscille entre hagiographie primitive qui canonise le roi thaumaturge et légende noire qui se délecte de déboires conjugaux d'un souverain fantasque. En retournant aux sources, en refusant de combler leurs vides par des hypothèses hasardeuses, Yves Sassier réussit l'exploit de broser le portrait nuancé d'un souverain qui parvient, non sans peine, au cœur de la réforme grégorienne, à ériger la fonction royale en incarnation de l'Etat, agrandissant son domaine et affermissant son autorité envers l'empereur comme envers le pape. Si le bilan de son règne demeure contrasté, il enracine durablement la dynastie capétienne. **MP** Fayard, 376 pages, 25 €. A paraître le 7 février.

Tamerlan et les Timourides. Maria Szuppe

Après un *Gengis Khan le Mongol* paru en 2022, voici Amir Timour ou Tamerlan (vers 1336-1405), le dernier grand conquérant issu des steppes de l'Asie centrale. Entre les deux, plus d'un siècle et peut-être une parenté. En tout cas, le second prend le premier comme modèle. Aussi féroces l'un que l'autre, ils laissent le choix à leurs adversaires entre la soumission et la sécurité ou la destruction totale. L'ouvrage de Maria Szuppe, un peu scolaire, bien illustré, a le mérite de la clarté. Elle présente l'homme et ses successeurs, les Timourides, envisage tour à tour l'Etat, l'empire et ses capitales dont Samarcande, la société, la vie économique, la vie quotidienne, de l'éducation aux loisirs, la vie religieuse dominée par l'islam et ses confréries soufies dont est proche Tamerlan, et les arts. Pas d'originalité, mais une description précise d'une période mal connue. **FV** Les Belles Lettres, 358 pages, 29,50 €.



Quand les Indiens parlaient latin. Serge Gruzinski

Pourquoi les Indiens d'Amérique centrale se mettent-ils à parler le latin et à l'écrire ? Spécialiste de la mondialisation ibérique, l'auteur prévient : « les vrais conquistadors (...) sont le papier, la plume, l'encre, l'écriture alphabétique, le livre, le castillan, le portugais et le latin ». Le phénomène est rapide. Dès 1526, un mémoire propose la fondation à Mexico d'un établissement pour enseigner la lecture, le latin, les arts libéraux et la théologie aux indigènes. En 1536, un collège est fondé près de Mexico pour former « des latinistes capables de faire des cours ». En 1541, un Indien de Tlaxcala serait le premier à écrire un texte en latin. Outil intellectuel, instrument de pouvoir (le droit), signe de distinction sociale, témoin de l'universalité de l'Eglise, le latin intègre les élites locales à l'empire et à la chrétienté. Il forme des hommes nouveaux et une culture métissée où se retrouvent des éléments indigènes (le chant, la danse), mais où cependant l'emporte l'occidentalisation. **FV** Fayard, « Histoire », 320 pages, 23 €.

Le Château de Versailles vu du ciel. Thomas Garnier

Versailles a beau regorger de splendeurs qui semblent inépuisables, les beaux livres qui lui sont consacrés présentent souvent un air de déjà-vu, tant on est revenu inlassablement sur ses décors, ses perspectives, ses bassins, ses chefs-d'œuvre. Autorisé à survoler le parc et le château et à les photographier du ciel, Thomas Garnier nous les révèle ici comme nous ne les avons jamais vus. Parterres de buis ou marqueteries de marbre, rosaces et fontaines s'offrent au regard comme les figures surprenantes d'une mystérieuse géométrie, où la fantaisie corrige la raideur, l'ordre transforme le chaos. L'ouvrage a le charme d'un livre de cartes anciennes en même temps que la fraîcheur d'un paysage offert aux mille variations du temps et des saisons. **MDeJ** Albin Michel, 212 pages, 39,90 €.

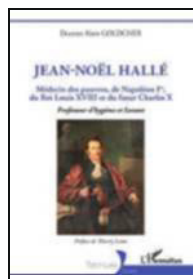




Histoire politique des colonnes infernales. Jacques Villemain

Diplomate et juriste, Jacques Villemain a déjà consacré plusieurs ouvrages à la Vendée sous l'angle juridique du droit pénal international. Il ouvre ici un autre volet, celui de l'histoire politique des colonnes infernales, trop longtemps laissée dans l'ombre, en posant la question sacrilège : comment la Révolution a-t-elle pu verser dans le massacre de masse en recourant à un *modus operandi* qui ressemble à celui des fameux *Einsatzgruppen* nazis ? Le lourd dossier qu'il présente conclut clairement à une guerre de religion menée contre le catholicisme romain, ciment des populations vendéennes. Argumenté et renseigné, ce livre devrait au minimum susciter le débat. Mais peut-on débattre de l'extermination des Vendéens en France ? **PM**

Les Editions du Cerf, 528 pages, 35 €.



Jean-Noël Hallé. Professeur d'hygiène et savant Docteur Alain Goldcher

Parmi les grands médecins du règne de Napoléon, on connaît Larrey, Percy, Corvisart, mais on a un peu oublié Jean-Noël Hallé. Il devrait pourtant avoir une place de choix au panthéon de sa profession. Savant autant que soignant, il fit son miel de toutes les découvertes de son temps pour fonder une médecine « globale » incluant autant les remèdes chimiques que psychiques, en passant par « l'ensemble des dispositifs et des savoirs favorisant l'entretien de la santé », ce

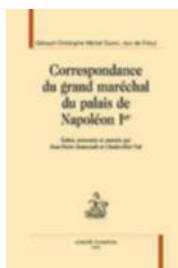
qu'on dénommera ensuite par « l'hygiène ». Médecin de Napoléon et de ses successeurs, tout autant que des quidams qui en appelaient à son art, fondateur des études médicales modernes, au four et au moulin du matin au soir, il trouve dans le Dr Alain Goldcher un biographe passionné qui répare ici une injustice de la postérité. **TL**

L'Harmattan, 262 pages, 27 €.

Correspondance du grand maréchal du palais de Napoléon I^{er} Editée, présentée et annotée par Jean-Pierre Samoyault et Charles-Eloi Vial

Entré dans l'entourage de Napoléon dès la première campagne d'Italie (1796), le général Duroc fut l'un de ses plus proches collaborateurs et factotum jusqu'à sa mort au combat en 1813. A la guerre, dans la diplomatie et comme grand maréchal du palais, il fut l'homme de confiance au quotidien et, peut-être, l'ami d'un souverain qui n'en avait pas beaucoup. C'est dire l'intérêt de l'entreprise de publication de près de 2 800 lettres tirées de ses registres de correspondance, menée par Jean-Pierre Samoyault et Charles-Eloi Vial et publiée (sur papier !) par Honoré Champion. Cette réunion de courageuses volontés montre qu'il est encore possible d'éditer scientifiquement des sources, celles dont il s'agit ici étant un maillon inédit de l'activité politique et curiale du général, Premier consul et Empereur. Grands et petits (parfois très petits) sujets se succèdent au fil des pages d'un volume dès à présent indispensable à l'histoire du Consulat et de l'Empire. **TL**

Honoré Champion, 1 304 pages, 98 €.



Vivre la Grande Armée. Etre soldat au temps de Napoléon François Houdecek

Attention, chef-d'œuvre ! Il est rare que dans la bibliographie napoléonienne un ouvrage apporte tant de neuf que celui de François Houdecek. Déjà remarqué pour ses travaux d'édition de fonds inédits exhumés des archives de la Défense, il nous livre un travail mûri par des années de recherches sur les guerres napoléoniennes, ici envisagées au quotidien et au niveau du soldat, de l'appel « sous les drapeaux » à la retraite, en passant par l'incorporation, les marches, les bivouacs, les batailles, la gloire, la peur et le voisinage de la mort. Ce brillant essai d'anthropologie militaire appliquée au Premier Empire fera date par l'analyse fine et ordonnée qu'il propose, appuyée sur des centaines de témoignages. Il complète et remplace sur bien des points tout ce qui a été esquissé depuis deux siècles. Un livre événement. **TL**

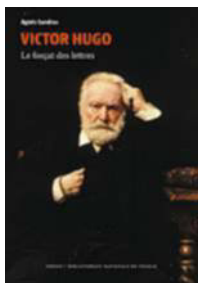
CNRS Editions, 410 pages, 26 €.

Chroniques des territoires. Comment les régions ont construit la nation. David Chanteranne

Si le domaine royal est passé d'une minuscule région parisienne à l'Hexagone contemporain – lui-même façonné par le pré carré moderne –, c'est nécessairement par l'accumulation d'événements lointains, dans le temps et l'espace, qui ont contribué à forger la nation charnelle contenue dans les frontières actuelles. En une trentaine de chapitres précis et accessibles, David Chanteranne interroge les lieux et les faits, leur portée symbolique ou mémorielle. Muni de ce livre, on peut dès lors déambuler partout en France, de Bordeaux à Belfort, de la Loire au Mont-Saint-Michel, en scrutant la fresque foisonnante qui en constitue l'histoire. **MP**

Passés/Composés, 320 pages, 21 €.

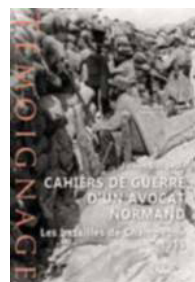




Victor Hugo. Le forçat des lettres. Agnès Sandras

« Grâce à une écriture portable, il peut aussi noter ses trouvailles lorsqu'il voyage en diligence », rapporte Agnès Sandras à l'appui de son portrait du « forçat des lettres », qui fait redécouvrir Victor Hugo dans ses aspects les plus intimes. Passé les tourments de l'enfance, le poète s'acharne sur ses notes, connaît la gloire littéraire de son vivant puis l'exil, brutal, à cause de son opposition à Napoléon III. Hugo est dépeint ici par le biais d'une iconographie savamment choisie, jusqu'aux caricatures et aux gravures hagiographiques. Des peintures sorties de son pinceau et des photos de Sarah Bernhardt, qu'il choisit pour interpréter ses pièces, ornent ce bel objet littéraire, qui célèbre en Hugo l'image de la République et le génie intellectuel avec le souci de mise en scène que le poète appliquait à ses combats. **SB**

Perrin/Bibliothèque nationale de France, « La Bibliothèque des illustres », 256 pages, 25 €.



Cahiers de guerre d'un avocat normand. Les batailles de Champagne, 1915. Firmin Daligault

C'est un journal de combattant de la Première Guerre mondiale comme il en a existé beaucoup, certains devenus des monuments de littérature, tant d'autres malheureusement jetés aux oubliettes par des héritiers négligents. Ceux de Firmin Daligault ne le sont pas et ont sauvé des « cahiers » d'une rare sagacité. A la réflexion philosophique ou historique, l'auteur préfère la précision de l'action et du quotidien, dont même le prosaïque a quelque

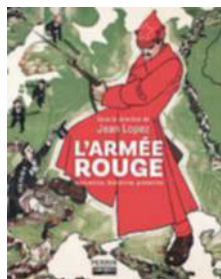
chose d'instructif et de fascinant. Il compose surtout de remarquables portraits, jetant sur ses compagnons d'armes un regard parfois amusé, parfois plein de pitié. Et des leçons toujours fécondes sur la comédie humaine qui se joue jusque dans les épisodes les plus sanglants de l'histoire d'une civilisation. **L-AL**

Editions Lamarque, 336 pages, 26 €.

L'Armée rouge. Innovatrice, libératrice, prédatrice Jean Lopez (dir.)

L'Armée rouge ? Une armée vraiment pas comme les autres. Elle naît, difficilement, du coup d'Etat bolchevique de 1917 dans une Russie en guerre contre l'Allemagne, déchirée entre nationalistes ukrainiens, blancs et rouges, eux-mêmes divisés entre personnalités (Lénine, Trotski, Staline) qui se jalourent et s'opposent sur la conception de l'armée. Seul Trotski possède une culture militaire. Il organise l'Armée rouge, fait surveiller les ex-officiers tsaristes, crée les commissaires politiques, organise le commandement, trouve des soldats, récupère Alexandre Svetchine, ancien général « sans doute le plus grand penseur militaire du XX^e siècle », selon Jean Lopez. Vaillamment, l'armée atteint 5,5 millions d'hommes en 1920. En réalité, il n'y aura jamais plus de 700 000 combattants. Pour maintenir les hommes au front, Trotski rétablit la peine de mort, institue les « unités de barrage » qui interceptent par des tirs de mitrailleuses déserteurs et soldats qui reculent, leurs familles étant prises en otages. Sans idéalisme, l'Armée rouge remporte la guerre civile et sauve le régime bolchevique. Trotski évincé en 1925 est remplacé par Mikhaïl Frounzé, le « refondateur » avec une vision ambitieuse pour l'Armée rouge, « l'armée du futur ». Quelles que soient les époques de son existence, ses faiblesses, ses forces, son héroïsme, la qualité de ses généraux, un mot caractérise l'armée soviétique : sa brutalité. Envers les siens et envers ses ennemis. **FV**

Perrin/Guerres et Histoire, 408 pages, 35 €. Iconographie superbe, riche, souvent inédite.



La Mort de la III^e République

Hugo Coniez

La République assassinée

Michèle Cointet

Si, selon le mot de Churchill, jamais pays n'a dû son salut à aussi peu d'hommes que lors de la bataille d'Angleterre, il en fut de même pour la France s'agissant de son effondrement en 1940. Avec leurs descriptions aussi fouillées que bouleversantes de l'agonie d'un système paralysé par des forces contradictoires, c'est ce que dévoilent d'une lumière crue ces deux ouvrages qui se complètent formidablement : le premier déroulant très rigoureusement le film des événements, le second décryptant avec brio la personnalité de chacun des protagonistes. Autour du trio du désastre – Daladier, Reynaud, Gamelin –, s'agit une pléiade de politiciens sans prise sur rien et qui, à une ou deux exceptions près, se ressemblent en ceci qu'aucun d'entre eux ne fait grâce à la patrie au bord de l'abîme de ses petites querelles de préséance et d'ambition. Le pire, c'est que ce n'était pas des médiocres, mais des premiers de la classe ! Les plus hautes qualités de l'esprit n'avaient pas disparu en France, même si elles n'avaient pas l'intelligence des forces idéologiques qui la menaçaient. Et puis, et surtout, manquait le caractère. N'est pas Clemenceau qui veut. Mais le « Tigre » était le produit d'une France forte, animée d'un esprit de revanche ; les hommes des années 1930, d'une France épuisée par une victoire payée trop cher. Leur mort politique, le 10 juillet 1940, s'inscrit dans une logique d'abandon qui remonte loin. Alors : assassinat ou suicide ? C'est tout de même la Chambre du Front populaire qui a porté le maréchal Pétain et Pierre Laval au pouvoir. Il s'agit donc pour le moins d'un assassinat assisté. **H-CG**

• *La Mort de la III^e République*, d'Hugo Coniez, Perrin, 368 pages, 23 €.

• *La République assassinée*, de Michèle Cointet, Bouquins, « Document », 336 pages, 21 €.



Le Procès Pétain. Julian Jackson

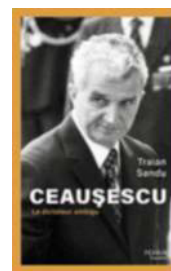
François Mauriac avait prophétisé qu'« un procès comme celui-là ne sera jamais clos et ne finira jamais d'être plaidé », parce qu'il était aussi celui des Français qui avaient, presque tous, accueilli avec soulagement un armistice qui portait dans ses flancs compromis et collaboration. Parce qu'aussi, ils avaient soutenu, durant l'entre-deux-guerres, les gouvernements successifs qui avaient réduit les crédits militaires (par ailleurs concentrés sur la ligne Maginot) et conduit le pays à la défaite. Biographe de De Gaulle, Julian Jackson fait aujourd'hui du procès Pétain un récit qui n'évite pas les impasses (sur l'écrasante responsabilité de Paul Reynaud et du général De Gaulle lui-même dans l'aventureuse entrée des troupes françaises en Belgique en mai 1940), les approximations (sur le rôle des autorités françaises dans la persécution des Juifs) et les jugements de valeur hasardés (sur la postérité contemporaine d'un « pétainisme » qu'illustrerait désormais la stigmatisation de l'immigration). S'il a le mérite de mettre en scène la confrontation dramatique par quoi se soldèrent les comptes de la défaite, on pourra légitimement lui préférer la simple sténographie du procès, telle qu'elle fut présentée en 1945 par Maurice Garçon. **MDeJ** Seuil, 480 pages, 25 €.



Journal de guerre. Roumanie, France, Suisse, 1943-1945 Paul Morand

Le premier tome du *Journal de guerre* de Paul Morand couvrait les années qui l'avaient vu, deux ans après avoir été mis à la retraite d'office à son retour de Londres en 1940, rejoindre en 1942 le cabinet de Pierre Laval à Vichy. Il nous avait fait entrer dans les coulisses du régime au moment même où se resserrait sur lui l'emprise de l'Occupant. Ce deuxième tome voit l'écrivain nommé en août 1943 ministre plénipotentiaire à Bucarest. Il devient bien vite le journal d'un homme traqué, représentant d'un

gouvernement de morts vivants, quand se précise la perspective de la défaite de l'Allemagne, tandis que l'Armée rouge s'approche des frontières de la Roumanie et qu'à Alger, le gouvernement du général De Gaulle fait connaître son intention de traduire en justice ceux qui ont choisi de rester sous l'obédience de l'Etat français. Il est bientôt, en Suisse, le journal d'un exilé qui assiste de loin aux violences de l'épuration en regrettant que De Gaulle n'imité pas la mansuétude de Louis XVIII en faisant de Laval un « *duc de Montoire* » comme le roi podagre avait fait pairs de France les maréchaux de Napoléon, et en envisageant malicieusement de rééditer les protestations de fidélité au maréchal Pétain publiées entre 1940 et 1942 dans *Le Figaro* par quelques-uns des nouveaux ténors de la Résistance (Claudel, Jeanneney). S'il estime drôlement qu'« *ambassadeur et proscrit, on n'est pas plus Chateaubriand* », Paul Morand ne s'y montre pas lui-même pourtant sous son meilleur jour, car sa sincérité désarmante ne nous laisse rien ignorer de la mesquinerie et de l'égotisme de ses préoccupations, tandis qu'autour de lui, le monde flambe. Son journal n'en reste pas moins d'un immense intérêt historique, tant au gré de ses nombreux allers et retours en France se donnent à voir des réalités trop négligées des publicistes : la profonde dualité du monde de Vichy, où le chef du gouvernement tient continûment le maréchal Pétain pour un accessoire décoratif et encombrant, et une gêne à sa politique ; la pression qu'exerce sur un régime sans armée la guerre civile qu'a enclenchée l'action terroriste de la résistance communiste et le cycle infernal des provocations et des répressions, qui réduit sa prétention à l'autonomie à néant. Devant l'issue qui se précise, Morand n'abdique qu'à regret ses illusions. Le paradoxe est que, dans l'expression même de son antisémitisme persistant (26 février 1945), il témoigne, au contraire de ce que maints commentateurs avaient cru pouvoir déduire de certains des propos rapportés dans le premier tome, qu'il n'a pris nulle conscience de la réalité de la Shoah. **MDeJ** Gallimard, « Les cahiers de la NRF », 1 056 pages, 35 €.



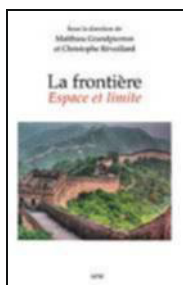
Ceausescu. Le dictateur ambigu Traian Sandu

« A mes parents, opposants courageux au régime de Ceausescu, spectateurs lointains de sa fin misérable », telle est la dédicace du livre savant et personnel du meilleur spécialiste de l'histoire de la Roumanie. L'ouvrage, copieux mais bien écrit, abonde en informations sur l'ascension au Parti communiste de Nicolae Ceausescu jusqu'à son arrivée au pouvoir en 1965, sa politique nationaliste et modernisatrice imposée avec violence, son indépendance au sein du camp soviétique, son pouvoir répressif marqué par l'omniprésence de la Securitate, son culte de la personnalité, sans oublier son obstination à se donner une légitimité scientifique par de faux diplômes. L'ouvrage analyse finement la montée de l'impopularité du « Danube de la pensée » et sa chute le 22 décembre 1989. Une biographie magistrale, fondée sur de très importants dépouillements d'archives, qui invite à réfléchir sur l'enthousiasme que suscitent d'abord les dictateurs sanguinaires avant de faire sombrer leurs pays dans le cauchemar. **EM-R** Perrin, « Biographie », 576 pages, 27 €.

Histoire de la solitude Sabine Melchior-Bonnet

« *L'homme n'est pas fait pour la solitude* », écrit dès la première page l'historienne. Quand la solitude résulte d'une mutilation affective ou d'une exclusion, elle est vécue comme un malheur. Mais elle est créatrice quand elle est fondée sur l'exercice de la liberté, le déploiement de la vie intérieure, le dialogue avec soi-même. L'ouvrage, agréablement écrit, propose une fine analyse des souffrances de la solitude accidentelle et des bienfaits de la solitude choisie, du Moyen Age à nos jours, scandée par les changements des structures sociales et les mutations culturelles, spirituelles et psychologiques : besoin croissant d'intimité, goût de la rêverie bucolique, affirmation de l'individu, multiplication des réseaux de communication. Une synthèse très éclairante. **EM-R** PUF, 320 pages, 22 €.

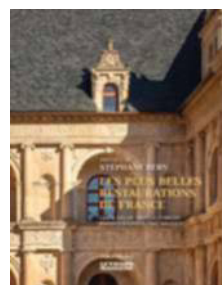




La Frontière. Espace et limite. Matthieu Grandpierron et Christophe Réveillard (dir.)

Les tenants de la mondialisation heureuse en avaient proclamé l'obsolescence. Avec la fin de la guerre froide, la notion de frontière allait perdre son sens, tandis que se dilueraient souverainetés, Etats-nations, politiques de puissance. On en est revenu depuis, et la frontière a repris sa place au centre de la géopolitique, comme un marqueur de la révolte contre la prétention de l'Occident d'imposer partout le modèle de l'individualisme libéral. Vingt-quatre historiens et chercheurs en explorent ici toutes les dimensions, de l'étude de son processus de linéarisation à celle de ses multiples dimensions de limite territoriale, de prétexte juridique, de revendication ou de représentation. On retiendra particulièrement les stimulantes contributions de Christophe Réveillard et Christophe Beaudouin sur la place et l'effacement de la notion dans une Union européenne où le refus de définir les frontières extérieures apparaît comme le corollaire du rejet de toute Europe-puissance tandis que le démantèlement des limites internes débouche, paradoxalement, sur la multiplication des barrières et des interdictions. **MDeJ**

SPM, 454 pages, 40 €.



Les Plus Belles Restaurations de France. Ghislain de Montalembert (texte) et Eric Sander (photos)

Des plaines de Flandres aux massifs montagneux du Sud, en passant par les flots agités de Bretagne, dix monuments abandonnés par les hommes, usés par le temps et soumis par la nature sont au cœur de ce superbe ouvrage. Alors que tout semblait perdu, ils ont été sauvés par des particuliers qui voulaient rendre une âme à ces bâtiments plus que centenaires, parfois millénaires, reflets d'une France profonde et enracinée. Manoirs ou châteaux, prieurés ou abbayes, ces « *si fragiles témoins de l'Histoire* » sont restaurés par leurs propriétaires qui se consacrent totalement à eux et en font le projet de leurs vies. Ghislain de Montalembert est parti à leur rencontre et raconte le processus de restauration et les combats qu'ils ont menés pour arriver à leurs fins. Des photos à couper le souffle complètent l'enquête et permettent de comprendre d'un coup d'œil la nécessité de restaurer ces joyaux cachés de la France. **Fdl**

Albin Michel/Le Figaro Magazine, 240 pages, 45 €.

La Gloire de Notre-Dame. La foi et le pouvoir Maryvonne de Saint Pulgent

Malgré une bibliographie abondante, encore augmentée depuis l'incendie, Maryvonne de Saint Pulgent est parvenue à écrire un livre neuf, savant mais remarquablement synthétique et joliment illustré. Il s'ouvre sur le récit de la catastrophe et les polémiques qu'a suscitées le chantier de restauration. De ce chef-d'œuvre éblouissant par son gigantisme, érigé dès sa construction en modèle européen, puis inlassablement représenté à l'échelle mondiale, la suite du livre retrace la longue histoire et analyse les débats, esthétiques et politiques qui l'ont rythmée. L'ouvrage offre un grand bonheur de lecture : fort bien écrit, il souligne l'exceptionnel rayonnement intellectuel de l'école de Notre-Dame, mère de l'Université de Paris, et les liens de la cathédrale avec le pouvoir, royal, impérial ou républicain, tandis que l'abondance des références littéraires, empruntées à toutes les époques, aide à mieux saisir l'évolution des regards portés sur ce glorieux édifice qui incarne l'identité de la France. **EM-R**

Gallimard, « Bibliothèque illustrée des Histoires », 448 pages, 32 €.



La Forteresse de Saint-Vidal Bertrand du Vignaud (texte) et Eric Sander (photos)

Farouche témoin des guerres de Religion où s'illustra son propriétaire d'alors, le très catholique Antoine de La Tour, la forteresse de Saint-Vidal veille depuis le XIII^e siècle sur ce Velay austère et attachant, à l'image de ses vieilles pierres. Magnifiquement restaurée par son nouveau propriétaire, Vianney d'Alañon, descendant d'Antoine de La Tour, qui a créé à Saint-Vidal un spectacle immersif éblouissant,

elle revit dans ce livre magnifique où la précision du texte et l'éclat des photos s'éclairent mutuellement pour dévoiler un lieu aussi chaleureux que chargé d'histoire, qui rouvrira ses portes en avril pour une nouvelle saison. **GC**

Editions de La Martinière, 176 pages, 30 €.

L'Ouverture de la chasse Vincent Piednoir et Humbert Rambaud

Voilà un livre qui ne nie pas le malaise que provoque aujourd'hui la chasse mais qui lui oppose... un récit amoureux. Aux critiques, les auteurs répondent en se référant à d'augustes penseurs du rapport de l'homme à l'animal dans l'histoire, de Xénophon à Hemingway. Ils ne leur opposent que ce qu'ils savent vraiment : quelle splendeur, quelle beauté que la chasse ! Avec eux on frissonne dans les plaines et les bois en guettant l'animal, on admire l'instinct du chien qui empaume une piste et ouvre la traque. On se régale et on se terrifie de l'« *opéra sauvage* » de la nature, et on prend vite conscience de la légitimité, si ce n'est de la nécessité de tout cela. Une réponse plus intelligente que celle de l'intellectuel, plus convaincante que celle du militant. **L-AL**

La Cité, 320 pages, 22 €.





LE GOÛT DES AUTRES

Dans *Pêcheur de perles*, Alain Finkielkraut s'inspire de citations de grands auteurs pour réfléchir sur l'amour, la mort, le progrès. Profond et délicat.

Sur le fourreau de son épée d'académicien, Alain Finkielkraut a placé une tête de vache. Par allusion à l'esprit d'enfance et à son amour pour les aventures de Delphine et Marinette, mais aussi en référence à la rumination comme mode philosophique. Finkielkraut ne se nourrit pas d'herbe coupée mais de citations, cueillies précieusement au fil de ses lectures, recopiées à la main dans de grands cahiers. Qui pratique encore cet herbier littéraire au temps des tweets et des captures d'écran ? Est-ce une manie d'éternel khâgneux ou un legs de l'herméneutique juive ? Finkielkraut rumine. Il cite et recite. Il mâchonne ses grands auteurs dont il assimile la substance au point qu'ils deviennent pour lui comme des voix intérieures avec lesquelles il dialogue en permanence.

Certains reviennent comme des mantras tout au long de son œuvre. Il les récite comme des psaumes qui l'habitent : « *Un homme ça s'empêche* » de Camus ; « *il faut toujours voir ce que l'on voit* » de Péguy ; « *Quand on généralise la souffrance, on a le communisme, quand on particularise la souffrance, on a la littérature* » de Philip Roth. Camus, Péguy, Roth, Kundera sont les quatre vigies de sa vie intérieure. Mais dans *Pêcheur de perles* (Gallimard), son nouveau livre, ce perpétuel exégète nous offre d'autres pépites tamisées dans le torrent de ses lectures. Un aphorisme de Paul Valéry, « *le cœur consiste à dépendre !* », l'entraîne dans un récit personnel et tendre de l'amour conjugal. Une citation de Tocqueville sur l'ostracisme social l'amène à démêler les nœuds de son amitié tourmentée avec Renaud Camus. « *I believe in yesterday* », un vers de McCartney, se transforme en éloge du conservatisme.

A une époque qui cultive la culture de l'extrait, qui aime à couper, hacher, décontextualiser des bouts de phrases et les jeter en pâture au public, Finkielkraut restaure l'art de la citation qui n'est pas un ornement mondain, une habileté rhétorique pour briller en société, mais la poursuite d'une conversation avec les grands auteurs qui nous ont précédés. Pas un raccourci mais un détour par les œuvres passées pour éclairer notre présent.

L'art de la citation, c'est aussi le refus de l'esprit de système. Un rejet qui habite profondément l'auteur de *La Défaite de la pensée*, qui refuse l'idéologie, la tentation de se laisser emporter par une grille de lecture unique du monde. « *Ah, si les choses étaient si simples, s'il y avait quelque part des hommes à l'âme noire se livrant perfidement à de noires actions, et s'il s'agissait seulement de les distinguer des autres et de les supprimer ! Mais la ligne de partage*

entre le bien et le mal passe par le cœur de chaque homme. Et qui ira détruire un morceau de son propre cœur ? » Dans un chapitre consacré à cette phrase magnifique de Soljenitsyne dans *L'Archipel du goulag*, Finkielkraut livre une méditation limpide sur le pessimisme ontologique. En remplaçant le péché originel par le mythe du bon sauvage, Rousseau invente le totalitarisme, c'est-à-dire la possibilité de forger un homme nouveau. « *Si les défauts des hommes procèdent d'un agencement particulier des sociétés, alors un homme sans défaut doit pouvoir naître d'une organisation différente* », écrit Finkielkraut : « *En faisant entrer l'humanité même de l'homme dans l'atelier de l'homme, le contempteur du progrès qu'est Rousseau fonde le progressisme.* » Or, « *le mal radical naît de l'externalisation et de la localisation du mal* ».

Le pêcheur est un pêcheur. Celui qui pioche chez les grands génies de la littérature la nourriture de sa vie intérieure est le même qui sait la complexité du cœur humain, ses clairs-obscur, et le danger qui naît de toute simplification du monde.

On sort profondément nourri de ce livre. Nourri, et non pas gavé de références comme un canard à foie gras. Nourri comme une vache rumine et assimile les fruits de la terre. Finkielkraut à son meilleur : dans le rôle de passeur et de semeur d'intelligence. *✍*

À LIRE



Pêcheur de perles
Alain Finkielkraut
Gallimard
224 pages
19,50 €



A la Cour de Philippe de Macédoine

Après seize ans de fouilles
et de restauration, le palais de Philippe,
père d'Alexandre le Grand, ouvre
au public sur le site archéologique d'Aigai.

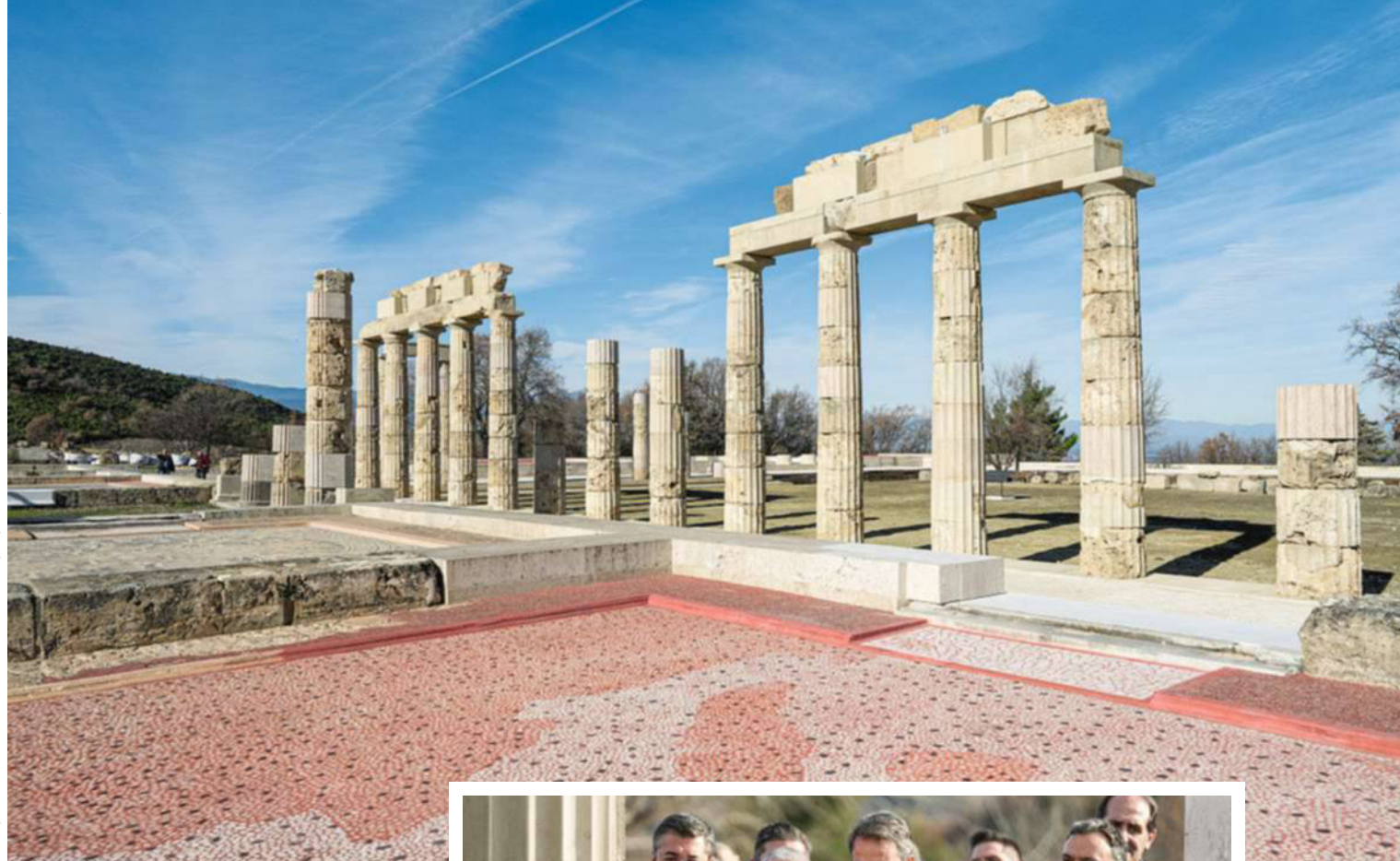
Des colonnes qui entouraient les cours du palais ont été remontées et les mosaïques ornant les pièces où se déroulaient les banquets restaurées. Depuis le 16 janvier, le palais de Philippe II de Macédoine, à Aigai, près du village moderne de Vergina, dans le nord de la Grèce, a ouvert au public après seize années de restauration et d'études. « Cette restauration s'est accompagnée d'un important travail de fouilles, dont elle est l'aboutissement. Celles-ci ont permis de mieux comprendre les vestiges, d'étudier des zones encore inexplorées de ce gigantesque palais et de découvrir des éléments de chronologie », observe Sophie Descamps, conservatrice générale honoraire du patrimoine au Louvre, commissaire de l'exposition « Au royaume d'Alexandre le Grand, la Macédoine antique » en 2011, qui avait présenté des pièces exceptionnelles provenant du site archéologique d'Aigai. Le budget de la restauration de ce palais de plus de 12 500 m² est à la hauteur de ses dimensions : 20,3 millions d'euros, incluant des fonds européens. « L'enjeu de cette restauration est aussi de faire connaître la Macédoine, moins fréquentée que d'autres régions de Grèce, alors que son patrimoine est passionnant », avance Ludovic Laugier, conservateur du patrimoine au département des Antiquités grecques, étrusques et romaines du musée du Louvre.

Cette restauration s'intègre en effet dans une volonté de créer une « interconnexion des différents pôles d'intérêt du site archéologique », indique le ministère de la Culture grec, afin d'« offrir aux visiteurs une connaissance et une expérience complètes, unifiées et intégrées de l'histoire de la ville d'Aigai, de ses rois et de la Macédoine au sens large ». C'est dans cette démarche visant à unifier et à comprendre le site qu'un Musée polycentrique a été inauguré en 2022 à l'entrée du site d'Aigai, première capitale du

royaume de Macédoine. Très riche, ce site classé au patrimoine mondial de l'Unesco se compose d'une nécropole des rois et reines de Macédoine – parmi lesquels Philippe II –, abritée dans un splendide musée souterrain où sont aussi exposés les trésors des tombes, qui comptent parmi les plus précieux objets archéologiques de Grèce. Sur le flanc de la colline, se trouvent, parmi d'autres vestiges, ceux du théâtre antique, en cours de restauration. Si la monarchie éclairée y fit venir Euripide à la fin du V^e siècle av. J.-C., le théâtre est surtout connu pour avoir été le lieu de l'assassinat de Philippe de Macédoine, le jour des noces de sa fille, en 336 av. J.-C.

C'est sur une terrasse en surplomb de ce théâtre que fut érigé le palais aujourd'hui restauré. Détruit par les Romains en 148 av. J.-C., il fut en partie mis au jour en 1861 par l'archéologue français et conservateur au musée du Louvre Léon Heuzey, accompagné de l'architecte Honoré Daumet, qui dégagèrent la façade orientale du bâtiment. Au XX^e siècle, d'autres fouilles ont révélé peu à peu l'intégralité de la surface du palais, qui s'organise autour de deux cours carrées à péristyle. Entamées au printemps 2007 et dirigées par l'archéologue Angeliki Kottaridi, directrice de l'Ephorie des antiquités d'Imathia et du musée d'Aigai jusqu'à sa retraite à la fin de





2023, les fouilles récentes ont permis de redécouvrir le monument, dont les fondations et les abords ont été étudiés, d'inventorier les éléments architecturaux du site et de mieux dater l'édifice. Il est ainsi apparu que ce palais dispendieux et flamboyant remontait non pas à la fin du IV^e siècle av. J.-C. comme on le croyait jusqu'alors, mais qu'il avait été inspiré et financé par Philippe II de Macédoine lui-même.

La façade orientale de l'édifice dominait la ville. Si le plus petit des péristyles, à l'ouest, était lié aux cuisines ou aux bains, « le grand péristyle carré – sans nul doute au cœur de l'édifice –, avec les salles qui le bordaient harmonieusement sur ses quatre côtés, et les impressionnants propylées encadrés de portiques qui animaient la façade constituent les éléments fondamentaux de ce chef-d'œuvre architectural, pionnier pour son époque », écrit Angeliki Kottaridi dans le catalogue de l'exposition du Louvre. Quant aux mosaïques de galets, dont l'une représente l'enlèvement d'Europe, l'autre des motifs végétaux et des déesses-fleurs liées à la fertilité, qui ornent les salles de banquets, « elles comptent parmi les plus belles de Grèce », observe Ludovic Laugier.

Dans ce palais, Philippe de Macédoine recevait fastueusement ses invités. Dans la cour du péristyle principal, où, en 336 av. J.-C., Alexandre serait proclamé roi des Macédoniens avant d'entamer sa



grande marche vers l'empire, pouvaient tenir assises 3 500 personnes. « L'agora, lieu de réunion des citoyens de la cité démocratique, se transformait ainsi en "cour" », relève Angeliki Kottaridi. Au sein du palais se trouve aussi un petit sanctuaire de forme circulaire vraisemblablement dédié à Héraclès, fils de Zeus et fondateur de la dynastie : il manifeste l'ascendance divine de la lignée de Philippe et d'Alexandre. « C'est la première fois qu'un tel palais n'est pas consacré à la vie démocratique, mais au roi, ce qui explique aussi la véhémence avec laquelle Démosthène attaque Philippe », explique Sophie Descamps. Autour de cette cour où se rassemblaient les aristocrates, des pièces accueillant des banquets. Là, les convives, dont les lits étaient disposés autour des mosaïques de

galets, célébraient la dynastie et le roi de Macédoine, dont la gloire retrouve aujourd'hui avec la restauration de son palais une force et une lumière nouvelles. *S*

AUX MARCHES DU PALAIS

Page de gauche, en haut : statère de Philippe II de Macédoine, IV^e siècle av. J.-C. (Padoue, Musei Civici di Padova).

En haut et page de gauche, en bas : le site du palais d'Aigai construit par Philippe II de Macédoine est désormais ouvert au public. Ci-dessus : Angeliki Kottaridi (au premier plan, à gauche), qui a dirigé les fouilles réalisées sur le site, fait les honneurs du palais restauré au Premier ministre grec, Kyriákos Mitsotákis (au centre).

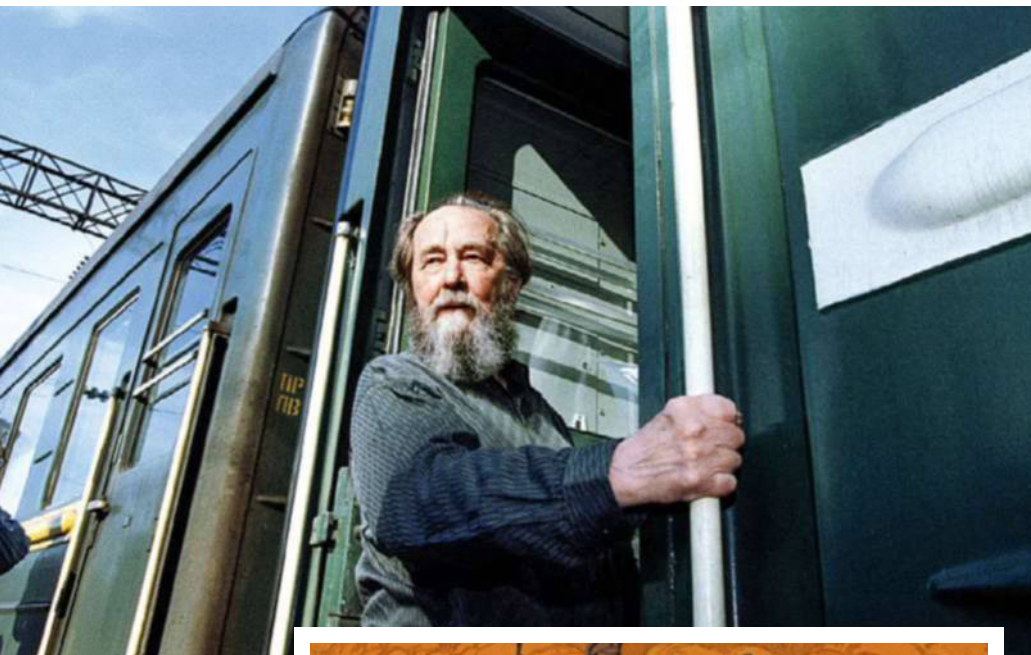
EXPOSITIONS

Par Luc-Antoine Lenoir



Mémoire d'un géant

Une exposition présentée par l'Historial de la Vendée rend hommage à la vie et à l'œuvre du grand écrivain et dissident russe Alexandre Soljenitsyne.



Il y eut bien « quelques instants de flottement » après l'annonce du conflit entre l'Ukraine et la Russie. Puis rapidement, le conseil départemental balaya la question diplomatique : rendre hommage à Alexandre Soljenitsyne, trente ans après sa venue en Vendée, ce n'était aucunement défendre un régime, mais au contraire un esprit de dissidence permanente. Les préparatifs de l'exposition continuèrent en 2022 et 2023. Ils ont permis de réunir des prêts de musées prestigieux, sous le contrôle historique de Stéphane Courtois. Le résultat est là, à l'Historial des Lucs-sur-Boulogne : un parcours biographique d'une immense qualité et un hommage en vérité à l'un des plus grands hommes de son siècle.

La vérité, chacun la cherche comme il peut. Le jeune mathématicien du Nord Caucase croit un temps aux lendemains qui chantent. Mais le mensonge, Soljenitsyne le hait. En quelques années, il voit s'élever un système qui, par-delà la morale et le droit, ne change la vie du peuple que pour continuer d'exister mais prétend l'inverse. Au fil de la visite, les objets personnels, comme des crayons de bois ou des messages clandestins, avivent la curiosité, les excellents textes et les images d'archives la rassasient, et l'on comprend comment se prépare l'inévitable rébellion. Devenu officier d'artillerie, Soljenitsyne est arrêté en 1945 pour des lettres critiquant Staline. Huit ans de goulag et d'écriture, avant *Une journée d'Ivan Denissovitch* et le retour des ennuis et du KGB. Avec *L'Archipel du goulag*

en 1973, il signe son arrêt d'exil. Grand proscrit, il donne des interviews, tour à tour rieur et sentencieux comme les hommes qui ne savent pas pratiquer l'hypocrisie. Hébergé par les Américains, il se lance dans la fresque de *La Roue rouge* ; mais, procureur de toutes les propagandes, il condamne à Harvard et ailleurs la sécheresse spirituelle de l'Ouest.

C'est avant de repartir vers la Russie que Soljenitsyne accepta en 1993 l'invitation de Philippe de Villiers en choisissant de faire de la Vendée une étape médiatique. On redécouvre dans un documentaire émouvant ce singulier moment de lucidité et d'humanité. L'intellectuel y évoque la Terreur, puis les « Vendées russes », les révoltes de Tambov, de la Sibérie, du Don. « *Il nous faut des Vendées* », clamait Lénine, pour asseoir la répression soviétique. Reprenons-le : il faut des Vendées et des hommes comme Soljenitsyne qui, les uns comme l'autre, ne se lassent jamais de dénoncer et d'espérer, empêchant les utopies sanguinaires de submerger complètement le réel et la vie.

« Soljenitsyne. Un géant de la liberté », jusqu'au 9 juin 2024. Historial de la Vendée, allée Paul-Bazin, 85170 Les Lucs-sur-Boulogne. Tous les jours, sauf le lundi, de 10 h à 18 h. Tarifs : 9 €/7 €/5 € ; gratuit pour les moins de 18 ans. Rens. : nossites.vendee.fr ; 02 28 85 77 77.



UN PEINTRE DE SON ÉPOQUE

C'est une exposition monographique rare, largement méritée par la diversité de l'œuvre comme par ce qu'elle apporta au château de Versailles sous Louis-Philippe : Horace Vernet a les honneurs des salles d'Afrique et d'Italie, où ses grands tableaux, comme *La Prise de la smala d'Abdel-Kader* ou certaines marines, sont d'ordinaire cachés pour accueillir d'autres expositions. Le musée va plus loin en reconstituant l'atelier de l'artiste, chaudron créatif des milieux orléanistes, ou encore un cabinet oriental. Autant de témoignages de l'éclectisme et de la curiosité de Vernet, capable d'une grande intimité dans ses portraits, maîtrisant parfaitement les mythes historiques (la bataille de Hastings) et encore les immenses décors. Inédit, *La Prise de Tanger* (photo ci-dessus) impressionne par son inachèvement même, puisqu'il montre comment un tableau d'un si grand format se construit. Une visite qui en impose.

« Horace Vernet », jusqu'au 17 mars 2024. Château de Versailles, place d'Armes, 78000 Versailles. Tous les jours, sauf le lundi, de 9 h à 17 h 30. Tarif : 21 € (avec l'entrée du château). Rens. : chateauversailles.fr ; 01 30 83 78 00. Catalogue, Faton/Château de Versailles, 448 pages, 54 €.

35
HISTOIRE

L'ÉDEN RETROUVÉ

Le paradis est un jardin et c'est ainsi que, du XIV^e au XVI^e siècle, celui-ci tient une place centrale dans la littérature : on prie, on aime, on conspire ou on meurt, bref on vit dans ce lieu aujourd'hui naïvement synonyme de « délassément ». Pétrarque y dialogue avec la beauté et, à travers elle, avec Laure. Thérèse d'Avila rappelle que le fleurissement est la plus belle image de la Création et insiste : notre âme est un jardin intérieur, notre vocation, de le soigner. Avec Shakespeare, le jardin permet d'échapper au poids de l'histoire. Et si ce singulier décor, entre nature et culture, abritait le meilleur de l'homme ? A travers de remarquables gravures,

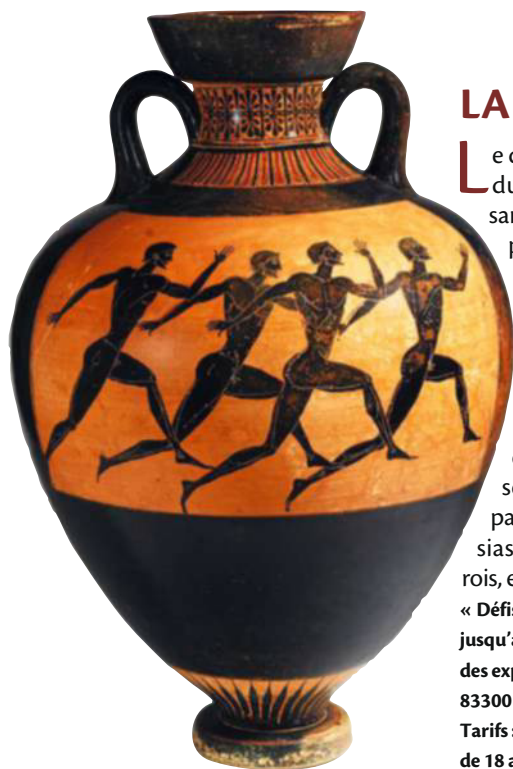


tableaux et objets de curiosité, le musée du château de Pau nous transporte avec raffinement vers l'Éden.

« Poètes au jardin. De Pétrarque à Shakespeare », jusqu'au 25 février 2024. Musée national et domaine du château de Pau, rue du Château, 64000 Pau. Tous les jours, de 9 h 30 à 11 h 45 et de 14 h à 17 h. Tarifs : 4,50 € (exposition seule) ; 9 €/7,50 € (musée + exposition). Rens. : chateau-pau.fr ; 05 59 82 38 02.



UNE VIE D'EXIL Page de gauche : à Vladivostok, en 1994, Alexandre Soljenitsyne retrouve sa patrie après vingt ans d'exil. En dessous : affiche de propagande soviétique. Ci-contre : *Allégorie du Printemps*, plat en céramique, XVII^e siècle (Paris, musée du Louvre).



LA GLOIRE DE L'EFFORT

Le département du Var plonge aux origines du sport. Des Minoens jusqu'à la Renaissance, en passant par l'olympisme antique, plus de 160 objets, œuvres artistiques (sculptures, tableaux, bas-reliefs, psykters), manuscrits historiques ou objets pratiques (armures, heaumes) témoignent de la passion de toutes les civilisations pour le défi physique. Des pièces exceptionnelles et intelligemment mises en scène, qui expliquent comment naissent certaines disciplines et comment le pain et les jeux ont toujours distrait, enthousiasmé les hommes, qu'ils soient gueux ou rois, en quête de pouvoir ou de séduction.

« Défis et sports, de l'Antiquité à la Renaissance », jusqu'au 24 mars 2024. Hôtel départemental des expositions du Var, 1 boulevard du Maréchal-Foch, 83300 Draguignan. Tous les jours, de 10 h à 19 h. Tarifs : 5 €/2 € (18-25 ans) ; gratuit pour les moins de 18 ans. Rens. : hdevar.fr ; 04 83 95 34 08.

INAUGURER – AVEC STYLE – LES CHRYSANTHÈMES

Trésor longtemps plus connu des chefs d'Etat étrangers que des Français, le château de Rambouillet se laisse enfin redécouvrir comme un superbe témoin de l'histoire. Le Centre des monuments nationaux y a reconstitué et restauré les trois pièces des appartements napoléoniens, avec la pittoresque salle de bains de l'Empereur. La collaboration du Mobilier national a aussi permis d'y organiser l'exposition « Rambouillet 1950, dans l'intimité du président » : un voyage à travers le mobilier conçu par des décorateurs de renom pour différentes pièces aménagées sous Vincent Auriol, à cette époque où Rambouillet était la résidence des présidents de la République et de leurs hôtes. Quant à la laiterie de Marie-Antoinette, joyau du domaine, elle bénéficie d'une nouvelle salle d'information qui en décrypte toutes les facettes. Autant de raisons d'organiser sa propre visite officielle.

« Rambouillet 1950, dans l'intimité du président », jusqu'au 21 avril 2024. Château de Rambouillet, 78120 Rambouillet. Jusqu'au 31 mars, tous les jours, de 10 h à 12 h et de 13 h 30 à 17 h ; du 1^{er} avril au 30 septembre, de 10 h à 12 h et de 13 h 30 à 18 h. Tarif : 11 €/9,50 €. Rens. : chateau-rambouillet.fr



EN ITALIE AVEC BONAPARTE

C'est un trésor de papier qui revoit la lumière pour la première fois depuis 1914. Au château de Bois-Préau (Musée national des châteaux de Malmaison et de Bois-Préau, à Rueil), un papier peint panoramique (*photo ci-dessus*) dessiné en 1829 par la manufacture Dufour & Leroy fait revivre, au fil de cinq grands panneaux réalisés dans un subtil camaïeu de gris, les principaux épisodes des campagnes d'Italie de Bonaparte, général en chef puis Premier consul, de 1796 à 1799. Gentiment menteur quand il représente, à la suite du peintre Gros, Bonaparte brandissant un drapeau victorieux à Arcole alors que celui-ci échappa de peu à la noyade, ce panoramique témoigne du raffinement des arts décoratifs français sous la Restauration. Il est accompagné au fil de l'exposition par de magnifiques objets, portraits et tableaux, qui complètent et contextualisent ce fascinant voyage dans l'histoire et l'imaginaire du futur empereur. GC

« Un panoramique napoléonien. Les campagnes des Français en Italie », jusqu'au 26 février 2024. Château de Bois-Préau, 1B avenue de l'Impératrice Joséphine, 92500 Rueil-Malmaison. Tous les jours, sauf le mardi, de 13 h à 17 h 30. Tarifs : 6,50 €/5 €. Rens. : musees-nationaux-malmaison.fr

© KARLSRUHE, BADISCHES LANDESMUSEUM/SP.
© B. GAVAUDDO/CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX/
SP. © RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE DES CHÂTEAUX DE MALMAISON ET DE BOIS-PRÉAU). B. TOUCHARD.

RÉSIDENCE PRÉSIDENTIELLE

Ci-contre : la suite de luxe du château de Rambouillet, située au niveau de la tour François 1^{er}, était destinée aux chefs d'Etat étrangers. En haut, à gauche : amphore panathénaïque, vers 470-460 av. J.-C. (Karlsruhe, Badisches Landesmuseum).



© H-K.

LE CASSOULET, UN PLAT AZTÈQUE

Sans le haricot venu de Mésosamérique, le cassoulet n'existerait pas.

Que serait notre gastronomie sans l'apport des merveilleux aliments du Nouveau Monde introduits en Europe par les conquistadors : la courge et le dindon des Iroquoiens, la pomme de terre (*papa*) des Incas, la tomate (*tomatl*), le piment, le cacao (*cacahuatl*) ou l'avocat (*ahuacatl*) des Aztèques, l'ananas (*nanà nanà*) des Tupis et des Guaranis du Paraguay. Il convient donc à Carcassonne, à Toulouse et à Castelnaudary de rendre hommage aux conquistadors et aux peuples premiers d'Amérique auxquels on doit le haricot, sans lesquels le cassoulet dont toutes les trois revendiquent avec vigueur la paternité n'existerait pas.

Réglons d'abord la question du nom de ce plat phare du Sud-Ouest de notre pays. Il vient de « cassole », en occitan *caçòla*, qui désigne le récipient en terre tronconique dans lequel on termine au four la cuisson de la préparation et qui vient du latin médiéval *cattia* et du grec *kyathion*, « écuelle ». On en produisait beaucoup à Issel, près de Castelnaudary. Il est très probable que l'on préparait bien avant le XVI^e siècle des ragoûts de mouton cuisinés avec des fèves ou des doliques, appelées encore mongettes, graines à œil noir d'une légumineuse (*Vigna unguiculata*) cultivée dans le bassin méditerranéen, mais aussi en Chine et en Afrique depuis la nuit des temps. Rappelons l'extrême utilité des légumineuses dans l'agriculture, puisque, au lieu d'épuiser les sols, elles y fixent l'azote de l'atmosphère et donc les enrichissent. Riches en protéines, les



fourragères (trèfle, luzerne, sainfoin) ont permis la révolution agricole des temps modernes et donc une augmentation des productions animales ; les comestibles pour l'homme occupent une place de choix dans nos gastronomies régionales : pois chiches, lentilles, fèves, pois et, bien sûr, haricots (*Phaseolus vulgaris*), plus faciles à cultiver et productifs que les mongettes.

Contrairement à une légende tenace, haricot ne dérive pas du nahuatl *ayacotli*, mais du vieux français *haricoter*, découper en petits morceaux. Le haricot de mouton est un ragoût de viande auquel on a ajouté progressivement la nouvelle légumineuse arrivée de Mésosamérique à partir de 1530 et qui a finalement pris le nom de la préparation tout entière. Outre les haricots, entrent diverses viandes dans le cassoulet, parmi lesquelles le confit d'oie ou de canard, volatiles dont l'engraissement s'est développé aux temps modernes grâce au maïs, autre plante venue du Mexique qui servait aussi de tuteur aux haricots qui sont grimpants. L'origine mexicaine du plat est complète si l'on y ajoute de la tomate... *J*

BONNES GRAINES En haut : vendeuse de haricots, illustration tirée du livre X, folio 48r, de l'*Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, dit aussi *Codex de Florence*, par frère Bernardino de Sahagún, 1577 (Washington, Library of Congress).

LA RECETTE

LE CASSOULET ŒCUMÉNIQUE DE CARCASSONNE, CASTELNAUDARY ET TOULOUSE

Faire tremper des haricots secs (tarbais, lingots de Castelnaudary, cocos de Pamiers...). Faire rissoler à la graisse d'oie dans une cocotte de la viande de mouton et de porc coupée en cubes, avec oignons et ail, mouiller avec du bouillon et mijoter une heure. Ajouter ensuite les haricots, des couennes et oreilles de porc en lanières, deux tomates épluchées, ail, sel, poivre, bouquet garni ; le liquide doit recouvrir l'ensemble ; cuire 1 h 30 à feu doux. Egoutter et placer dans une cassole en terre en y enfouissant des morceaux de confit d'oie ou de canard et de la saucisse de Toulouse en tronçons. Arroser de deux louches du bouillon de cuisson et faire gratiner sept fois en enfonceant la croûte à chaque passage au four et en arrosant de bouillon si nécessaire. Accompagner d'un corbières ou d'un buzet.





40 LA DÉFERLANTE DES PEUPLES

ILS ÉTAIENT GERMAINS, ARABES, SLAVES OU ENCORE VIKINGS :
DE LA FIN DE L'EMPIRE ROMAIN À LA FONDATION DES GRANDS ROYAUMES
ET DU SAINT EMPIRE, L'EUROPE FUT LA DESTINATION DE DIFFÉRENTS
PEUPLES QUI BOUSCULÈRENT SES ÉQUILIBRES POLITIQUES ET SES SOCIÉTÉS.

56 L'EUROPE, CHAMP DE BATAILLE

SUR TOUT LE CONTINENT,
LE HAUT MOYEN ÂGE
FUT TRAVERSÉ DE FURIEUX
AFFRONTEMENTS
QUI SCELLÈRENT LE DESTIN
DES PEUPLES EUROPÉENS
FACE AUX ENVAHISSEURS.





68 MARTEL EN TÊTE

IL ÉTAIT L'HOMME FORT D'UN ROYAUME FRANC EN QUÊTE D'UNITÉ. APRÈS DES CAMPAGNES MILITAIRES AUDACIEUSES, LE RETENTISSEMENT IMMÉDIAT DE LA BATAILLE DE POITIERS FIT APPARAÎTRE CHARLES MARTEL COMME LE SAUVEUR DE LA CHRÉTIENTÉ.

QUAND L'EUROPE FAISAIT FACE AUX

GRANDES INVASIONS

IV^E-X^E SIÈCLE

ET AUSSI

LE DÉBUT DE LA FIN

L'EXERCICE DE L'ÉTAT

COMMENT SURVIT

UNE CIVILISATION

LA LOI DES HOMMES

LA CROIX ET LA COURONNE

LISIÈRES D'EUROPE

LA MARCHÉ DES SIÈCLES

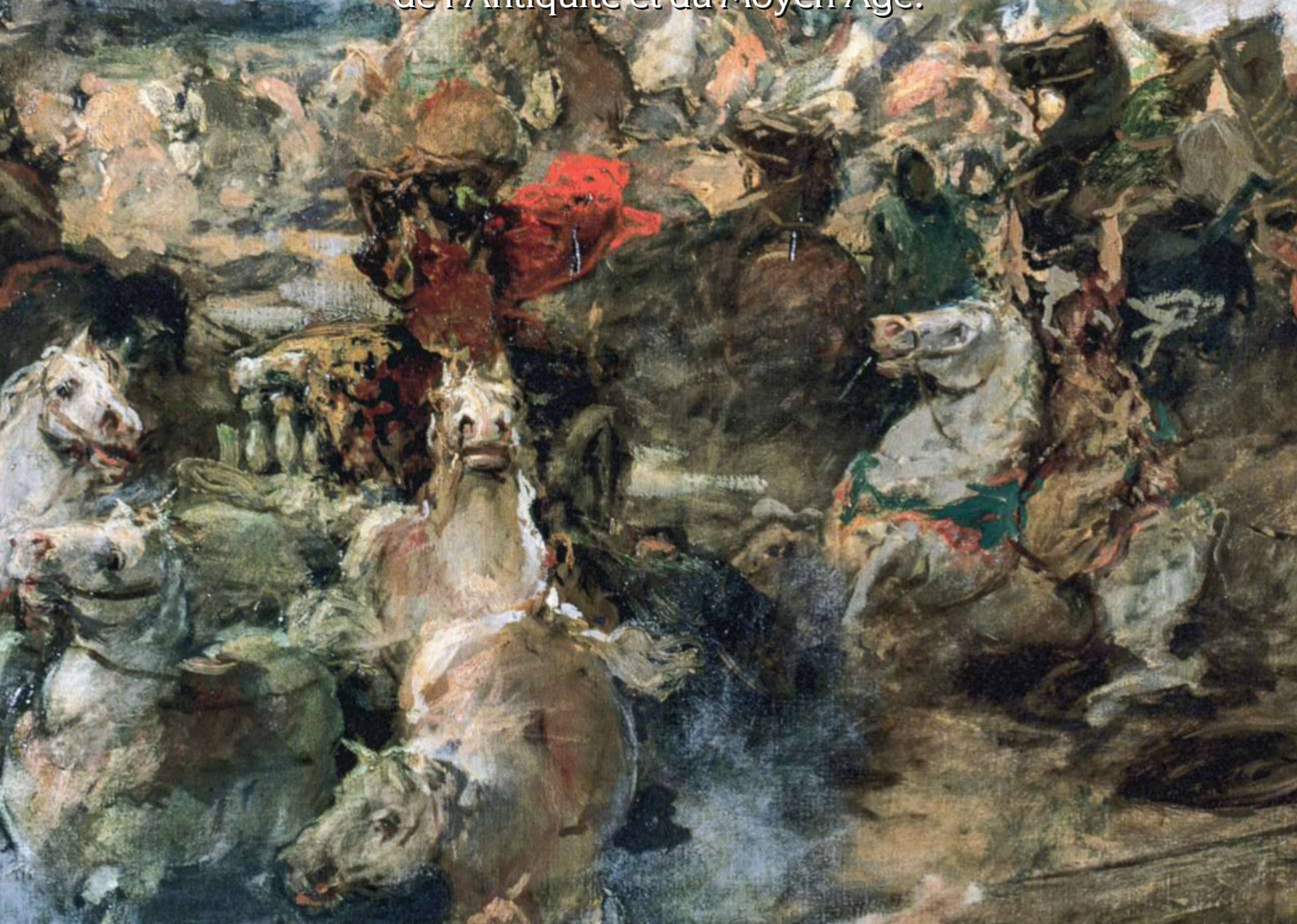


EN RANGS SERRÉS Page de gauche, en bas :
*Flotte normande allant assiéger Guérande, extrait de
Tableaux de la vie de saint Aubin, seconde moitié
du XI^e siècle (Paris, Bibliothèque nationale de France).*

La déferlante des peuples

Par Peter Heather

Entre le IV^e et le X^e siècle, l'Europe a connu quatre grandes vagues de migrations de peuples venus de l'est, du sud et du nord. Elles ont contribué à redéfinir progressivement le paysage politique, économique et culturel du continent, à la charnière de l'Antiquité et du Moyen Âge.



MORTELLE CHEVAUCHÉE
La Bataille du Guadalete (détail),
par Salvador Martínez Cubells,
1875-1900 (Madrid, Real
Academia de Bellas Artes de San
Fernando). En 711, après avoir
conquis les territoires byzantins
du Levant et de l'Afrique,
les musulmans gagnèrent
la péninsule Ibérique par le
détroit de Gibraltar. La sévère
défaite qu'ils infligèrent
au dernier roi wisigoth Rodéric,
sur les bords du río Guadalete,
leur laissa le champ libre pour
conquérir toute l'Espagne.

© AKG-IMAGES/ALBUM/SFGP.





Le premier millénaire de notre ère a été, en Europe, celui des grandes invasions. Notre continent y a été en effet profondément façonné par une succession de quatre grands bouleversements démographiques : la *Völkerwanderung* (« migration des peuples ») de populations essentiellement germanophones, concentrée entre le IV^e et le VI^e siècle ; une extraordinaire diaspora de locuteurs slaves à travers le paysage européen peu de temps plus tard ; l'expansion arabe islamique dans le sud de l'Europe, principalement au VIII^e siècle ; enfin, la période dramatique des Vikings, aux IX^e et X^e siècles. D'un point de vue démographique, aucun de ces mouvements de population n'a certes été aussi fondamental que trois autres vagues de migration plus anciennes – les chasseurs-cueilleurs après la dernière période glaciaire ; les agriculteurs du Proche-Orient à partir de 6500 av. J.-C. ; un afflux majeur en provenance de la steppe occidentale environ quatre millénaires plus tard. Une analyse récente a établi que leur brassage, en proportions variables, est à l'origine des profils ADN de la grande majorité de nos contemporains d'ascendance européenne. Les migrations du premier millénaire ont eu toutefois des effets politiques et culturels déterminants et, contrairement aux vagues précédentes, elles sont documentées par des sources écrites et archéologiques.

La poussée germanique

La période classique de la *Völkerwanderung*, largement germanophone, a vu, pour ne citer que quelques-uns des exemples les plus célèbres, divers groupes gothiques migrer du nord de la mer Noire vers l'Italie, la Gaule et l'Espagne, les Vandales et d'autres peuples d'Europe centrale se déplacer vers

l'Espagne puis l'Afrique du Nord, les Anglo-Saxons traverser la mer du Nord pour atteindre le sud de la Grande-Bretagne, et les Lombards, originaires du nord de l'Allemagne, finir par marcher sur l'Italie. Comme l'indique le nom de *Völkerwanderung*, lorsque les premiers comptes rendus scientifiques de ces phénomènes furent rédigés au XIX^e siècle, on considéra ces grandes migrations comme le fait de « peuples » entiers : des populations complètes d'hommes, de femmes et d'enfants, liés entre eux par un fort sentiment d'identité de groupe. Dans l'ensemble, elles étaient jugées suffisamment importantes pour avoir joué un rôle majeur dans la destruction de l'Empire romain d'Occident et, dans certains cas, pour jeter les bases des nations européennes modernes. Les Anglo-Saxons, par exemple, auraient balayé les Celtes indigènes vers l'ouest, au Pays de Galles, en Cornouailles et en Bretagne, déclenchant le processus historique qui aboutit à la création des royaumes anglais médiévaux et modernes. Quant aux Francs, même si l'on pense qu'ils eurent un impact démographique plus limité, leurs mouvements vers l'ouest à travers le Rhin ont été estimés tout aussi importants en termes politiques pour l'émergence de la France. Au cours des dernières décennies, cependant, différentes dimensions de cette vision originale de la *Völkerwanderung* ont été remises en question et, notamment à cause de l'apparition de nouvelles preuves génétiques, certains éléments importants de la vieille histoire doivent être révisés.

Les historiens du XIX^e siècle, fortement influencés par le nationalisme allemand naissant, ont souvent présenté la *Völkerwanderung* comme l'une des manifestations d'un conflit fondamental entre des Allemands épris de liberté et la tyrannie



Empire romain

Migration hunnique vers 400

Invasion des Goths de Radagaise 405-406 (échec)

Migration vandale de 401-402 (échec)

Invasion des Vandales, Alains, Suèves 406-407

Ph.G.

VAGUE GOTHIQUE Page de gauche : *Le Sac de Rome par les Barbares en 410*, par Joseph-Noël Sylvestre, 1890 (Sète, musée Paul-Valéry) ; reconstitution d'un casque du trésor de Sutton Hoo, nécropole anglo-saxonne du VII^e siècle, située dans le Suffolk, à l'est de l'Angleterre.

Ci-dessus : la vague d'invasions barbares des années 400 eut pour origine la poussée des Huns qui avaient atteint la plaine hongroise. Les Goths de Radagaise qui parvinrent à pénétrer dans le nord de l'Italie furent arrêtés en août 406, mais au prix d'un abandon de la frontière du Rhin par les troupes romaines, laissant la voie libre aux Vandales, aux Alains et aux Suèves qui déferlèrent sur la Gaule en 407.

romaine. Mais bon nombre des déplacements à grande échelle de la *Völkerwanderung* avaient été précédés par des déplacements antérieurs, de la périphérie du monde germanophone vers la frontière impériale. Les ancêtres du III^e siècle des Goths qui émigrèrent dans l'empire aux IV^e et V^e siècles s'étaient déplacés du nord de la Pologne vers la région frontalière du Danube. A la même époque, les Alamans du nord de l'Elbe occupèrent les *Agri Decumates*, entre le Rhin supérieur et la frontière du Danube supérieur, et, comme le montre une contribution récente de l'analyse ADN, des groupes originaires de la côte baltique, entre l'Oder et la Vistule, se déplacèrent vers le sud de la Scandinavie, beaucoup plus près de la frontière du Rhin inférieur. Ce schéma est très suggestif. Les « siècles romains » avaient transformé l'Europe germanophone, en particulier les régions proches de la frontière impériale, où de nouvelles richesses s'étaient rapidement accumulées, résultat direct d'un large éventail de nouvelles relations économiques, diplomatiques et militaires qui se multipliaient avec le monde plus développé de Rome. Plutôt qu'un conflit essentiel entre la tyrannie romaine et la liberté germanique, les mouvements de population reflètent l'attrait exercé par la prospérité romaine et les luttes internes à la Germanie pour contrôler ces nouveaux flux de richesse.

A la fin de la période romaine, apparut une seconde raison essentielle, qui ne devait cesser de jouer parallèlement à

l'attraction que représentait la richesse de l'empire. A partir de 370 environ, le renforcement de la puissance hunnique en Europe centrale et orientale incita plusieurs grandes unités de population – notamment les Goths, qui traversèrent le Danube en 376 – à prendre la décision, toujours dangereuse, de s'installer sur le territoire romain, afin d'éviter de leur être soumis. Au VI^e siècle, la montée en puissance des Avars joua un rôle similaire en poussant, entre autres, les Lombards à chercher des foyers plus sûrs dans le nord de l'Italie.

La révision des motivations en jeu s'est accompagnée d'un réexamen de leur ampleur et de leur nature. De nombreux déplacements n'ont pas concerné des « peuples » entiers. Des fragments récemment découverts de l'*Histoire* de Dexippus d'Athènes ont confirmé, par exemple, que le déplacement au III^e siècle des Goths (et d'autres) de la Pologne vers le Danube n'avait pas pris la forme d'une vague de migration concentrée, mais avait été mené à travers une série d'expéditions indépendantes, à plus petite échelle, chacune avec ses propres chefs. De même, les Anglo-Saxons se sont déplacés vers la Grande-Bretagne en de multiples groupes indépendants plus petits.

D'autres migrations germaniques ont été nettement plus significatives en nombre : 10 000 guerriers ou plus, accompagnés de leurs familles. La plupart des exemples qui entrent dans cette catégorie (comme les Goths de 376) avaient des



motivations politiques – le désir d’échapper à la puissance envahissante des Huns ou des Avars –, et les études comparatives sur les migrations confirment que ces raisons sont généralement responsables du déplacement d’un nombre considérable de personnes à un moment donné (tandis que les motifs économiques tendent aussi à déplacer un grand nombre de personnes, mais sur une période plus étalée). Toutefois, même ces grands groupes ne constituaient pas des « peuples » à proprement parler. Tous les célèbres groupes de migrants au cœur des royaumes successeurs de l’Empire occidental – Wisigoths, Ostrogoths, Francs et Vandales – étaient en réalité de nouvelles confédérations, beaucoup plus grandes que tout ce qui avait été documenté auparavant dans le monde germanique, et qui s’étaient formées seulement après l’installation de leurs différentes composantes sur le sol romain. Certaines de ces composantes présentaient également une grande diversité culturelle. Les Vandales de langue germanique furent accompagnés en Afrique du Nord, par exemple, par un grand nombre d’Alains de langue iranienne, à l’origine nomades. Les nouvelles confédérations présentaient également d’importantes différences de statut social, avec une élite de guerriers libres qui s’appuyait sur un plus grand nombre de guerriers dépendants de statut inférieur et de nombreux esclaves non armés. En termes fonctionnels, ces nouvelles confédérations n’étaient pas tant des peuples que des concentrations d’effectifs militaires suffisantes pour permettre aux groupes de migrants qui les composaient de survivre et de prospérer face aux armées de Rome, toujours redoutables.

Cette refonte de la *Völkerwanderung* permet de réévaluer ses effets sur le monde romain. En termes d’ADN, les immigrants sur le continent n’ont représenté qu’une faible addition aux lignées existantes, représentant généralement moins de 1 % de la population des provinces où ils se sont installés. Au nord de la Manche, des preuves ADN ont récemment confirmé que les immigrants anglo-saxons prédominaient parmi la nouvelle élite guerrière qui émergea lentement dans l’histoire au cours des siècles suivants, mais que la population globale descendait en proportion très élevée de celle de la Grande-Bretagne romaine tardive. Il est peu probable que la contribution des immigrants au patrimoine génétique britannique ait dépassé les 10 %.

A d’autres égards cependant, la *Völkerwanderung* a fondamentalement façonné l’Europe du haut Moyen Âge. Un courant de l’historiographie récente a tenté de la présenter comme l’effet plutôt que la cause de l’effondrement impérial, mais cette thèse n’est pas convaincante. L’Empire romain tardif était travaillé par de puissantes forces centrifuges et se heurtait à de fortes limitations dans l’exercice de son pouvoir. Mais ces limites existaient depuis des siècles, et il n’y a pas d’explication convaincante à l’effondrement impérial sans victoire de forces armées immigrées sur les armées impériales et annexion par les premières de larges portions des ressources fiscales provinciales qui revenaient jusqu’alors aux autorités romaines. Le flux des recettes fiscales provinciales finançait les armées impériales, qui maintenaient en échec les forces politiques centrifuges et faisaient face aux menaces extérieures. Ainsi, l’émergence des nouvelles coalitions de migrants et leur installation permanente sur le sol romain ont-elles fatalement sapé l’axe fiscal/militaire clé qui avait permis au système impérial romain de perdurer pendant cinq cents ans.

Les conséquences de l’effondrement impérial furent variées. Sur le continent, de nombreux membres de l’élite des propriétaires terriens romains provinciaux survécurent et, grâce à eux, certaines caractéristiques romaines – surtout le latin et le christianisme – furent intégrées à l’ordre post-romain. En Grande-Bretagne, en revanche, la classe des riches propriétaires de villas disparut complètement, de sorte que l’anglo-saxon devint la langue de la nouvelle élite issue de l’immigration, et même du christianisme lorsque ce dernier finit par être accepté par elle à partir de 600 environ. Cependant, même sur le continent, la vie des élites, qu’elles soient d’origine romaine ou immigrée, se recentra sur des fonctions bureaucratiques militaires plutôt que civiles, ce qui réduisit l’importance d’une alphabétisation latine complexe et active. Le statut social fut généralement remodelé autour de normes non romaines, la triple structure sociale – libre, affranchie et esclave – des confédérations s’imposant même parmi les personnes d’origine romaine, et de nouvelles structures juridiques se développant avec certaines composantes non romaines.

L’expansion slave

Certains faits fondamentaux concernant la création de l’Europe slave restent encore mystérieux. Les informations historiques et archéologiques pertinentes sont fragmentaires et, malheureusement, la crémation étant une coutume dans les régions centrales de l’histoire des premiers Slaves, l’analyse moderne par l’ADN n’est pas susceptible d’apporter de nouveaux éléments. Ce qui est certain, c’est qu’aucun groupe parlant explicitement le slave n’est documenté dans les sources historiques avant 450 environ et l’effondrement de l’Empire hunnique d’Attila. L’analyse linguistique a suggéré qu’il pourrait même s’agir du moment où la famille des langues slaves apparut pour la première fois, se détachant des langues baltes, étroitement liées, qui, comme l’indiquent les



BALKAN CONNECTION Page de gauche : le dieu germanique Tyr sur une boucle de ceinture en bronze doré, découverte dans une tombe de femme en Hongrie, vers 600 (Budapest, Magyar Nemzeti Múzeum). Ci-dessus : à partir de la seconde moitié du VI^e siècle, les provinces balkaniques de l'empire d'Orient subirent les raids des Avars, des nomades des steppes, poussant ou entraînant à leur suite un autre peuple, de langue slave cette fois, qui sera à l'origine de la recomposition ethnique de la région.

noms de rivières qui subsistent, avaient dominé une grande partie de l'Europe de l'Est à l'époque préhistorique.

Les slavophones sont mentionnés pour la première fois aux abords des Carpates vers 500. De là, ils se dispersèrent rapidement. Des raids généralisés vers le sud des Balkans romains au VI^e siècle furent suivis d'un vaste établissement dans cette région au VII^e siècle. Au même moment, d'autres Slaves étendaient leur domination vers l'est dans les zones de steppes forestières du sud de la Russie et de l'Ukraine, et une piste archéologique claire documente encore plus de Slaves se déplaçant vers l'ouest au VI^e siècle à travers les hautes terres des Carpates vers les franges des Alpes. A un moment donné, ce mince ruban de peuplement occidental donna lieu à une extension beaucoup plus spectaculaire des groupes slaves vers le nord, à travers une grande partie de l'Allemagne moderne, de la Pologne et au-delà. Peu de traces archéologiques de cette étonnante révolution culturelle ont été retrouvées, et elle n'est pas documentée historiquement : mais lorsque les sources carolingiennes recommencent à fournir des informations vers 800, la domination slave est fermement établie sur de vastes étendues du centre-nord de l'Europe, là où, à l'époque romaine, vivaient des germanophones. Plus à l'est, l'expansion slave se poursuivit aux IX^e et X^e siècles, lorsque de nouveaux territoires du nord-ouest de la Russie accueillirent leurs premiers colons slaves.

Les causes de cet extraordinaire processus de slavisation, qui a créé l'un des blocs culturels fondamentaux de l'Europe moderne, sont multiples. Il s'agit en partie d'une répétition de schémas qui furent à l'origine de l'expansion germanique à

l'époque romaine : la migration de groupes provenant de régions moins développées de l'Europe vers ses régions plus développées et plus riches. Les nomades des steppes ont également joué un rôle important. L'explosion de la puissance des Avars en Europe centrale après 550 a donné à certains Slaves de bonnes raisons de quitter la région des Carpates pour échapper à leur domination, tandis que l'installation des Slaves dans les Balkans au VII^e siècle a été facilitée par les dégâts massifs infligés par les Avars aux défenses romaines. Le départ de tant de groupes de guerriers germanophones organisés de la région pendant la *Völkerwanderung* a également dû jouer un rôle majeur dans la slavisation de l'Europe centrale septentrionale.

Traditionnellement, la propagation des Slaves dans le centre-nord de l'Europe était considérée comme une expansion démographique globalement pacifique dans un paysage laissé en grande partie vide par la *Völkerwanderung*. Cette conception n'est cependant pas vraiment crédible et a été explicitement contredite par de nouvelles découvertes passionnantes (notamment celle d'un fragment d'os à inscription runique germanique parmi les premiers vestiges slaves à Breclav-Lány, en République tchèque) qui démontrent une interaction directe entre les germanophones et les slavophones. La *Völkerwanderung* a certainement affaibli l'emprise des germanophones sur ce paysage, mais dans quelle mesure le processus de slavisation qui s'en est suivi fut-il pacifique ? Les résultats obtenus dans d'autres régions mieux documentées sont mitigés. Les Slaves pénétrèrent dans les Balkans en groupes relativement restreints, mais ils étaient militairement redoutables, se livrant localement à des



raids destructeurs et menant des combats victorieux contre les forces armées de l'Empire romain d'Orient. Dans le même temps, les Slaves des Balkans intégrèrent également des prisonniers dans leurs rangs en tant que membres à part entière. Si la création de l'Europe slave a vraisemblablement impliqué une forme de conquête, elle a en même temps fortement dépendu, selon toute probabilité, de la volonté des Slaves d'accepter des étrangers en tant que membres égaux de leurs sociétés.

Le facteur nomade

Les sources contemporaines sont unanimes pour dire que la cause ultime de la crise qui amena les Goths dans le monde romain en 376 fut le renforcement de la puissance hunnique au nord de la mer Noire. On ne sait pas vraiment si ces Huns faisaient à l'origine partie de l'ancienne confédération Xiongnu qui s'attaqua à l'Empire chinois avant et après le début de notre ère, mais ils s'étaient certainement déplacés beaucoup plus à l'ouest entre-temps, arrivant aux confins de l'Europe en provenance d'une région qui ne se situait probablement pas plus à l'est que la région transcaspienne. L'explication la plus plausible de la deuxième vague d'immigration, essentiellement germanique, qui poussa les Vandales, les Alains et les Suèves à traverser le Rhin trente ans plus tard, est également le déplacement de l'épicentre de la puissance hunnique vers la grande plaine hongroise, tandis que, libérant les peuples qui lui avaient été soumis, l'effondrement de l'empire d'Attila après 453 provoqua une nouvelle série de déplacements de population qui culmina avec la conquête de l'Italie par les Ostrogoths. Un demi-siècle plus tard, la montée en puissance des nomades avars – probablement un élément déplacé de la confédération Ruanruan provenant des marges de la Chine – eut des effets similaires : leur arrivée dans la grande plaine hongroise dans les années 560 poussa non seulement les Lombards en Italie, mais dispersa également de nombreux

groupes slaves en Europe centrale et orientale. Trois siècles plus tard, la confédération nomade magyare – établie depuis longtemps au nord de la mer Noire – s’installa aussi dans la grande plaine hongroise lors de l’acte fondateur du royaume hongrois médiéval. Comme le souligne l’énorme contribution de ces anciens migrants des steppes à l’ADN européen moderne, les Huns, les Avars et les Magyars s’inscrivent dans une longue lignée de nomades exerçant collectivement une influence puissante sur le développement de l’Europe.

Cela reflète quelques données géographiques essentielles. La grande steppe eurasienne se prolonge, en Europe, du nord de la mer Noire à la grande plaine hongroise. Les populations de la steppe ont ainsi pu conserver des éléments importants de leur mode de vie tout en interagissant de manière intensive avec les populations agricoles européennes indigènes. Les raisons qui amenèrent les différents groupes steppiques au cœur de l'Europe et la nature des interactions qui s'en sont suivies varient toutefois considérablement.

Dans le cas des Huns, des carottes de glace ont indiqué que la fin du IV^e siècle fut marquée par une période de précipitations particulièrement faibles dans les steppes, ce qui dut entraîner une concurrence féroce pour les pâturages disponibles. L'arrivée des Huns en Europe est donc probablement la conséquence d'une urgence climatique. Les Avars et les Magyars, quant à eux, se déplacèrent vers l'ouest pour des raisons politiques, afin d'échapper à la domination croissante de confédérations nomades rivales : respectivement les Turcs occidentaux et les Petchenègues. Les Avars et les Magyars arrivèrent en Europe avec des structures politiques centralisées – les khaganats – déjà en place. Les Huns, en revanche, arrivèrent avec des chefs séparés, et une structure politique plus centralisée n'apparut qu'après 410 environ, lorsque le clan dirigeant de Ruga et Attila put monopoliser le flux de richesses romaines dans la société hunnique.

L'impact plus large des différents nomades du premier millénaire a également varié. L'arrivée des Magyars eut l'effet direct le plus durable, en débouchant sur la fondation d'un royaume qui pourrait être l'ancêtre de l'Etat hongrois moderne, tandis que les Huns (rapidement) et les Avars (plus lentement) disparurent totalement en tant que communautés politiques et culturelles indépendantes. Les Huns et les Avars eurent, en revanche, un impact indirect énorme, car leur arrivée poussa un grand nombre d'autres acteurs, principalement des germanophones et des slavophones, à prendre leurs propres initiatives qui ont profondément façonné l'orientation ultérieure de l'histoire de l'Europe. Au Xe siècle, cependant, le modèle de formation des Etats en Europe centrale et orientale s'était développé à un point tel que les Magyars n'ont pas provoqué la répétition de l'ancien phénomène de migration secondaire.



L'OR DES AVARS Ci-dessus : *Bataille entre les Scythes et les Slaves*, par Victor Mikhaïlovitch Vasnetsov, 1881 (Saint-Petersbourg, Musée russe). A gauche : cruche en or provenant du trésor avar de Nagyszentmiklós (aujourd'hui Sânnicolau Mare en Roumanie) découvert en 1799, VII^e-IX^e siècle (Vienne, Kunsthistorisches Museum). Page de gauche : cent ans exactement après la mort de Mahomet, les musulmans furent arrêtés à Poitiers par les Francs de Charles Martel, après être parvenus à conquérir toute l'Afrique du Nord et l'Espagne.

La conquête arabe islamique

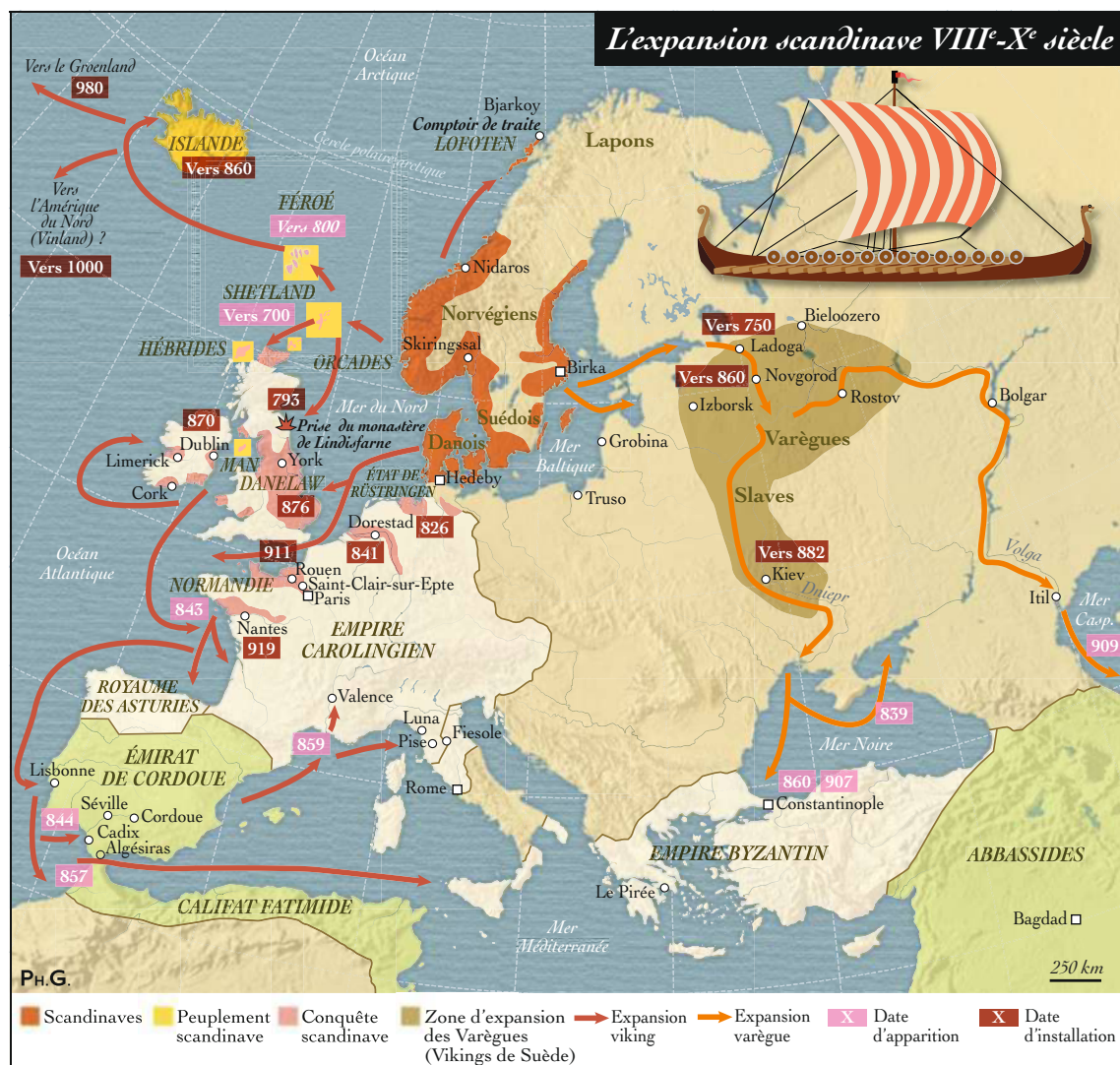
Non seulement l'expansion arabe islamique prit naissance dans une région géographique inhabituelle – le Proche-Orient – mais sa force motrice avait une composante idéologique plus forte que toutes les autres migrations du premier millénaire. La conquête était inscrite dans le texte sacré de la nouvelle religion créée par la prédication de Mahomet au début du VII^e siècle et, à la fin de celui-ci, les bannières victorieuses de l'Islam avaient tout balayé, du Khorassan au Maroc. Les recettes fiscales provenant des territoires conquis permettaient de payer les salaires des soldats et chaque succès encourageait de nouveaux convertis à venir grossir les rangs, gonflant ainsi la marée des victoires. En 711, les forces musulmanes traversèrent le détroit de Gibraltar pour vaincre le roi wisigoth Rodéric à la bataille de la rivière Guadalete. Au cours de la décennie suivante, la grande majorité de la péninsule Ibérique – à l'exception d'une petite enclave chrétienne dans le Nord-Ouest – tomba aux mains des conquérants musulmans dont, en 719, les terres englobaient Barcelone et Narbonne, de part et d'autre des Pyrénées.

La grande question historique est de savoir si l'expansion islamique s'essouffla alors. Selon l'opinion traditionnelle – sur laquelle Edward Gibbon s'est exprimé avec un lyrisme sans pareil –, c'est Charles Martel qui, à lui seul, mit un terme à l'avancée de l'Islam. Sans sa grande victoire à Poitiers en 732 et les succès de ses campagnes provençales en 736-737, l'ensemble de l'Europe aurait pu tomber sous le contrôle des musulmans. Des reconstitutions plus récentes ont cependant adopté un point de vue moins dramatique. Charles Martel ne combattit que des forces musulmanes d'exploration, de taille relativement modeste, et les conquérants de l'Espagne ne tentèrent jamais

sérieusement de s'emparer du cœur du royaume franc. C'est peut-être la vision la plus vraisemblable, mais tous les processus d'expansion dépendent d'équations coûts-bénéfices positives, ce qui signifie que les gains de la victoire doivent l'emporter sur les coûts encourus de la poursuite des combats (notamment en termes de pertes). Même si les ennemis de Charles Martel n'étaient pas si nombreux, ses victoires jouèrent un rôle important en décourageant les commandants musulmans ambitieux d'Espagne d'essayer de créer un plus grand élan expansionniste au nord des Pyrénées. C'est ainsi en partie grâce à lui que l'expansion islamique en Europe ne s'étendit guère au-delà de la péninsule Ibérique, se limitant à la Sicile et au littoral du sud de l'Italie aux X^e et XI^e siècles.

La déferlante viking

Dans le dernier quart du premier millénaire, l'expansion viking s'étendit sur la base de motivations plus familières. Certaines parties de la Scandinavie avaient été touchées par la précédente *Völkerwanderung*. Le Danemark méridional, comme nous l'avons vu, fut la cible de migrations germaniques intrusives en provenance de l'est à la fin de la période romaine, avant de fournir certains des groupes qui envahirent la Grande-Bretagne au V^e siècle. La majeure partie de la Scandinavie de langue germanique était toutefois trop éloignée du territoire romain pour s'impliquer de manière intensive dans les relations commerciales, raciales, diplomatiques et militaires, génératrices de richesses, qui se développèrent ailleurs avec l'empire et dont le contrôle provoqua tant de turbulences politiques et démographiques. C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles



de nombreuses structures sociopolitiques scandinaves survécurent à l'effondrement de l'empire d'Occident, sans que le Jutland, la Norvège ou la Suède ne connaissent la dislocation qui facilita, plus au sud, la slavisation d'une grande partie de l'ancienne Europe de langue germanique.

Cependant, à mesure que l'ordre politique post-romain se développait dans le Nord, un réseau commercial international de plus en plus intense se développa aux VI^e et VII^e siècles, centré sur les villes commerciales côtières (*emporía*) de part et d'autre de la Manche et de la mer du Nord. Il s'étendit ensuite à l'est, dans les régions baltiques, au cours du VIII^e siècle. C'est à ce moment précis que les populations scandinaves, après avoir construit pendant trois millénaires des bateaux à rames pour la navigation côtière, se mirent soudain à construire des embarcations de mer, dotées de coques plus robustes et de mâts massifs avec les voiles correspondantes. L'exemple le plus ancien de ce nouveau type d'embarcation que l'on connaisse actuellement date d'environ 750 (une sépulture suédoise récemment identifiée par analyse ADN en Estonie), mais des navires de mer furent rapidement construits dans toute la Scandinavie. L'explication la plus probable est que l'afflux de nouvelles richesses générées par le réseau des *emporía* convainquit les populations de Scandinavie de développer la technologie navale nécessaire pour profiter des nouvelles opportunités d'enrichissement qu'il offrait.

Tous les différents raids vikings qui se déroulèrent au cours des deux siècles suivants peuvent être compris comme la

manifestation de la volonté des populations scandinaves d'exploiter leur nouvelle technologie jusqu'à ses limites. Essentiellement, les nouveaux navires surmontèrent le vieux problème de la distance, qui avait empêché leurs ancêtres d'accéder pleinement aux possibilités d'acquisition de richesses dont les autres germanophones avaient bénéficié à l'époque romaine, les nouveaux navires rapprochant l'Europe occidentale économiquement plus développée, tout en ouvrant de nouvelles possibilités passionnantes ailleurs.

Les marchands scandinaves ne tardèrent pas à en profiter, mais les nouveaux navires facilitèrent aussi les expéditions de pillage de part et d'autre de la Manche et, bientôt, autour des côtes de l'ouest de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. Une première phase, qui débute dans les années 790, se caractérise par des attaques à petite échelle sur des cibles isolées telles que le monastère de Lindisfarne en Northumbrie. Dans les années 830 cependant, des chefs de guerre scandinaves plus importants élargirent leur champ d'action pour attaquer des cibles plus stratégiques (notamment les *emporía*) et établirent des bases semi-permanentes à partir desquelles ils effectuèrent des raids plus étendus à l'intérieur des terres. Les raids et le commerce étaient inextricablement liés, car les esclaves achetés par les marchands aux Vikings constituaient l'une des pierres angulaires des nouveaux réseaux commerciaux dominés par les Scandinaves, qui s'établirent rapidement le long des voies navigables du nord de l'Europe. L'autre produit commercial de base était la

fournure, et l'assurance d'un bon approvisionnement avait très tôt conduit les Scandinaves vers l'est, dans le nord-ouest de la Russie. Au milieu du VIII^e siècle, des Scandinaves étaient déjà présents en permanence à Staraja Ladoga, sur le lac Ladoga, et au cours des décennies suivantes, ils parcoururent si largement les réseaux fluviaux de la Russie occidentale et de l'Ukraine qu'ils trouvèrent leur chemin – via le Dniepr et la Volga – vers les nouveaux marchés de Constantinople et de Bagdad.


Un résultat important du commerce et des raids fut la création d'un énorme flux de richesses vers la Scandinavie, qui donna lieu à d'intenses luttes politiques pour son contrôle. Cette situation, combinée à une meilleure compréhension des possibilités offertes à l'étranger, permit aux Vikings de franchir une nouvelle étape dans leur expansion. A l'ouest, de nombreux chefs de guerre puissants commencèrent à former de nouvelles armées confédérées à partir des années 860, dans le but d'annexer de façon permanente des blocs de territoires. Après plusieurs initiatives avortées, ce processus aboutit à la création du Danelaw anglais et du duché de Normandie. L'intensification de la concurrence politique à l'intérieur du pays donna simultanément le coup d'envoi au départ d'autres lignées scandinaves d'importance régionale vers d'autres destinations dans les archipels insulaires du nord de la Grande-Bretagne et, plus célèbre encore, dans l'Islande récemment découverte. Plus à l'est, au cours des mêmes décennies, de nombreux autres colons scandinaves s'établirent à différents endroits le long des réseaux fluviaux de l'ouest de la Russie. Ces derniers finirent par se regrouper au sein d'une nouvelle structure politique, le royaume des Rus, d'abord centré sur Novgorod, puis de manière plus permanente sur Kiev. A long terme, les structures politiques de la Scandinavie furent elles-mêmes transformées. D'intenses luttes pour le contrôle des richesses qui affluaient dans la région aboutirent finalement à l'émergence de nouvelles dynasties, dont les royaumes furent les ancêtres des royaumes médiévaux de Norvège, de Suède et du Danemark.

Le nouveau visage de l'Europe

Il n'est plus possible de présenter les migrations du premier millénaire comme des peuples entiers se déplaçant sur la carte pour fonder de nouvelles entités qui seraient les ancêtres directs des nations de l'Europe moderne. L'identité se faisait et se refaisait, et les migrations doivent être comprises comme des réponses à des crises politiques occasionnelles et à l'évolution des schémas de concentration des richesses dans le paysage européen. En termes d'ADN également, les contours biologiques des populations européennes modernes avaient été définis dans un passé beaucoup plus lointain. Les bouleversements du premier millénaire n'en sont pas moins spectaculaires, compte tenu de leurs conséquences politiques et culturelles considérables : de la destruction d'un demi-millénaire d'impérialisme romain à la slavisation de l'Europe centrale et orientale. Plus fondamentalement, une grande partie des migrations de cette époque ont reflété et joué un rôle clé dans l'érosion des profondes



SAGA NORDIQUE Page de gauche : partis de Scandinavie, les Vikings ont peu à peu envahi l'Europe occidentale et se sont installés durablement en Normandie, en Islande et au Groenland. A l'est, d'autres Vikings, les Varègues ou Rus, ont fondé, vers 860, à Novgorod, le berceau de la nation russe. Ci-dessus : *Tariq ibn Ziyad*, détail d'une miniature du livre *Compendio de crónicas de reyes*, XIV^e siècle (Madrid, Biblioteca Nacional de España).

disparités de développement économique, politique et culturel qui marquaient encore l'Eurasie occidentale à l'époque romaine. A la fin de la période viking, des monarchies chrétiennes économiquement et culturellement intégrées dominaient la quasi-totalité du paysage européen, y compris les territoires scandinaves et slaves. Ce n'est pas un hasard si les migrations européennes après l'an 1000 ont été marquées par des schémas totalement différents, ne générant plus les structures politiques et culturelles fondamentales de l'Europe médiévale et moderne, mais favorisant davantage le développement économique au sein de ces structures, là où il y avait de bonnes terres disponibles ou une demande de main-d'œuvre. 

Spécialiste de l'Antiquité tardive et du monde barbare, Peter Heather est professeur d'histoire médiévale au King's College de Londres.

À LIRE de Peter Heather



Rome et les barbares. Histoire nouvelle de la chute de l'empire
Alma Editeur
640 pages
D'occasion

31 DÉCEMBRE 406

Le début de la fin

Le déferlement
des Vandales, des
Alains et des Suèves
sur la Gaule marqua,
aux premières années
du V^e siècle, le début
de l'agonie de l'Empire
romain d'Occident.

EN COUVERTURE

50
HISTOIRE

Le Rhin avait-il été pris par les glaces ? Aucun contemporain ne l'atteste et la tradition qui le rapporte ne remonte en réalité qu'à Edward Gibbon. On connaît la propension de l'auteur de *Déclin et chute de l'Empire romain* à donner des couleurs dramatiques aux étapes décisives des grandes invasions ; le détail est pourtant vraisemblable. Aucun pont n'était en mesure de permettre le passage de l'immense cohue, et nul témoignage n'évoque une traversée en bateaux analogue à celle qui avait permis trente ans plus tôt aux Goths de franchir le Danube en Thrace dans des troncs d'arbre creusés, selon le récit d'Ammien Marcellin.

Hérodien, un historien du III^e siècle, précise qu'il n'était pas rare en son temps que le froid de l'hiver transforme les cours du Rhin et du Danube en une immense plaine blanche, qu'on pouvait franchir à cheval (*Histoire des empereurs romains*). Ce 31 décembre 406 (la veille des calendes de janvier, dit Prosper d'Aquitaine), Vandales, Alains et Suèves avaient quoi qu'il en soit envahi la Gaule en franchissant le fleuve dans la région de Mayence. Il ne s'agissait pas d'un raid de pillage : bien plutôt d'une grande migration, sans idée de retour. Dans de lourds chariots bâchés d'écorce, ils avaient emmené leurs femmes et leurs enfants. Ils allaient dévaster pendant trois ans la Gaule,

avant de passer en Espagne tandis qu'incapable de faire face, confronté à des usurpations et attaqué, par l'est et par le nord, par d'autres peuples, l'Empire romain d'Occident entrerait dans les convulsions qui marqueraient pour lui le début de la fin.

Alaric contre Stilicon

Toute l'histoire de l'empire chrétien du IV^e siècle, celui que la restauration constantinienne avait fait briller d'un nouvel éclat, avait été, aussi, celle d'une succession de guerres aux frontières pour contenir la poussée des Barbares qui entendaient forcer le *limes* et mener de fructueux raids de pillage dans les provinces frontalières. L'empire avait perdu une première fois le contrôle de la situation lorsque, fuyant l'avancée des Huns qui, venus d'Asie centrale, les avaient chassés devant eux de la

plaine ukrainienne, les Goths installés au nord et à l'ouest du Pont-Euxin (la mer Noire) n'avaient trouvé de salut qu'en pénétrant en masse sur le territoire romain (376). Vainqueurs à Andrinople (378) de l'armée que l'empereur d'Orient, Valens, avait menée contre leurs bandes guerrières (l'empereur avait succombé lui-même dans les combats, on n'avait pas retrouvé son corps), ils n'avaient pour un temps déposé les armes devant son successeur Théodose qu'après avoir obtenu de lui un établissement en Thrace et le recrutement massif de leurs guerriers dans l'armée romaine (382). Leur histoire serait dès lors celle de l'alternance de leurs engagements aux côtés des Romains, et de leurs révoltes successives contre les autorités impériales.

A la mort de Théodose, qui avait réuni pour la dernière fois l'ensemble de l'empire



entre ses mains (395), celui-ci avait été divisé entre ses fils Arcadius (en Orient) et Honorius (en Occident). Le premier est un jeune homme de 17 ans à la silhouette chétive, au regard endormi, au parler lent. L'autre est un enfant de 10 ans. Le pouvoir passe en Orient entre les mains d'une cour où s'affrontent les femmes, les eunuques, les évêques, les généraux d'origine barbare, les dignitaires palatins. En Occident, il est saisi tout entier par un énergique général romano-barbare, né de l'union d'un Vandale et d'une Romaine, marié à la propre nièce de Théodose et futur beau-père de l'empereur d'Occident, Stilicon. Entre les deux parties de l'empire, va régner pendant treize ans une sourde guerre froide pour la délimitation de leurs frontières, dans les Balkans comme en Afrique. Face à la menace barbare, le conflit aura de désastreuses conséquences.

Installés en Epire après avoir, un temps, dévasté les Balkans, ralliés par des esclaves en fuite comme par les débris d'autres peuples, les Goths passés sur le territoire romain ont fait de leur côté leur unité. On les appelle les Wisigoths. Ils se sont donné un jeune chef de 20 ans, Alaric. La cour d'Orient n'a rien trouvé de plus habile que de lui confier, en 397, le commandement militaire de l'*Illyricum* oriental, la péninsule balkanique, que prétendait lui disputer Stilicon au nom de l'empire d'Occident.

Du nord de la mer Noire, les Huns ont cependant continué leur marche en avant. Au tournant du siècle ils ont atteint la plaine hongroise. Ils font fuir devant eux de nouvelles peuplades germaniques qui vont, l'une après l'autre, se répandre sur le monde romain. Les Quades et les Vandales doivent quitter la Moravie. Des bandes de Goths Greuthunges et d'Alains fuient la domination des Huns en remontant le Danube. L'été 401, les Vandales Silings, les Alains et les Quades, entraînant avec eux les Marcomans,

© ASSOCIATION PIERRE JOUBERT © AKG-IMAGES/ALBUM ORONOZ.

LA GRANDE TRAVERSÉE Page de gauche :

Le Passage du Rhin gelé en 406, par Pierre Joubert (Hachette, 1984). Ci-contre : le *missorium* de Théodose 1^{er}, IV^e siècle (Madrid, Real Academia de la Historia).

Il fut réalisé à Constantinople pour les *decennalia* de l'empereur, en 388.





débordent sur les provinces qui marquent la frontière septentrionale de l'empire, face au *Barbaricum*, la Pannonie, le Norique et la Rhétie (la Hongrie, l'Autriche et la Suisse actuelles). Stilicon leur fait face avec des contingents de mercenaires hunns et alains.

La situation fait naître, dans l'esprit d'Alaric, de nouvelles ambitions. Les Balkans ne lui offrent aucune perspective : la Thrace a été dévastée par la guerre et par les raids des Huns ; Constantinople s'est révélée imprenable. L'Occident lui apparaît, son armée occupée en Rhétie, comme un objectif autrement accessible. Le pillage de la Grèce lui a valu, en 397, un établissement

en Épire ; celui de l'Italie ne lui obtiendra-t-il pas des autorités occidentales l'octroi d'une principauté d'une tout autre étendue ? Ralliant les Goths que l'empereur Gratien avait installés vingt ans plus tôt comme « fédérés » en Pannonie, il passe les Alpes juliennes à l'automne 401 et fonde sur la péninsule. Les maigres forces romaines restées en Italie se débandent devant Aquilée. Alaric marche dès lors sur Milan, dans l'espoir de s'emparer de la personne de l'empereur. En décembre, il met le siège devant la ville. Dans toute la péninsule, c'est aussitôt la panique. A Rome, le mur d'Aurélien est renforcé à la hâte. De Milan, Honorius songe à fuir en Gaule.

Rappelant les troupes qui montaient la garde en Bretagne et sur le haut Rhin, et ralliant les Barbares qu'il vient de réduire à merci en Rétie, Stilicon force les lignes wisigothes et dégage la ville. Rattrapant Alaric près de Turin, d'où il tente de passer en Gaule, il le bat à deux reprises : à Pollentia, le 6 avril 402, jour de Pâques, et à Vérone en 403. Abandonné par de nombreux déserteurs, Alaric parvient avec peine à s'enfuir.

Le généralissime, toutefois, n'exploite qu'à demi sa victoire. Qu'il ait échoué à s'emparer d'Alaric, craint de risquer une ultime bataille, ou qu'il compte sur lui pour servir ses ambitions expansionnistes contre l'empire d'Orient, il laisse son adversaire se retirer en Illyricum.

C'est hypothéquer l'avenir.

Signe des temps : tandis que la préfecture des Gaules est transférée de Trèves à Arles et que Stilicon recrute à grand-peine une nouvelle armée en Italie, la Cour abandonne Milan pour Ravenne, place forte rendue inaccessible par sa situation. Entourée de marais, sa citadelle ouvre en effet sur un port qui lui permet, comme Constantinople, d'être ravitaillée par la mer et d'y accueillir, si nécessaire, des renforts, à une époque où aucune peuplade germanique ne maîtrise encore ni les techniques de siège, ni l'art de la navigation.

Coupée en deux par un bras du Pô, la ville baigne dans ses eaux. Il y règne une atmosphère méphitique qui va ajouter encore au caractère délétère des intrigues de cour qui entourent un empereur confiné dans la représentation.

À l'automne 403, Stilicon n'en fait pas moins avec Honorius une entrée triomphale à Rome, pour y célébrer ses victoires sur les Wisigoths.

La horde sauvage

Ivresse sans lendemain. Car la ruée barbare jamais ne fait relâche. En 406, 100 000 Goths menés par Radagaise, et fuyant à leur tour la sujétion des Huns, se lancent à l'assaut de l'Italie depuis la plaine hongroise. Comme en 376, il ne s'agit pas d'une guerre de conquête : bien plutôt de l'irruption massive de tout un peuple de pillards. Les combattants (20 000) ne constituent que la partie la plus spectaculaire de ce qui s'analyse

comme un déplacement de population. Ils ont passé le Danube gelé en Valérie, au nord du confluent de la Save. Ils n'ont trouvé sur leur chemin que de modestes garnisons de gardes-frontières (*limitanei*). Leur traversée de la Pannonie et du Norique a été ponctuée de gigantesques incendies. En Italie du Nord, leur irruption soudaine depuis le col du Brenner provoque, aussitôt, un immense exode. Les garnisons des forts de défense de la plaine du Pô désertent à leur approche. Honorius décrète la levée en masse, en promettant la liberté aux esclaves qui s'enrôleraient dans l'armée romaine, dix sous d'or à tous les hommes libres qui en feraient autant.

Stilicon réunit ainsi, dans l'urgence, 30 000 hommes à Pavie. Les envahisseurs sont anéantis à Fiesole. Radagaise est décapité le 23 août 406. Les captifs, innombrables, sont réduits en esclavage. Bradés sur les marchés, ils sont vendus pour un sou d'or par tête. Douze mille d'entre eux (les chefs et leur garde personnelle) sont intégrés dans l'armée romaine. Et tandis qu'un arc de triomphe célèbre la victoire romaine sur les Barbares, une statue de Stilicon est érigée par le sénat sur la tribune des Rostres, en reconnaissance de « *son amour exceptionnel du peuple romain* ».

Mais la victoire n'a été acquise qu'en dégarissant les garnisons du Rhin. La frontière du Nord est ouverte. Ceux qui s'y engouffrent



L'IMPUISSANCE ET LA GLOIRE Ci-dessus, à gauche : Honorius (Aoste, Museo del Tesoro della Cattedrale). Ce diptyque d'ivoire fut offert par le consul Anicius Petronius Probus en 406 à l'empereur d'Occident pour célébrer la victoire remportée par Stilicon (ci-dessus, à droite, représenté sur le diptyque du Trésor du Duomo de Monza) sur Radagaise. En bas : buste d'Arcadius, fils de Théodose et empereur d'Orient, vers 395-400 (Istanbul, Arkeoloji Müzeleri).

apparaîtront bientôt à leurs contemporains comme les cavaliers de l'Apocalypse.

La ruée barbare

Le 31 décembre 406, et alors qu'à Rome Honorius se prépare aux cérémonies qui vont le voir revêtir, le lendemain, son septième consulat, les Alains, les Vandales et les Suèves, chassés, eux aussi, de leurs terres par l'avancée des Huns, franchissent le Rhin pris par les glaces. Les envahisseurs sont cette fois près de 150 000.

Venus du Main supérieur, les Vandales Silings ont tenté, l'hiver 401-402, d'envahir la Rhétie. Ils ont été repoussés par Stilicon. Réunis aux Hasdings par le roi Godégisel, ils ont émigré vers la vallée du Rhin en ralliant à eux un certain nombre de garnisons de *limitanei* barbares dispersées dans les *castra* et les *castella* danubiens. Les Suèves sont nés de la confédération des Marcomans et des Quades de la plaine hongroise. Les Alains sont des iranophones venus du nord du Caucase, qui se sont affranchis en 405 de la tutelle des Huns. Ils se sont enfuis devant eux dans la plaine du Danube. Ils sont divisés en deux clans : celui de Goar, et celui de Respendial.

Sarmates, Gépides, ou Hérules, quelques groupes moins nombreux ont suivi la grande migration. On compte même, parmi eux, des fédérés panoniens en rupture de ban. Les cavaliers alains portent la lance, l'arc hunnique, l'épée longue. Les Germains combattent pour la plupart à pied, armés de lances et de boucliers ronds. Les anciens fédérés sont équipés à la romaine. L'ensemble constitue une armée d'environ 40 000 guerriers, suivie des lourds chariots où s'entassaient les femmes et les enfants. Ils se sont détachés des Goths de Radagaise lorsque celui-ci a piqué vers le sud. Son échec leur a fermé les portes de l'Italie, où Stilicon a concentré l'armée romaine, qu'il a renforcée en outre avec les guerriers de l'armée vaincue.

La frontière de la Gaule s'offre au contraire à eux sans défense. Placées sous l'autorité du duc de Mayence et du comte de Strasbourg, les garnisons de *limitanei* ont été, en effet, allégées par Stilicon en 401 pour combattre Alaric puis à nouveau en 406 pour faire face à l'invasion de Radagaise. Le dispositif ne compte pas plus de 5 500 hommes, répartis le long du cours du Rhin. Stilicon lui a substitué un système de défense en avant, confié,



les œuvres du temps, l'accusation de trahison contre un « semi-barbare » qui, dit saint Jérôme, « s'est servi de nos ressources pour armer contre nous nos ennemis ».

Claquemuré au fond de son palais, où il s'adonne dans ses volières à l'élevage des pintades, incapable de prendre la tête des armées pour raccompagner l'envahisseur à la frontière, l'empereur a perdu, auprès d'elles, tout prestige. Les usurpations vont, dès lors, se multiplier.

Abandonnées par le pouvoir central alors qu'elles doivent faire face à des incursions de Pictes et de Saxons (les meilleures troupes ont, là encore, été rappelées en Italie par Stilicon), les armées de Bretagne se mutinent et accordent la pourpre à un soldat portant le nom de Constantin (407). Débarqué à Boulogne, tandis que les Alains, les Suèves et les Vandales ravagent la Gaule du Nord sans rencontrer de résistance, ce troisième Constantin rallie l'armée romaine en débandade et parvient à réoccuper Trèves. Il y passe alliance avec les Francs... pour se consacrer en priorité à la guerre civile contre l'empereur d'Occident.

Dépourvu de troupes, le préfet du prétoire des Gaules s'enfuit en Italie tandis que l'usurpateur s'installe à Lyon.

A l'automne 407, des combats l'opposent, devant Valence, à une armée romaine envoyée par Stilicon et commandée par le Goth Sarus. Celui-ci bat l'un des deux généraux qui commandent les troupes de l'usurpateur et fait assassiner l'autre par trahison, mais il est lui-même vaincu par un général breton, Gerontius, avec l'aide d'un chef franc. Il se retire à grande peine en Italie, poursuivi par les bagaudes qui tiennent les régions alpines. Constantin III peut installer sa capitale dans Arles et barrer les cols des Alpes pour se garder de tout retour offensif d'Honorius (408). Il contrôle toute la partie orientale de la Gaule, du Rhin à la Provence, tandis que les Barbares descendent vers la Loire.

Après avoir ruiné tout le pays situé entre le Rhin et la Seine, ceux-ci passent en effet le fleuve au début de l'année 408

sur la rive droite, à ses alliés francs rhénans. Les uns et les autres vont être rapidement débordés par le flot des envahisseurs.

L'avancée des Barbares s'est faite en dehors des frontières de l'empire : elle a échappé à la vigilance des Romains, qui les ont pris pour l'arrière-garde des troupes de Radagaise, refluant vers la Germanie après la défaite. Le passage du Rhin, au confluent du Main, est marqué par de violents affrontements avec les Francs rhénans qui défendent la frontière avec acharnement : Godégisel est tué dans une bataille où les Vandales ne sont sauvés de la destruction que par l'intervention des cavaliers alains de Respendial, qui interrompent leur propre traversée du fleuve pour leur porter secours. Le passage forcé, cependant, les envahisseurs ne trouvent plus devant eux aucune résistance. Ils détruisent Mayence et incendient Strasbourg. A Reims, l'évêque Nicaise est décapité par les Vandales sur le parvis de sa cathédrale.

« Des peuplades sans nombre et d'une extrême férocité ont occupé les Gaules toutes entières, écrit saint Jérôme depuis la Terre sainte où il a fui les intrigues romaines. Tout ce qui est entre les Alpes et les Pyrénées et compris entre l'Océan et le Rhin, le Quade, le Vandale, le Sarmate, les Alains, les Gépides, les Hérules, les Saxons, les Burgondes, les Alamans et (...) les Pannoniens hostiles l'ont ravagé. (...) Mayence, jadis illustre cité, a été prise et détruite : dans l'église, plusieurs

milliers de personnes ont été massacrées ; Worms est ruinée après un long siège ; la très puissante ville de Reims, Amiens, Arras, (...) Tournai, Nemetae, Strasbourg sont déportées en Germanie. »

Aucune ligne de défense ne semble avoir été prévue. Des séditions populaires, des révoltes d'esclaves, ajoutent à la confusion. Sur les routes, la population en exode est rejointe et massacrée par les hordes des envahisseurs.

Les fonctionnaires désertent leur poste. Des paysans se soulèvent. Profitant de la brèche ouverte par l'invasion et de la désorganisation de la défense romaine, d'autres peuples font irruption sur le territoire romain. Venus de Pologne et du haut Danube, les Burgondes établis au IV^e siècle sur la rive droite du Rhin passent le fleuve et anéantissent la garnison de Worms. Les Alamans multiplient les raids en Alsace. Les pirates saxons ravagent les côtes de la Gaule.

Occupé à préparer une offensive militaire à l'est, pour soustraire l'Illyricum à l'obédience de l'empire d'Orient et y organiser la défense en avant de l'Italie, toujours soumis en outre à la pression d'Alaric, qui a refait ses forces en Pannonie, et dont il songe de plus en plus ouvertement à se faire un allié contre Constantinople, Stilicon est incapable d'envoyer en Gaule le corps expéditionnaire nécessaire à la reprise de contrôle de la situation. L'abstention nourrira, dans



L'EMPEREUR ET L'OISEAU Page de gauche : *solidus* frappé en Gaule par l'usurpateur Constantin III en 408-409 (Londres, The British Museum). L'incurie d'Honorius, cantonné à Ravenne dans son rôle de représentation et l'élevage des pintades de sa volière (ci-dessus, *Les Favoris de l'empereur Honorius*, par John William Waterhouse, 1883, Adélaïde, Art Gallery of South Australia), suscita une succession d'usurpations.

et piquent vers le sud-ouest pour éviter toute confrontation avec Constantin III. A Meung-sur-Loire, ils ne laissent derrière eux que des ruines désertes : « Il est un mamelon dans le district d'Orléans que les habitants de cette région appellent Meung, témoignera un contemporain ; les anciens y avaient bâti un castrum que les cruels ravages des Vandales ont rasé jusqu'au sol. Il n'y resta pas un habitant et la végétation s'épaissit alentour ; le même lieu que remplissaient autrefois d'illustres assemblées avait été réduit en une solitude totale. »

« Les provinces d'Aquitaine, de Novempopulanie, écrit encore saint Jérôme, la Lyonnaise et la Narbonnaise, à part quelques villes, sont toutes dévastées ; ces villes mêmes, la guerre au-dehors, la famine à l'intérieur, les dépeuplent. Je ne puis retenir mes larmes en faisant mention de Toulouse, qui doit d'avoir échappé jusqu'ici à la ruine aux mérites de son saint évêque. Les Espagnes elles-mêmes, où le péril est imminent, tous les jours tremblent de concert au souvenir de l'invasion des Cimbres, et tout ce que d'autres ont souffert une fois pour toutes, elles souffrent constamment à le redouter. Je tais tout le reste, pour ne pas paraître désespérer de la clémence de Dieu. »

Sur les Pyrénées, la défense romaine est improvisée, avec l'appui de quelques garnisons de Tarraconnaise et de Lusitanie, par deux frères, Didyme et Verinianus, cousins d'Honorius, qui mobilisent leurs serviteurs et leurs colons contre l'invasion. Elle parvient à interdire aux envahisseurs de passer dans la péninsule Ibérique. Ils se retournent sur la Gaule qu'ils ravagent en tous sens.

« Ce qui n'a pas été dompté par la force, écrit Orens, l'évêque d'Auch, l'a été par la famine. La mère a succombé misérablement avec ses enfants et son époux ; le maître, en même temps que ses serfs, est tombé en servitude. Certains ont été la pâture des chiens ; beaucoup ont vu leur maison en flammes leur ôter la vie, puis leur fournir un bûcher. Dans les bourgs, les domaines, les campagnes, aux carrefours, dans tous les cantons, (...) c'est la mort, la souffrance, la destruction, l'incendie, le deuil. Un seul bûcher a réduit en fumée la Gaule tout entière. »

Dans Arles, Constantin III persiste à ne songer qu'à la consolidation de sa propre situation. Au début de l'été 408, tirant d'un monastère son fils Constant, il l'élève à la dignité de César et l'envoie combattre... les troupes loyalistes en Espagne. « La crainte, en effet, le tenait, dit Zosime, que ceux-ci ne constituent un jour une force armée avec les soldats qui étaient stationnés là, ne traversent en personne les Pyrénées et ne l'attaquent et que l'empereur Honorius, après avoir envoyé d'Italie ses légions contre lui, et l'avoir encerclé de toute part, ne mette un terme à son usurpation. »

A l'automne, Didyme et Verinianus sont capturés par trahison. Amenés à Constantin III, ils sont exécutés sur-le-champ. Un an plus tard, Vandales, Alains et Suèves passeront les Pyrénées et, traversant les provinces comme « une bacchanale », ils dévasteront l'Espagne (automne 409). Ses

habitants y seront réduits par la famine à se nourrir de chair humaine.

Victime de ses intrigues et de ses ambitions, Stilicon aura été sacrifié entre-temps par Honorius au parti des adversaires de toute collaboration avec les Barbares et décapité à Ravenne. Exigeant que lui soient payées les annones qui lui avaient été promises pour son intervention en Illyricum, Alaric envahira l'Italie. Il fera bientôt le sac de Rome (410).

L'empire d'Occident sera entré dans une agonie qui durera soixante-dix ans. « Tu es errant dans ta patrie, avait écrit dès 408 depuis Bethléem saint Jérôme à l'un de ses correspondants resté en Gaule. Ou plutôt, ce n'est pas ta patrie, car ta patrie, tu l'as perdue. »

À LIRE de Michel De Jaeghere



Les Derniers Jours. La fin de l'Empire romain d'Occident
Perrin
« Tempus »
736 pages
17 €



RENDEZ-VOUS EUROPÉEN

La Bataille de Poitiers, par Charles de Steuben, 1837 (Versailles, musée du Château). Bataille mythique de l'histoire européenne, elle vit les plus puissants des Barbares installés dans l'ancien Empire romain d'Occident, les Francs, l'emporter face aux conquérants musulmans, stoppant ainsi leur expansion vers le nord. Un chroniqueur de l'époque parle pour la première fois d'« *Europenses* » pour désigner les vainqueurs de Poitiers.

© AKG-IMAGES/WHA/WORLD HISTORY ARCHIVE.



L'Europe Champ de bataille

Par Alessandro Barbero

D'Andrinople à Lechfeld, le sort du continent européen s'est joué, entre le IV^e et le X^e siècle, au cours de dix batailles décisives. Tour d'horizon.



LES BARBARES

SONT DANS LES MURS

Ci-contre : apparus sur les rives du Danube en 376, les Goths fuyant les Huns furent autorisés à se réfugier en territoire romain, mais les mauvaises conditions d'accueil les poussèrent à se rebeller. Acmé de la guerre qui s'ensuit, la bataille d'Andrinople en 378 et la défaite romaine marquent le début du processus d'installation des Barbares dans l'Empire romain déclinant. En bas : monnaie en or de Valens (Paris, BnF). Empereur d'Orient de 364 à 378, Valens meurt durant la bataille d'Andrinople. Son neveu Gratien, empereur d'Occident, choisit alors Théodose, un aristocrate originaire d'Hispanie, pour le remplacer sur le trône de Constantinople.

ANDRINOPLE (378) La rébellion des immigrés goths

La bataille d'Andrinople, le 9 août 378, marque le début des invasions barbares. Les Goths qui vainquirent ce jour-là l'empereur Valens sont les pères de ceux qui, en 410, mettront Rome à sac sous le commandement d'Alaric et qui, quelques années plus tard, fonderont le premier royaume romano-barbare dans le sud de la Gaule. Pourtant, ces Barbares étaient entrés dans l'empire non pas comme des envahisseurs mais comme des immigrants, avec l'accord du gouvernement impérial.

Tout commence en 376, lorsqu'une partie des Goths apparaît sur les rives du Danube, frontière de l'empire d'Orient. Paysans et bergers des steppes, les Goths parlaient une langue germanique, mais pour les Romains ils s'apparentaient aux Sarmates et aux Scythes, dont ils partageaient le mode de vie, et c'est d'ailleurs ainsi qu'ils sont souvent appelés dans les sources romaines et grecques : Scythes. Les Romains les connaissaient bien : ils les utilisaient comme mercenaires depuis près de deux siècles et l'Eglise s'était employée à les convertir au christianisme.

Les Goths fuient devant la menace d'un autre peuple, bien plus barbare qu'eux : les nomades huns, venus des steppes asiatiques. Ce n'est certes pas la première fois que des tribus entières demandent à être accueillies sur le sol de l'empire : les Romains avaient mis en place des bureaux spéciaux pour accueillir les réfugiés et les immigrants, les faire travailler là où il y avait besoin de main-d'œuvre et enrôler les jeunes hommes dans l'armée. Mais cette fois, l'opération d'accueil commence

mal et se déroule plus mal encore. Les Goths sont si nombreux qu'on renonce à les compter ; malgré l'interdiction, les guerriers apportent leurs armes en soudoyant les sentinelles ; au lieu de les envoyer immédiatement dans leurs nouveaux lieux de résidence, on les retient le plus longtemps possible sur la rive sud du Danube, dans des camps de réfugiés improvisés. Ce retard a une raison précise, la corruption : le gouvernement avait en effet alloué des fonds pour que les réfugiés soient entretenus gratuitement avec des rations militaires, mais les généraux romains



BALKANS (550-600) Les Avars s'introduisent, les Slaves s'installent

les faisaient payer, au point que les Goths devaient vendre leurs enfants à des marchands d'esclaves pour pouvoir manger.

Dans de telles circonstances, il était inévitable qu'une rébellion éclatât parmi les immigrants : accusant les Romains de trahison, les Goths se soulèvent, maîtrisent les soldats qui les escortent et se rendent maîtres de la riche province de Thrace, qui s'étend du Danube à la capitale, Constantinople. L'empereur Valens sous-estime longtemps le problème, mais il comprend finalement qu'il doit intervenir lui-même et se met en marche contre les envahisseurs à la tête de son armée. C'est par une chaude journée d'été qu'il arrive en vue de l'ennemi, non loin de la ville d'Andrinople. Depuis deux ans désormais, les Goths pillent la Thrace de long en large : ce qui s'avance lentement pour échapper aux troupes impériales, c'est à la fois une armée et un peuple en marche, un immense convoi de chars, chargés de butin. Ces derniers temps, d'autres bandes les ont rejoints en franchissant la frontière, et non seulement des Goths, mais aussi des Alains et des Huns ; mais tous ces guerriers à cheval, le matin de la bataille, sont absents, occupés à chercher du ravitaillement. Lorsque les nuages de poussière à l'horizon signalent l'arrivée des Romains, les Goths rassemblent leurs chars en cercle et les guerriers s'alignent devant la barricade, les épaules protégées.

Valens place sur les côtés la cavalerie, de plus en plus nombreuse dans les armées romaines de l'époque, avec les lanciers cuirassés de la garde impériale et les archers à cheval recrutés dans les peuples d'Orient ; au centre, l'infanterie, dont le noyau le plus solide n'est plus constitué par les légions, mais par les *auxilia*, recrutés en partie chez les Barbares. Mais cette armée multiethnique reste l'armée romaine, et ses officiers germaniques sont aussi loyaux envers l'empereur, et peut-être plus, que leurs homologues romains, grecs ou syriens. Les Goths alignés en face ne sont pas différents en termes d'organisation et d'armement : ils ont depuis longtemps appris à faire la guerre à la manière romaine, en utilisant les mêmes armes et les mêmes armures.

La bataille éclate par hasard : Valens et les chefs goths préféreraient en effet négocier, et peut-être seraient-ils parvenus à un accord si les soldats et les Goths, se provoquant mutuellement, n'avaient pas déclenché une échauffourée, qui s'étend rapidement à tout le front. La cavalerie romaine charge et repousse les Goths contre leur convoi de chars. Mais à ce moment-là, surgit la cavalerie des Goths, des Alains et des Huns. A travers le lit asséché de la rivière, ils arrivent sur le flanc des Romains sans être aperçus et écrasent la cavalerie romaine, la dispersant. L'infanterie est dès lors attaquée sur le flanc et à l'arrière. Elle tombe en grande partie sur place. Dans la déroute, on perd la trace de Valens, dont le cadavre ne sera jamais retrouvé. Rome a subi la défaite la plus décisive de son histoire, pire que Cannes et Teutobourg. Les négociations avec les Barbares qui veulent entrer dans l'empire seront dès lors menées en position de faiblesse, déclenchant le processus qui aboutira en 476 à la déposition de Romulus Augustule et à la fin de l'empire d'Occident.

Après la perte d'une grande partie de l'Italie (à peine reconquise par Justinien en 552) lors de l'invasion lombarde en 568, l'Empire byzantin dut faire face à une nouvelle menace à ses frontières occidentales. La péninsule balkanique en sortit dévastée et profondément transformée dans sa composition ethnique.

La menace la plus visible était celle d'une nouvelle vague de nomades des steppes, les Avars, qui, comme les Huns des siècles précédents, se déplaçaient vers l'ouest, occupant les plaines d'Europe orientale et pillant ou saccageant les terres de leurs voisins, des peuples germaniques de Bavière aux peuples romanisés des Balkans byzantins. Plus qu'une ethnie, les Avars étaient une idée, un groupe d'élite de guerriers asiatiques à cheval, regroupés autour de leur chef, le khagan, et capables d'unir autour du nom d'Avar des tribus et des clans disparates, même de langue germanique ou slave, grâce au butin distribué après chaque raid.

Le premier contact des Avars avec l'Empire byzantin remonte à 557, quand l'une de leurs ambassades demanda et obtint de l'or en échange de leur aide pour défendre les frontières impériales. Dès lors, le gouvernement de Constantinople les utilisa contre l'une ou l'autre population hostile, pour finalement découvrir qu'ils coûtaient trop cher et qu'ils pouvaient devenir dangereux s'ils n'étaient pas payés. Les incursions des Avars à l'intérieur des frontières romaines commencèrent en 568 sous la conduite du plus célèbre de leurs khagans, Baian, et allèrent jusqu'en Dalmatie, isolant l'Italie au moment même où les Lombards y pénétraient, poussés par les mêmes Avars. L'empereur byzantin Tibère accepta de verser aux Avars un tribut annuel de 80 000 pièces d'or, mais les raids se poursuivirent et, en 582, Baian, après un siège de deux ans, prit et détruisit Sirmium, la ville la plus importante de la Pannonie romaine dans l'actuelle Serbie.

Engagée dans une lutte meurtrière contre l'Empire sassanide à l'est, Constantinople n'avait pas les forces nécessaires pour défendre les Balkans, où de nouveaux peuples de langue slave commencèrent dès lors à pénétrer en masse. C'est au VI^e siècle



que les Slaves deviennent un sujet historique reconnaissable, y compris au plan archéologique. La pénétration ne fut pas pacifique : les garnisons byzantines opposèrent une résistance farouche, mais ce que les historiens byzantins appellent « un peuple maudit » ravagea le pays, brûlant villes et villages, exterminant ou réduisant en esclavage les populations romaine et grecque, et poussant jusqu'à Athènes et au Péloponnèse. A l'invasion slave on peut attribuer la fin de l'ancien mode de vie dans les Balkans et la transformation de leur composition

ethnique, qui est depuis lors à dominante slave. Le nouvel empereur Maurice fut contraint de négocier avec les Avars et d'augmenter le tribut à 100 000 pièces d'or ; dans la résidence fortifiée du khagan sur le Danube, le *Ring*, l'immense trésor qui alimente encore tant d'expositions sur « l'or des Avars » continua ainsi à s'accumuler.

Mais en 591, Maurice conclut la paix avec les Perses. Auteur du plus important traité byzantin sur l'art militaire, le *Strategikon*, il put consacrer son talent remarquable à la reconquête des Balkans. Ses généraux menèrent des campagnes

répétées qui permirent de repousser ou de soumettre les populations slaves, tandis que les Avars étaient attaqués à l'ouest par le roi franc Chilbert II. Le résultat le plus significatif de cette décennie de guerres, qui s'acheva par le coup d'Etat de Phocas qui coûta la vie à Maurice en 602, fut cependant la poursuite de la dévastation des Balkans, qui furent également dépeuplés par la peste. La péninsule, qui avait été l'un des barycentres de l'Empire romain, se dirigeait ainsi vers un destin marginal et périphérique dans l'Europe médiévale.

CONSTANTINOPLE (626) L'alliance des Perses et des Avars

Lorsque l'usurpateur Phocas fut déposé et tué en 610 par Héraclius, l'Empire byzantin subissait des pressions sur ses frontières orientales. Les Perses de l'Empire sassanide passaient à l'offensive et, au cours des années suivantes, occupèrent l'Arménie, la Syrie, la Palestine et l'Égypte, s'emparant, à Jérusalem, des reliques de la Vraie Croix, et pénétrant en Asie Mineure jusqu'à Chalcédoine, en face de Constantinople.

Héraclius contre-attaqua en 622, débarquant dans le sud-est de l'Anatolie, envahissant l'Arménie puis le plateau iranien, et battant à plusieurs reprises les généraux perses envoyés pour l'affronter. Mais le souverain sassanide Khosro II, profitant de l'absence de l'empereur et de son armée, conclut une alliance avec le khagan des Avars pour attaquer Constantinople. Les forces perses présentes à Chalcédoine ne parvenaient pas à franchir le Bosphore, mais, venus du Danube, les Avars atteignirent sans difficulté, au cours de l'été 626, les murs de la capitale. Le patriarche Sergius prit le commandement de la défense. Pour remonter le moral des assiégés, il fit porter en procession les icônes sacrées, assurant le peuple de la protection de Dieu dans ce qui fut présenté comme une guerre sainte. Héraclius, quant à lui, continuait de menacer la

Perse en retenant la plupart des forces de Khosro à l'est. Les Avars, secondés par des contingents de Slaves et de Bulgares, montèrent des machines de siège sous les murailles de Constantinople, sans parvenir à ouvrir une brèche. Le 7 août, les assiégeants tentèrent un assaut conjoint ; l'armée perse de Chalcédoine commença à traverser le Bosphore sur des embarcations de fortune, tandis que les forces avars et slaves mettaient à la mer leur propre flotte improvisée dans la Corne d'Or. Mais l'escadre des trirèmes byzantines commandée par le patrice Bono coula les deux flottes et l'attaque s'arrêta. Dans les mêmes jours, les Byzantins apprirent que le frère d'Héraclius, Théodore, avait vaincu la principale armée perse en Anatolie et qu'il était en route pour Constantinople. A son arrivée, les Avars s'étaient

retraités dans les Balkans et le khagan accepta de signer la paix, tandis que le chef des forces perses à Chalcédoine, informé que Khosro avait ordonné sa mise à mort, se replia en Syrie, refusant d'obéir plus longtemps à son roi. Discredité et isolé, Khosro serait déposé et tué en 628, et l'Empire sassanide plongerait dans la guerre civile ; entre-temps, Héraclius aurait occupé sa capitale Ctésiphon, récupéré les reliques de la Croix, et reconquis les territoires perdus.



YARMOUK (636)

L'adieu byzantin à Antioche

Immédiatement après la victoire triomphale contre les Perses, l'Empire byzantin dut faire face à une autre menace : l'invasion des Arabes, déclenchée par les successeurs de Mahomet, les « califes bien guidés », après la mort du Prophète en 632. Après avoir envahi l'Empire sassanide en pleine désintégration et occupé la Mésopotamie, les Arabes avancèrent par le sud en Palestine et en Syrie, prenant Damas en septembre 634. Depuis Antioche, Héraclius planifia la contre-offensive et rassembla une grande armée, recrutant des mercenaires slaves et francs, des contingents arméniens et des Arabes chrétiens. Les forces arabes commandées par Khalid ibn al-Walid, dit « l'épée d'Allah », se replièrent vers les hauteurs du Golan et le lac de Tibériade, et prirent position dans la plaine traversée par le fleuve Yarmouk, affluent du Jourdain. Les chiffres donnés par les historiens de l'époque ne sont pas fiables, mais il est probable que l'armée byzantine fût numériquement supérieure, et ce sont d'ailleurs les Byzantins, sous le commandement du général arménien Vahan, qui attaquèrent le 15 août 636.

L'armée arabe, composée en grande partie d'une infanterie armée de lances et d'arcs, mais avec une réserve de cavalerie très mobile, était déployée dans une solide position défensive. L'armée impériale, avec ses lourds cavaliers cataphractaires et sa cavalerie arabe légère, hésita d'abord à s'engager dans une bataille décisive, qu'Héraclius lui-même avait ordonné d'éviter ; mais la saison avancée, la chaleur étouffante et la difficulté d'approvisionnement un si grand nombre d'hommes et de chevaux convainquirent finalement les généraux byzantins de passer à l'attaque. La taille importante des deux armées, difficiles à maîtriser pour les commandants, fit que la bataille se déroula en une série d'épisodes détachés et peu concluants. Le premier jour, l'infanterie byzantine évalua la ligne ennemie sans identifier de point faible où tenter une percée. Le 16 août, Vahan décida d'exploiter sa supériorité numérique en appuyant sur les ailes, afin d'envelopper les

forces ennemies. La tradition arabe raconte que, lorsque les ailes furent repoussées vers le camp, les femmes des guerriers coururent vers eux, les insultant et les forçant à reprendre leurs positions perdues.

Les 17 et 18 août, la pression byzantine se concentra sur l'aile droite de l'ennemi, plus exposée, tandis que l'aile gauche s'appuyait sur le fleuve Yarmouk. Les Arabes durent battre en retraite, mais à plusieurs reprises leur cavalerie chargea l'ennemi et l'obligea à stopper sa progression. Les pertes subies par les Arabes à cause des tirs des archers à cheval ennemis, dont les flèches atteignaient principalement les visages où ils n'étaient pas défendus par des casques, firent que le 18 août fut baptisé « le jour des yeux perdus » par les chroniqueurs arabes. Mais les Byzantins avaient également subi de telles pertes qu'ils n'étaient plus en mesure de reprendre l'offensive et, le 19, Vahan proposa une trêve que Khalid refusa. Pendant la nuit, il envoya un corps de

cavalerie occuper le seul pont sur la vallée du wadi ur-Ruqqad, prolongement de la rivière Yarmouk qui coupait la retraite de l'armée byzantine, et le 20 août, il attaqua sur toute la ligne. La cavalerie arabe chargea en masse, anéantissant la cavalerie byzantine ; l'infanterie entama une retraite qui se transforma en déroute, et elle fut en grande partie anéantie. Vahan réussit à mener les survivants jusqu'à Damas, mais il fut à nouveau attaqué et tomba au combat.

Héraclius fut contraint d'abandonner Antioche et de rejoindre Constantinople par la mer, renonçant à défendre la Syrie et l'Égypte, que les Arabes, en route vers l'Afrique du Nord, occuperaient bientôt. L'Empire byzantin avait perdu ses territoires les plus riches et toutes ses métropoles, Antioche, Jérusalem, Alexandrie, Carthage, à l'exception de la seule Constantinople ; et l'histoire de cette partie du monde, qui avait été grecque, romaine et chrétienne, avait changé à jamais.



L'ORIENT PERDU Page de gauche, en haut : *Le Siège de Constantinople*, par Toma de Suceava, fresque, XVI^e siècle (Roumanie, monastère de Moldovita). Page de gauche, en bas et ci-dessus : face à la pression des Perses sassanides aux frontières orientales de l'empire, la contre-offensive d'Héraclius fut un succès. Mais dès 636, il dut s'incliner face aux Arabes.

GUADALETE (711) La conquête musulmane de l'Espagne

En 711, le chef berbère Tariq ibn Ziyad franchit le bras de mer qui sépare l'Afrique de l'Espagne en son point le plus étroit, établit une fortification au lieu qui porterait le nom de Gibraltar – *Djebel Tariq*, la « montagne de Tariq » – puis s'enfonça dans le royaume gothique, occupant Algésiras et repoussant les milices locales recrutées à la hâte et envoyées contre lui. Pour la première fois, les musulmans, après avoir conquis tout le versant moyen-oriental et africain de l'Empire byzantin, affrontaient un royaume romano-barbare. Le roi goth Rodéric, qui luttait dans le Nord contre les Basques, rassembla ses forces et marcha contre les envahisseurs, mais il subit une défaite décisive lors de la bataille que les chroniques arabes des siècles suivants nomment du wadi Laka, une rivière traditionnellement identifiée au rio Guadalete, dans la province de Cadix.

De cette bataille, qui n'est relatée que par des sources postérieures de quelques siècles, nous ne savons en réalité que très peu de choses. Le nombre de combattants avancé par les chroniqueurs, jusqu'à 100 000 guerriers du côté des Goths, est, comme d'habitude, exagéré et peu fiable. L'armée berbère de Tariq avait été renforcée par un contingent arabe envoyé par Musa ibn Nusayr, gouverneur omeyyade d'Afrique du Nord. L'armée de Rodéric était affaiblie par la querelle entre le roi, qui venait d'accéder au pouvoir, et les partisans de son prédécesseur Wittiza, que Rodéric avait chassé. La tradition espagnole explique la défaite par la trahison du gouverneur goth de Ceuta, le comte Julien, qui appela les envahisseurs et s'allia à eux, et par la trahison ultérieure des fils de Wittiza, qui abandonnèrent le roi sur le champ de bataille.

Après la chute du roi Rodéric, dont le corps ne fut jamais retrouvé, et la destruction du noyau le plus solide de l'armée

L'assaut musulman en Europe



gothique, le *comitatus regio*, Tariq et Musa poursuivirent la conquête du royaume, prenant la capitale Tolède au cours de l'année. Les chefs goths ne parvinrent pas à désigner un nouveau roi ; certains se soumirent aux envahisseurs, tandis que ceux qui continuèrent à résister furent repoussés vers le nord. La majeure partie de la péninsule Ibérique tomba sous domination musulmane, devenant le gouvernorat d'al-Andalus, et les Arabes traversèrent les Pyrénées, entrant en contact avec un nouvel adversaire plus puissant, les Francs.

POITIERS (732) Le mur de glace des Européens

L'une des batailles les plus mythiques de l'histoire européenne se déroula un jour d'octobre 732, ou peut-être 733, près de l'ancienne voie romaine reliant Tours et Poitiers. Les Francs, sous le commandement du maire du palais Charles Martel, grand-père de Charlemagne, vainquirent une armée arabe commandée par le *wali* d'al-Andalus, le gouverneur de l'Espagne arabe, Abd al-Rahman, qui mourut sur le champ de bataille. En 1902, le grand historien militaire allemand Hans Delbrück écrivit à propos de cette bataille, que nous appellerons

ici la bataille de Poitiers (mais beaucoup, surtout dans le monde anglophone, préfèrent l'appeler bataille de Tours) : « *il n'y a pas eu de bataille plus importante dans l'histoire du monde* ».

Aujourd'hui, les historiens ne sont plus tous d'accord avec ce verdict et, pour certains, la bataille de Poitiers est même un affrontement mineur et sans importance, l'expansion arabe ayant déjà atteint ses limites naturelles. Mais qu'il se soit agi d'un coup redoutable ne fait aucun doute. Les hommes d'al-Andalus qui marchaient sur la voie romaine, après avoir incendié la basilique

Saint-Hilaire de Poitiers, se trouvèrent face aux plus puissants des Barbares qui avaient pris possession de l'Empire romain d'Occident : ces Francs qui, peu après, avec le couronnement de Charlemagne, se poseraient en héritiers et continuateurs de Rome. Arabes et Francs étaient très différents par la langue et les coutumes, et pourtant ils se ressemblaient par certains aspects : c'étaient des peuples habitués à la guerre, à apprécier ceux qui savent bien manier l'épée, et convaincus que le Dieu unique, auquel ils croyaient tous, les protégerait contre leurs ennemis.

Dans les sources arabes, les chrétiens d'Europe sont des Barbares arriérés et cruels, mais surtout stupides, comme il est inévitable pour ceux qui vivent dans un climat aussi hostile, où la pâleur du soleil, l'humidité, la neige et le gel façonnent des corps disproportionnés et une nature froide et torpide. C'est précisément ce cliché qui inspire le plus célèbre récit contemporain de la bataille de Poitiers, composé par un chroniqueur écrivant en latin dans l'Espagne arabe. Le texte, connu sous le nom de *Chronique mozarabe de 754*, raconte que l'immense armée d'Abd al-Rahman déferla sur les Pyrénées, « piétinant les montagnes comme s'il s'agissait de plaines », mais que, face aux Francs, elle hésita pendant une semaine avant d'attaquer. Puis elle attaqua, mais leurs ennemis, *gentes septentrionales*, transformant leur nature lente et froide en une force, restèrent fermes comme un mur, impénétrables comme la glace polaire. Depuis la redécouverte du texte au XVI^e siècle, l'image des Francs immobiles comme un « mur de glace » a été reprise par les historiens en quête de détails pour enrichir le récit, par ailleurs aride, de cette célèbre bataille.

Les sources arabes l'ont surnommée « *Balât ash-Shuhadâ* », « la chaussée des martyrs », tant fut grand le nombre des guerriers qui tombèrent sur les pierres de l'ancienne voie romaine ; et elles ajoutent qu'Abd al-Rahman lui-même « *trouva la mort du martyr en pays ennemi* ». Le lendemain, écrit le chroniqueur mozarabe, les « *Européens* » (*Europenses*) sortirent du camp, prêts au combat, et comprirent

que l'ennemi avait disparu. Ils craignirent un moment un piège, mais lorsqu'ils se rendirent compte que les Sarrasins étaient vraiment partis, ils se partagèrent le butin laissé sur le champ de bataille et rentrèrent chez eux en liesse ; car ces « *Européens* », ajoute le chroniqueur, n'ont pas l'habitude de poursuivre l'ennemi après avoir gagné. A en juger par son attitude, il ne semble pas du tout que l'auteur se considère comme un Européen ; mais

il est chrétien et, pour lui, la victoire des Européens est un événement à célébrer. C'est la première fois dans l'histoire qu'un auteur utilise l'adjectif *Europenses* : et cela justifie, somme toute, l'importance que l'époque moderne a accordée à cette bataille, même si personne n'appellerait aujourd'hui Charles et ses Francs les « *libérateurs du genre humain* », comme les appela François de Mézeray en 1643 dans son *Histoire de France*.



PÉRIL EN LA DEMEURE Page de gauche : débarquées en 711 dans la péninsule ibérique, les forces musulmanes du général berbère Tariq ibn Ziyad défirent d'emblée, au rio Guadalete, les armées du dernier roi wisigoth, Rodéric. En 716, toute l'Espagne est occupée. La conquête se poursuivit au-delà des Pyrénées, jusqu'à son coup d'arrêt après Poitiers en 732. Ci-contre : *La Bataille de Poitiers*, extrait des *Grandes Chroniques de France*, XV^e siècle (Paris, BnF).



LA BERRE (737) L'offensive franque en Septimanie arabe

Après la victoire de Poitiers, Charles Martel passa à l'offensive pour reprendre la Septimanie aux Arabes qui s'y étaient installés et pour vaincre Mauronte, duc de Provence, qui s'était allié à eux. En 737, le maire du palais mit le siège à la principale ville occupée par les envahisseurs, Narbonne. Le *wali* d'al-Andalus envoya une armée par la mer pour défendre la ville, sous le commandement d'Umar ibn Halid. Ayant débarqué à l'embouchure de l'Aude, Umar se dirigea vers la ville assiégée ; informé de la menace, Charles Martel laissa une partie de ses forces continuer le siège et avec l'autre partie intercepta l'ennemi entre Narbonne et la mer, près des étangs de l'embouchure de la Berre (aujourd'hui Bages-Sigean). Sur ce terrain semé d'embûches et que, contrairement à l'ennemi, elles ne connaissaient pas, les forces arabes et berbères attaquées par surprise résistèrent d'abord à l'impact, mais après la mort de leur commandant, elles furent mises en déroute et anéanties.

Après avoir détruit l'armée ennemie et récolté un important butin, Charles Martel reprit le siège de Narbonne, mais ne parvint pas à s'emparer de la ville et dut finalement abandonner. En remontant vers le nord, les Francs laissèrent derrière eux une telle dévastation que ni Mauronte ni la garnison musulmane restée à Narbonne ne représentaient plus un danger pour le royaume franc. Dans les années suivantes, Charles et son fils Pépin achevèrent la reconquête du sud de la Gaule, éliminant le duc de Provence et reprenant finalement Narbonne, qui tomba en 759. Négligée par l'historiographie de l'époque moderne, qui s'est focalisée sur Poitiers, la bataille de Narbonne, ou de la Berre, était considérée par les contemporains comme tout aussi importante, comme le montre le témoignage d'Eginhard, et les historiens tendent aujourd'hui à réévaluer cette interprétation. Par rapport à la vision traditionnelle qui analyse les campagnes de Charles Martel uniquement en termes de défense de l'Europe chrétienne contre la menace arabe, il est clair qu'un objectif non moins important était l'affirmation de la puissance franque dans un monde, la Gaule au sud de la Loire, qui était encore fondamentalement romain, et sur des princes locaux, tels que les ducs de Provence et d'Aquitaine, pour qui les Francs étaient des conquérants étrangers non moins détestés que les Arabes, et peut-être même plus encore.

VENT DU NORD

En haut : *Les Sarrasins quittant Narbonne, restituée aux Francs, école anglaise, XIX^e siècle* (collection particulière). Page de droite, en haut : à la fin du IX^e siècle, les Vikings organisent de nombreux raids depuis leurs bases situées sur les fleuves et la côte du nord de la France. En 885, ils assiègent Paris pour la quatrième fois depuis 845. Page de droite, en bas : ruines du prieuré bénédictin, à Lindisfarne, en Northumbrie, au nord-est de l'Angleterre. Il fut fondé au XI^e siècle à l'emplacement du monastère détruit en 793 par les Vikings.

LINDISFARNE (793) La fureur des hommes du Nord

Les victoires de Charles Martel et de Pépin dans le sud de la Gaule, puis l'expansion recherchée par Charlemagne et Louis le Pieux au-delà des Pyrénées mirent fin à la menace d'incursions arabes dans l'arrière-pays franc, limitant la portée des raids sarrasins aux zones côtières de la Méditerranée. Mais avant la mort de Charlemagne, une nouvelle menace se dessina sur les frontières nord et ouest de l'empire. Les premiers à s'en inquiéter ne furent pas cependant ses sujets, mais les habitants des petits royaumes qui composaient l'Angleterre anglo-saxonne. Vers 790 déjà, la *Chronique anglo-saxonne* fait état d'incursions soudaines de navires inconnus sur les côtes du Wessex et de la Mercie, contre lesquelles les rois locaux étaient contraints d'organiser des mesures de défense.

Ces navires venaient du Danemark et de Norvège – du Nord, en somme –, et c'est d'ailleurs ainsi que les sources franques les appelleront toujours : *Nordmanni*, les hommes du Nord. Dans ces pays vivaient des populations non encore christianisées, en pleine expansion démographique, rompues à la navigation sur les mers difficiles du Nord et attirées par la richesse d'un monde chrétien qui, après des siècles de stagnation, était entré dans une nouvelle phase de croissance économique : une prospérité dont témoignent les *emporia*, comptoirs commerciaux qui surgissaient le long des côtes franques et frisonnes, et les trésors qui s'accumulaient dans les grands monastères. Et c'est précisément un monastère qui fut la cible, en 793, du raid qui marqua le plus les esprits et qui est toujours considéré comme le point de départ de l'ère viking – terme utilisé par les peuples du Nord pour désigner les équipages des flottes qui partaient piller les richesses du Sud.

Le monastère de Lindisfarne se trouvait sur une petite île de Northumbrie, au nord-est de l'Angleterre. Dédié à saint

Cuthbert, il était le plus vénéré de toute l'Angleterre. Le 8 juin 793, les païens y débarquèrent, massacrèrent les moines et détruisirent le monastère après en avoir pillé les richesses. La *Chronique anglo-saxonne* assure que la tragédie avait été annoncée dans la région par des présages funestes, des tourbillons et des éclairs démesurés, des dragons volants aperçus dans le ciel. Vu de la cour de Charlemagne, il s'agissait certes d'un événement dramatique, mais il s'était produit dans une lointaine périphérie de la chrétienté ; et pourtant, il fit une énorme impression, notamment parce qu'Alcuin, le principal intellectuel de la cour impériale, venait d'Angleterre et justement du Northumberland. Angoissé, il écrivit au roi de ce pays que cette tragédie totalement inattendue ne pouvait être qu'une punition divine et qu'il fallait comprendre pourquoi Dieu avait voulu les punir.

Mais seulement six ans plus tard, en 799, le même sort fut réservé à un monastère franc : les païens saccagèrent l'abbaye de Saint-Philibert, sur l'île de Noirmoutier. L'année suivante, Charlemagne dut inspecter les côtes du nord de la Gaule, installer des garnisons et créer une flotte pour défendre cette mer désormais infestée de pirates. Eginhard nous assure que grâce aux préparatifs défensifs ordonnés par l'empereur, qui avait fait fortifier tous les ports et les embouchures des fleuves, les dégâts causés par les Normands de son vivant furent minimes. Mais cette précision est lourde de sens : à l'époque où le biographe écrivait, les attaques des Vikings étaient devenues beaucoup plus fréquentes et meurtrières.



PARIS (885-887) Les Vikings font le siège

Tenus à distance par les mesures défensives mises en place par Charlemagne, les raids des Normands se multiplièrent et connurent un succès incontestable sous ses successeurs faibles. Paris, qui est déjà à l'époque l'une des villes les plus importantes de France, et qui, de l'île de la Cité, est en train de s'étendre sur la rive droite et la rive gauche, est une de leurs cibles préférées, notamment parce qu'elle est facilement accessible par voie d'eau en remontant la Seine. La ville a déjà été assiégée, saccagée et incendiée trois fois depuis 845 lorsque les Normands commandés par Siegfried apparaissent sous ses murs le 24 novembre 885. Le siège qui débute le lendemain est exceptionnel non seulement par sa durée, mais surtout parce qu'il a été décrit dans une grande œuvre littéraire par Abbon, moine de Saint-Germain-des-Prés, ce qui fait que nous le connaissons avec une richesse de détails inhabituelle – même si beaucoup de ces détails ont pu être inventés ou exagérés.

Vaincus en 881 par le roi Louis III à Saucourt près d'Abbeville, les Normands n'ont pas réduit leur pression sur le monde carolingien et trouvent en l'empereur Charles le Gros un adversaire en difficulté, prêt à payer de lourds tributs en argent pour détourner leurs incursions. Au cours de l'été 885, d'importantes bandes de Danois, venus également d'Angleterre et de Flandre, se rassemblent à Rouen en vue d'une grande expédition sur la Seine. Le fleuve est barré par des ponts et des camps fortifiés construits dans les dernières années par les rois francs, mais la flotte viking, forte, selon Abbon, de 700 navires, se fraye néanmoins un chemin jusqu'à Paris, où elle est arrêtée par les deux ponts fortifiés reliant la Cité à la rive droite et à la rive gauche, respectivement le Grand-Pont et le Petit-Pont. Le commandant normand, Siegfried, demande aux Parisiens de laisser passer la flotte, s'engageant à remonter le fleuve et à piller la

Bourgogne, sans toucher à Paris. La ville, dont les plus hautes autorités sont Eudes, comte de Paris et futur roi des Francs, et l'évêque Gozlin (qui avait déjà été capturé par les Normands, et libéré contre rançon, en 858, alors qu'il était abbé de Saint-Denis), refuse et les pirates se préparent à l'assiéger.

Abbon raconte avec les détails habituels de tout siège – nuées de flèches tirées depuis les tours, poix et cire bouillante déversées sur les attaquants – les tentatives répétées des assaillants pour s'emparer dans les premiers jours du Grand-Pont et de la tour de bois qui le défend sur la rive droite, noyau du futur Châtelet. Abbon assure que saint Germain et sainte Geneviève, invoqués par le pieux évêque, défendent la ville et, après l'échec de toutes les attaques, les assaillants se résignent à un siège de longue durée. Il leur faut deux mois pour construire des machines de siège, des béliers et des catapultes, mais les assiégés s'équipent aussi de machines à lancer. Le 31 janvier 886, tout est prêt et le pont et la tour de la rive droite sont à nouveau attaqués, par terre et par eau, mais le feu des défenseurs et leurs catapultes empêchent les assiégeants d'enfoncer les béliers ; une tentative d'incendie du pont échoue également. Après quatre jours, les attaques sont interrompues, mais une crue de la Seine emporte le Petit-Pont, laissant la tour de la rive gauche isolée ; le 6 février, elle est prise par les Normands, et les défenseurs massacrés après s'être rendus.

Du camp retranché près de Paris, les Normands envoient des expéditions de pillage dans toutes les directions, vers Reims, Chartres, Le Mans ; l'emprise sur la ville se relâche. Siegfried accepte de négocier avec les défenseurs et, après avoir reçu un paiement en argent, emmène ses hommes piller ailleurs, mais une partie des Normands refuse de le suivre et poursuit le siège. Une épidémie se déclare dans la ville, dont est également victime l'évêque Gozlin, qui meurt le 16 avril 886. Au cours de l'été, Charles le Gros rassemble une armée et s'approche lentement de Paris. Avant l'arrivée des secours, les Normands prennent d'assaut les murs d'enceinte de l'île de la Cité et parviennent à les franchir, mettant à sac une partie de la ville, mais l'évacuent à l'arrivée de l'empereur.

Les chefs normands négocient alors avec Charles le Gros le paiement d'un tribut en échange de leur renonciation au siège, mais ils augmentent le prix lorsque Siegfried et ses hommes se joignent à eux. Début novembre, les négociations aboutissent : l'empereur accepte de verser une somme importante d'ici le printemps suivant et assure les envahisseurs qu'il ne les importunera pas s'ils vont saccager la Bourgogne. En mai, les Normands reviennent à Paris et reçoivent le paiement de 700 livres d'argent. Le grand siège est terminé, mais les ennemis, au lieu de respecter leur pacte et de descendre la Seine, restent dans la région jusqu'à l'hiver, procédant à de nouvelles destructions auxquelles les Parisiens répondent en exécutant les prisonniers restés dans la ville. Entre-temps, Charles le Gros, définitivement discrédité par les accords passés avec l'ennemi, a été déposé par les magnats francs en novembre 887 ; avec lui s'achève l'Empire carolingien.



LECHFELD (955)

Coups d'arrêt aux invasions hongroises

Les Normands et les Sarrasins n'étaient pas la seule menace qui pesait sur l'Europe chrétienne. Depuis la fin du IX^e siècle, l'Allemagne, l'Italie, l'est et le sud de la France étaient exposés aux raids des Hongrois, venus des steppes asiatiques et installés dans la plaine du Danube. Comme tous les nomades orientaux, les Hongrois étaient capables de chevaucher à une vitesse que la cavalerie lourde des Européens ne pouvait concurrencer. Chaque cavalier, protégé uniquement par une veste matelassée et armé d'un arc et de flèches, amenait dix ou douze chevaux qu'il montait à tour de rôle et qui pouvaient manger sans s'arrêter, grâce à un sac de fourrage accroché à sa bouche ; une bande hongroise couvrait ainsi en un jour et une nuit des distances qui auraient pris trois ou quatre jours à ses ennemis. Mais au milieu du X^e siècle, les raids hongrois étaient devenus plus importants et comprenaient de l'infanterie

LES HOMMES DE LA PLAINE En haut : Bataille sur les bords du Lech, par Hektor Muelich, extrait de la *Chronique de Meisterlin* (Augsbourg, Staats- und Stadtbibliothek). Page de droite : la bataille de Lechfeld mit un terme aux raids des Hongrois, qui finirent par se sédentariser et par fonder un royaume chrétien en l'an mille.

et des machines de siège. Ce fut une véritable armée et non une bande de pillards qui envahit la Bavière à l'été 955 et mit le siège à la ville d'Augsbourg, profitant du conflit entre le roi allemand Otton I^{er} et les comtes et évêques bavarois qui s'étaient rebellés contre son autorité.

Cependant, Otton marcha rapidement contre les envahisseurs, avec une force numériquement un peu moins importante : huit *legiones*, disent les chroniqueurs en utilisant un terme classique et anachronique, dont trois de Bavière, deux de Souabe, une de Franconie, une de Bohême et une de Saxe, commandée personnellement par le roi. Le nombre de cavaliers composant chacune de ces unités est sujet à spéculation, mais ils ne devaient être que quelques centaines, pour un total de quelques milliers, certainement moins nombreux que les Hongrois ; mais ils étaient plus lourdement armés, avec lance, épée et cotte de mailles.

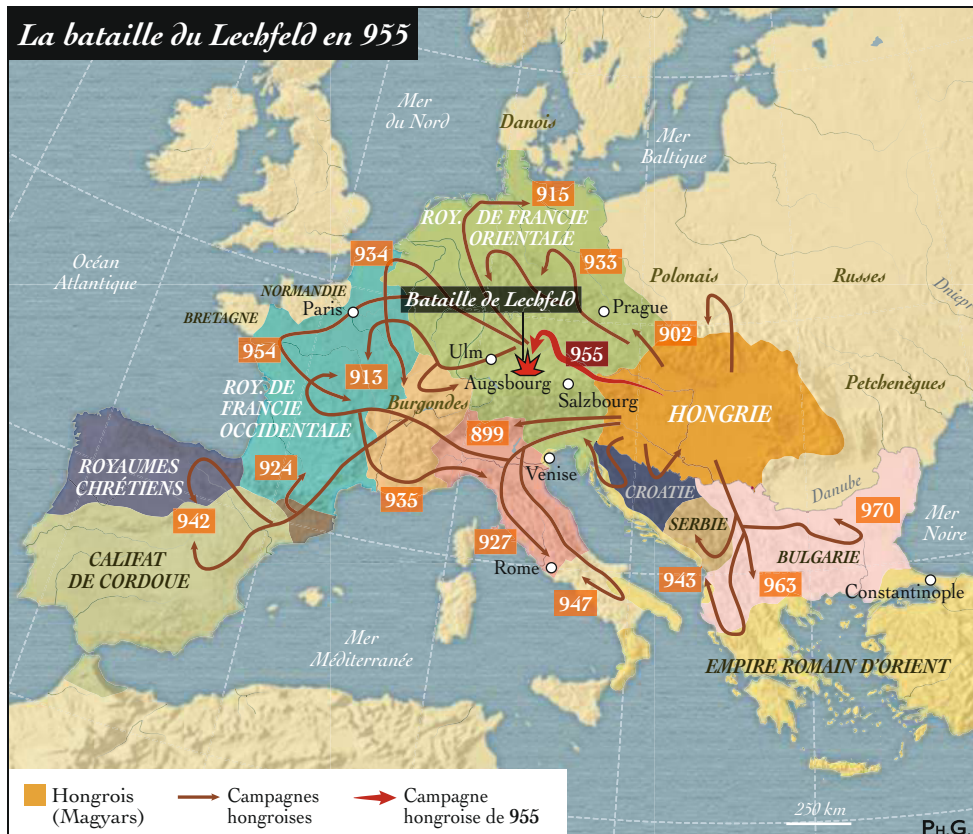
Ces forces se dirigèrent vers Augsbourg par le nord-est, dans l'espoir de couper la retraite de l'ennemi. Lorsque l'armée allemande arriva à une courte distance de la ville et s'aligna en plein champ pour livrer bataille, le 10 août, les Hongrois, se déplaçant avec leur rapidité habituelle, attaquèrent par surprise la *legio* de Bohême qui formait l'arrière-garde et était restée gardienne du camp, et ils la détruisirent ; mais tandis qu'ils mettaient le camp à sac, ils subirent à leur tour une contre-attaque et furent dispersés. Les Allemands avancèrent jusqu'à Augsbourg sans que la cavalerie légère ennemie puisse les contrer efficacement et ils s'emparèrent du camp ennemi.

Il semble entendu qu'à ce moment-là, le commandant des Hongrois, le *harka* Bulcsú, ait décidé d'abandonner l'opération et de faire demi-tour ; mais, pour cela, il devait se diriger vers le sud et chercher un gué sur la rivière Lech, qu'il avait traversée à son arrivée et qui lui barrait

à présent le chemin du retour. Otton I^{er} ordonna aux cavaliers qui défendaient les châteaux des environs de bloquer les gués sur cette rivière et sur d'autres voies d'eau que l'ennemi aurait pu emprunter. Mais cette précaution ne fut pas nécessaire. Les 11 et 12 août, une pluie torrentielle rendit les rivières impraticables et les arcs, arme principale des Hongrois, inefficaces ; la colonne en retraite fut interceptée dans la plaine du Lech (le *Lechfeld*, en allemand) et anéantie. Les commandants, capturés vivants, furent emmenés à Ratisbonne et mis à mort avec la plupart des prisonniers ; les survivants, selon un usage courant dans les guerres menées en Europe de l'Est contre les nomades, furent renvoyés après s'être fait couper le nez et les oreilles. La défaite de Lechfeld marqua la fin des invasions hongroises et consacra le succès du roi Otton I^{er}, qui devint peu après empereur et fondateur d'une heureuse dynastie.

Historien et écrivain, Alessandro Barbero enseigne l'histoire médiévale à l'université du Piémont-Oriental de Vercelli. Il est spécialiste d'histoire médiévale et militaire.

La bataille du Lechfeld en 955



À LIRE d'Alessandro Barbero



Barbares. Immigrés, réfugiés et déportés dans l'Empire romain, Tallandier,



« Texto », 352 pages, 11 €.

Le Jour des Barbares, Flammarion, « Libres Champs », 304 pages, 8 €.



Charlemagne. Un père pour l'Europe, Payot & Rivages, 480 pages, d'occasion.

Par Stéphane Lebecq

Martel en tête

Maire du palais, mais gouvernant dans les faits à la place du roi, Charles Martel restaura l'unité du *regnum Francorum* et, face aux musulmans, apparut comme le champion de la chrétienté.

Pépin II – le Pépin de Herstal de nos vieux livres de classe – est mort en 714. La succession de celui qui était devenu plus puissant que les rois mérovingiens dont il n'avait été que le *major domus* (« maire du palais ») se posa en termes presque régaliens. Comme Drogon et Grimoald, les deux fils qu'il avait eus de sa première épouse, Plectrude, l'avaient précédé dans la tombe, celle-ci fit tout pour garder auprès des Francs le pouvoir de son défunt mari au nom de son petit-fils Théodébalde, fils survivant de Grimoald, qui n'avait que 6 ans, et pour ne rien lâcher du trésor de guerre qu'il avait accumulé. Mais c'était sans compter, en ces temps où la polygamie était de règle dans l'aristocratie franque, sur le fils que Pépin avait eu d'une certaine Alpaïde, qui n'était pas la simple concubine qu'on a trop souvent évoquée, mais une véritable épouse, peut-être de second rang mais tout aussi légitime – car c'est bien le sens du mot *uxor* par lequel les sources la désignent. Pour lui interdire toute revendication successorale, Plectrude fit aussitôt enfermer ce fils, qui avait maintenant une bonne vingtaine d'années et qui portait un nom jusqu'alors inédit dans les usages anthroponymiques de son lignage – Karl, ou Charles (*Carolus*), ce qui signifiait en vieux germanique quelque chose comme « brave » ou « valeureux ». Ce n'est qu'au IX^e siècle que la tradition lui ajouterait le surnom de *martellus* (marteau), comme pour mettre en exergue une force de frappe hors du commun.

L'héritage de Pépin, que sa veuve entendait garder si jalousement pour le bénéfice



COMME UN ROI Ci-dessus : gisants de Charles Martel (au premier plan) et de Clovis II, qui fut roi des Francs de Neustrie et de Burgondie entre 639 et 657, XIII^e siècle (Saint-Denis, basilique Saint-Denis). Bien qu'il n'ait été que maire du palais, Charles Martel est figuré avec un sceptre et une couronne. Page de droite : Charles Martel, détail d'une enluminure tirée des *Grandes Chroniques de France*, XIV^e siècle (Paris, BnF).

exclusif de son petit-fils, était considérable, tant sur le plan politique que sur le plan matériel. Tandis qu'il n'avait été à l'origine que le maire du palais du royaume franc d'Austrasie (au nord-est de la Gaule), Pépin avait réussi à contrôler dans les années 680-690, par les armes autant que par la manœuvre, le royaume franc de Neustrie (au nord-ouest) et le royaume de Burgondie (au sud-est), envoyant dans le premier son fils puîné Grimoald comme maire du palais, et dans le second son fils aîné Drogon comme commandant en chef de l'armée burgonde (*dux exercitus Burgundionum*). Tandis que l'immense Aquitaine, étendue de la Loire aux Pyrénées et

placée sous l'autorité de son *princeps* Eudes, était restée à l'écart de ses ambitions, Pépin était parvenu à se faire respecter par les peuples germaniques d'outre-Rhin, et avait même réussi à reprendre aux Frisons de la basse vallée du fleuve la région du grand delta avec le port de Dorestad. Mais sa mort et surtout l'annonce de sa succession relevée par une vieille femme et un enfant sonnèrent le signal d'une révolte générale dont les porte-drapeaux furent les Neustriens, désormais emmenés par Ragenfred, le nouveau maire qu'ils s'étaient choisi, et les Frisons du Rhin, qui s'empressèrent de réintégrer la Frise indépendante du roi Radbod.

Le sauveur de l'Austrasie

Après les premières escarmouches qui, dès 715, mirent à mal les armées de Plectrude, les Neustriens et les Frisons s'entendirent en 716 pour conduire une double attaque, l'une frisonne et navale, l'autre neustrienne et terrestre, contre Cologne, dont Plectrude avait fait le centre de son pouvoir. Le succès des nouveaux alliés fut total et Ragenfred s'en retourna avec une partie du trésor de Pépin. La cause austrasienne pouvait sembler perdue, mais c'est Charles, évadé de sa prison grâce à l'aide du réseau d'amitié armée dont il s'était entouré dans ses jeunes années, qui sauva la situation, en ralliant autour de lui les vaincus austrasiens de la veille, trop heureux d'avoir enfin trouvé un chef. Il vainquit Ragenfred à deux reprises, d'abord à Amblève, dans les Ardennes (716), puis à Vinchy, près de Cambrai (717), et fut en mesure d'exiger de Plectrude qu'elle lui remît ce qu'elle avait sauvé du trésor de Pépin. La vieille régente ne survécut pas à cette humiliation : elle mourut peu après, entraînant avec elle le petit Théodebald dans les oubliettes de l'histoire. Charles se sentit désormais assez fort pour régler leur compte définitif aux Frisons et aux Neustriens.

Dès 719, il reconquit *manu militari* la Frise rhénane en attendant de la subjuguier tout entière quinze ans plus tard. Du côté neustrien, les choses auraient pu se compliquer dans la mesure où Ragenfred obtint le renfort d'Eudes d'Aquitaine, qui vola à son secours avec une armée en partie constituée de contingents basques très aguerris. Mais, au terme de la bataille de Néry (entre Senlis et Compiègne, octobre 719), Charles réussit à mettre en fuite les nouveaux alliés : tandis que Ragenfred se repliait sur l'Anjou, d'où il ne sortirait guère jusqu'à sa mort en 731, Eudes réintérait l'Aquitaine, où il défendrait jalousement son autorité princière, que Charles lui reconnaîtrait après d'âpres négociations. Au moins le maire du palais d'Austrasie avait-il maintenant les mains libres pour mettre au pas la moitié nord de la Gaule, sous l'autorité purement fictive d'un roi désormais unique, même si chacun des anciens royaumes garda pour quelque temps encore sa

© ERIC VANDEVILLE/AKG-IMAGES. © BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE.





**CHAMPION
DE LA CHRÉTIENTÉ**
Ci-contre : Charles Martel
à la bataille de Poitiers,
enluminure du Maître
de Boucicaut tirée
du *Trésor des histoires*,
fin du XIV^e siècle (Paris,
Bibliothèque de l'Arsenal,
BnF). Page de droite :
*Combat de Charles Martel
et d'Abd al-Rahman*,
roi des Sarrasins (*Bataille
de Poitiers*, 732), par
Jean François Théodore
Gechter, 1833 (Paris,
musée du Louvre).

propre administration palatine. En effet, en 721, après la crise de succession de son père où chaque camp s'était donné son roi, Charles alla puiser dans le vivier des héritiers mérovingiens celui – singulier – qu'il porterait à la tête conjointe des trois royaumes, à savoir Thierry IV. Il n'en fallait pas moins pour satisfaire les aspirations légitimistes de l'aristocratie franque !

Des ambitions hégémoniques

Devenu maître de la Gaule du Nord, Charles pratiqua une authentique politique des dépouilles en substituant ses propres fidèles aux créatures de ses rivaux, comme on le voit dans la dévolution des véritables lieux de pouvoir qu'étaient les sièges épiscopaux. En violation du droit canon, il encouragea en effet d'incroyables cumuls – ainsi au bénéfice de son compagnon d'armes Milon, qui, suivant un contemporain, n'était « *clerc que par la tonsure* », à qui il donna les sièges métropolitains de Trèves et de Reims ; ou au bénéfice de son neveu Hugues, fils de son demi-frère Drogon, à qui il ne fit pas payer longtemps le péché originel de son ascendance, puisqu'il lui confia les évêchés de Rouen, Bayeux et Paris – sans parler des abbatiats de Jumièges, Fontenelle et Saint-Denis !

Surtout, Charles voulut disposer d'une armée de fidèles mobilisables à tout moment et bien équipés en armes et en chevaux – il fut en effet le premier à avoir donné une telle importance à la cavalerie, à laquelle la diffusion récente de l'étrier, amené en Europe centrale par les Avars, assura une mobilité accrue. Il multiplia l'usage du vieux contrat de droit privé qu'est la vassalité, suivant lequel un fidèle s'engageait par le rituel de la *commendatio*

(on ne parle pas encore de la « recommandation ») au service quasi illimité d'un puissant qui lui garantissait protection et entretien matériel. Longtemps, cet entretien ne consista qu'en vivres, couvert et armement. Mais Charles lui substitua de plus en plus souvent la remise d'une terre *in beneficium* (en bénéfice), qui devait pourvoir à tous les besoins de celui qu'on appellerait désormais le vassal. Charles ne voulut pas cependant dilapider le patrimoine familial, ni dépecer ce qu'il restait du *fisc* royal (à savoir le patrimoine public que la famille mérovingienne avait hérité de Rome), dont une bonne partie, déjà, avait été confiée aux églises. La solution lui parut toute trouvée. Pour *chaser* (caser) ses vassaux dans l'ensemble du territoire et leur donner les moyens de vivre et de s'armer, il ne trouva rien de mieux que de séculariser un nombre considérable des « terres d'églises » – ainsi les moines de Fontenelle déplorèrent-ils la perte d'un tiers de leurs biens fonciers ! Le monde ecclésial s'en souviendrait longtemps, qui s'acharnerait à dénoncer en Charles le spoliateur des biens d'Eglise qui serait « *à jamais damné (...) dans les tourments de l'enfer* » (comme dirait encore au IX^e siècle l'archevêque Hincmar de Reims) ! Ce à quoi les défenseurs de sa politique objecteraient que lesdites terres avaient été naguère concédées – et non données – aux églises contre une part de service public et que les sécularisations de Charles n'étaient qu'une réaffirmation de leur caractère éminemment public.

C'est fort de cette armée de fidèles disponibles à tout moment (tellement plus facile à mobiliser que l'armée régulière des hommes libres convoquée annuellement sur le « champ de mars » !) que Charles put faire valoir ses ambitions bien au-delà de la

seule Gaule du Nord : ainsi en Germanie, où il a tout fait pour réaffirmer le *dominium* naguère imposé par les Mérovingiens et y encourager la christianisation ; ainsi en Bourgondie et en Provence, dont les velléités d'indépendance, fouettées lors de la crise de succession, allaient être réprimées par des campagnes à répétition en direction de Lyon, Arles ou Marseille jusqu'à la fin de son « principat » ; ainsi en Aquitaine, où c'est la menace musulmane venue d'Espagne qui lui donna l'occasion d'intervenir.

La bataille dite de Poitiers

Quand l'armée arabo-berbère dirigée par Tariq ibn Ziyad puis par Musa ibn Nusayr eut achevé la conquête de l'Espagne wisigothique (711-719), elle franchit naturellement les Pyrénées orientales pour prendre possession de la Septimanie – autant dire du Languedoc méditerranéen autour de Narbonne, qui était resté au pouvoir des Wisigoths après la conquête de l'Aquitaine par Clovis. C'est à partir de cette base que les « Sarrasins », comme on les appelle désormais, lancèrent à l'initiative des gouverneurs (ou *walis*) musulmans d'Espagne des raids vers l'intérieur de la Gaule – tantôt vers la vallée du Rhône, tantôt vers Toulouse, qui fut assiégée en 721, mais d'où Eudes parvint à les déloger au terme d'une bataille disputée dans laquelle le *wali* perdit la vie. On peut dire que le pouvoir du prince d'Aquitaine avait alors atteint son apogée – mais pour combien de temps ? Car Charles était à l'affût du moindre prétexte pour franchir la Loire. L'occasion allait lui en être donnée quand, en 732, le nouveau *wali*, Abd al-Rahman, lança une expédition le long de la côte atlantique (ce qui était nouveau), dans le but vraisemblable d'aller jusqu'à Tours, où le sanctuaire de saint Martin était riche des multiples trésors que des générations de pèlerins y avaient accumulés.

Eudes lança ses troupes à sa rencontre alors qu'il atteignait Bordeaux et commençait d'en ravager les faubourgs et les églises, mais il fut battu à plate couture et se trouva contraint de faire appel à Charles. Après un détour par Agen, où il anéantit ce qu'il restait de l'armée d'Eudes, le *wali* reprit la

route du nord, et c'est alors qu'il venait de saccager l'église suburbaine de Saint-Hilaire à Poitiers qu'il fut arrêté par Charles le 25 octobre 732 sur la voie romaine de Tours, au lieu-dit Moussais. Privés de leur chef, mort sur le champ de bataille, les « Sarrasins » en déroute reprirent la route des Pyrénées. Si plus personne ne songe à considérer « Poitiers » comme le coup d'arrêt décisif de l'expansion conquérante de l'Islam en Occident, car l'expédition de 732, simple opération de razzia, ne s'inscrivait pas dans une politique de conquête délibérée, on ne saurait nier le retentissement immédiat de l'événement, dont rend compte un long poème écrit en latin au milieu du siècle par un chrétien de Cordoue, qui célèbre la victoire aussi bien de Charles « *consul d'Austrasie en Francie intérieure* » que des « *Europenses* », comme si c'était l'Europe entière qui s'était dressée avec lui contre le péril musulman. Charles apparut dès lors comme le champion de la chrétienté, malgré les malédictions réitérées du clergé franc.

En attendant, s'il accepta qu'à la mort d'Eudes en 735 son fils Hunald lui succédât, il exigea qu'un serment de fidélité lui fût prêté, l'Aquitaine gardant pour quelque temps encore un semblant d'autonomie. En revanche, il ne fit pas de quartier en Septimanie, base principale de la présence musulmane en Gaule. Après avoir mis (en vain) le siège devant Narbonne en 737 et avoir repoussé sur la Berre une armée de secours venue d'Espagne, ses troupes mirent le feu à Agde, à Béziers, à Maguelone, à Nîmes ! Ici, les populations eurent toutes les raisons de préférer l'ordre arabo-berbère, peu oppressif au demeurant, aux brutalités franques, dont elles se souviendraient longtemps !

Le « presque roi »

Quand Thierry IV, le Mérovingien qu'il était allé chercher en 721, mourut en 737, Charles ne le remplaça pas. Lui qui délivrait depuis des années les diplômes rédigés au nom du roi par la chancellerie du palais continua de diriger les affaires du royaume, désormais sans paravent. Mais il ne s'empara pas pour autant du titre royal, ni ne songea à le donner à tel de ses fils. C'est pourquoi ses contemporains le qualifièrent volontiers de



subregulus ou de *vice-regulus* (« sous-roi » ou « vice-roi ») ! Ainsi est-ce à son « *filz éminent, le subregulus Charles* », que le pape Grégoire III écrivit en 739 pour le supplier d'intervenir contre les Lombards, qui, déjà maîtres d'une bonne partie de l'Italie, menaçaient Rome et les régions d'Italie centrale, que le pape considérait comme « *le patrimoine du bienheureux Pierre* ». Comme la puissance tutélaire de Byzance n'avait pas les moyens d'intervenir, il a paru normal au pontife de s'adresser au nouveau champion de la chrétienté. Charles reçut dignement son ambassade, mais déclina sa demande. Il entendait garder les meilleurs rapports avec le roi Liutprand, dont il avait sollicité le concours pour mater la résistance provençale et dont il venait de faire le « *parrain par les armes* » de son fils Pépin.

Charles mourut le 22 octobre 741, non sans avoir réglé sa succession par un partage entre Carloman, son fils aîné, à qui il légua l'Austrasie et l'autorité sur la Germanie transrhénane, et Pépin, son fils cadet, à qui il légua la Neustrie et l'autorité sur le sud de la Gaule. Cela faisait alors longtemps qu'il ne résidait plus de façon préférentielle dans l'Austrasie de ses origines et qu'il avait transféré l'administration palatine dans ses résidences de prédilection, désormais situées au cœur de la Neustrie –

Verberie, Laon, Quierzy, sans parler de l'abbaye de Saint-Denis, dont il voulut faire sa dernière demeure et qu'il gratifia de multiples cadeaux.


En choisissant de se faire enterrer dans ce qui était devenu depuis Dagobert comme le caveau de famille des rois francs, le « presque roi » se coulait plus que jamais dans le moule mérovingien !

Professeur émérite d'histoire médiévale à l'Université de Lille, Stéphane Lebecq est spécialiste des peuples et cultures de l'Europe du Nord au haut Moyen Âge. Il est notamment l'auteur d'*Hommes, mers et terres du Nord au début du Moyen Âge* (Presses universitaires du Septentrion, 2 vol., 2011) et a établi et traduit *La Geste des rois des Francs* (Les Belles Lettres, 2015).

À LIRE de Stéphane Lebecq



Les Origines franques, V^e-IX^e siècle
Points Histoire
320 pages
8,80 €



LE GRAND SAINT ÉLOI
*Saint Eloi remet à Clotaire II
une selle d'or commandée
par le roi, détail de la fresque
Vie de saint Eloi, vers 1470
(Rodez, cathédrale Notre-
Dame). Avant de devenir
évêque de Noyon en 641,
l'orfèvre Eloi servit Clotaire II
(613-629) comme maître
de monnaie, puis son fils
Dagobert I^{er} (629-639) comme
ministre des Finances.*

© JEAN-PAUL DUMONTIER /
LA COLLECTION.

L'exercice de l'Etat

Par Bruno Dumézil

Les royaumes barbares qui virent le jour peu à peu
après la disparition de l'Empire romain d'Occident
en 476 s'efforcèrent de s'inscrire
dans la continuité des institutions romaines.





La chute de l'Empire romain constitue le miroir de toutes nos terreurs. Généralement perçue comme une catastrophe, la fin du monde antique se voit attribuer des causes changeantes. Depuis le XVIII^e siècle, les hypothèses se sont multipliées : invasions germaniques, dégradation de la morale civique, rôle amollissant du christianisme, stagnation économique due à un Etat bureaucratique, et plus récemment choc épidémique ou transformation climatique, chaque génération d'Occidentaux semble projeter ses propres inquiétudes sur ce qui peut provoquer le déclin d'une grande civilisation. Chez certains spécialistes, une tendance inverse consiste à considérer que Rome n'est jamais tombée ou, au moins, que les principaux acquis auraient été préservés. Le maintien du latin comme langue de la culture, la diffusion du moulin à eau ou les grandioses mosaïques de l'Italie médiévale seraient autant de preuves d'une profonde continuité de la civilisation antique, que la prise de Rome, en 410, n'aurait guère affectée.

Le choix d'une vision pessimiste ou optimiste dépend généralement du point de vue que l'on adopte. Choisira-t-on de considérer le niveau de vie des classes moyennes, qui régresse assurément en Occident entre le III^e et le VI^e siècle ? Ou préférera-t-on observer la condition juridique des femmes et des esclaves, qui s'améliore considérablement après la chute de l'empire ? Ajoutons qu'il est difficile de comparer le sort des différentes provinces romaines : la *Britannia* – Grande-Bretagne – voit une quasi-disparition de la culture écrite au VI^e siècle, alors qu'inversement

la Gaule de la même époque compte plus d'écrivains qu'elle n'en a jamais abrité dans l'Antiquité classique.

Au cœur du débat sur l'émergence de la civilisation médiévale, on trouve généralement la question de la permanence ou du remplacement des institutions qui formaient la base de l'Empire romain. L'école de la III^e République enseignait que le droit romain – base du Code civil napoléonien – avait été mis à bas par les envahisseurs venus d'outre-Rhin, qui y auraient substitué un droit personnel, fondé sur les coutumes germaniques. La *loi salique*, la *loi des Burgondes* et autres codes barbares auraient entériné la fin de l'Etat et la mise en place d'une société où la vengeance aurait constitué la valeur cardinale. En somme, l'ordre serait romain ; la violence constituerait la marque de cette Germanie aux origines de la civilisation médiévale.

Peut-être faut-il d'abord rappeler que la disparition de l'empire d'Occident fut perçue par ses protagonistes comme une réunification du monde romain. En 476, le chef de l'armée d'Italie, Odoacre, déposa le dernier empereur Romulus Augustule parce qu'il considérait que seul l'empereur régnant à Constantinople était légitime. Certes, Odoacre s'intitula roi, mais il présenta son pouvoir comme soumis à l'autorité romaine ; l'une de ses premières actions fut de restaurer les gradins du Colisée, où les sénateurs purent à nouveau disposer de sièges marqués à leurs noms. Quant à Romulus Augustule, on ne lui fit aucun mal. Il se vit au contraire attribuer une pension de retraite, laquelle lui serait encore versée sous le règne



© BRIDGEMAN IMAGES. © PHOTO JOSSE/BRIDGEMAN IMAGES. © BRIDGEMAN IMAGES.

OMBRES ROMAINES Page de gauche : mosaïque représentant le palais de Théodoric, VI^e siècle (Ravenne, Sant'Apollinare Nuovo). Théodoric est le fondateur, en 493, du royaume ostrogoth d'Italie, qu'il gouverna depuis sa capitale Ravenne jusqu'à sa mort en 526 et qui s'inscrit dans la continuité de l'administration romaine et de la culture latine. En bas : monnaie frappée par Théodoric copiant un *solidus* byzantin de l'empereur Anastase (491-518), or (collection particulière). Ci-dessus : crypte mérovingienne de Jouarre, en Seine-et-Marne, aménagée sous le règne de Clotaire III, au VII^e siècle. Les colonnes de marbre blanc proviennent de villas gallo-romaines du IV^e siècle.

du successeur d'Odoacre, l'Ostrogoth Théodoric le Grand. Plus largement, il serait faux d'opposer une Antiquité apaisée à un Moyen Âge sanguinaire. Entre le règne d'Auguste et celui de Romulus Augustule, seul un quart des empereurs romains est mort de mort naturelle. Aucune monarchie médiévale ne connut un tel degré de violence politique.

Le modèle impérial

L'essor des royautes « barbares » reste difficile à reconstituer. Les situations varient énormément d'une région à une autre, mais dans la plupart des cas, il ne semble pas que les dirigeants territoriaux du V^e siècle se soient perçus comme des ennemis de Rome. Beaucoup vivaient selon un régime dit de la « fédération » : ce contrat d'alliance stipulait que les nouveaux venus offraient leur soutien militaire à l'empire en échange des terres qu'on leur avait accordées. Même s'ils trahissaient souvent cet accord, les rois barbares cherchaient à bénéficier d'une place au sein de

l'ordre romain ; pour cela, ils sollicitaient des titres militaires au sein de l'armée impériale. Après la disparition de l'Empire romain d'Occident en 476, les souverains se mirent à écrire à l'empereur de Constantinople pour se voir octroyer les dignités qui rendaient leur domination légitime. Les princes burgondes de la vallée du Rhône furent reconnus comme « maîtres de la milice des Gaules » ; le Franc Clovis reçut de Byzance le titre de consul en 508. Quant aux souverains wisigoths, ils adoptèrent « Flavius » comme prénom, de façon à marquer leur rattachement symbolique à Rome.

Lorsque les souverains barbares frappaient de la monnaie, ils le faisaient au nom de l'autorité impériale : jusqu'aux années 580, toutes les pièces d'or occidentales portent le nom de l'empereur romain, c'est-à-dire du maître de Constantinople. Même les rois vandales d'Afrique, qui furent pourtant de féroces conquérants, respectèrent le principe de l'empire universel à qui ils reconnurent le monopole de la frappe des pièces d'or. La monnaie romaine tardive, le *solidus*, conserva





une importance telle que le mot existe toujours en langue française sous la forme de « sou ». Il faut attendre les années 580, un siècle après la chute de Rome, pour que les souverains engagés, très progressivement, des réformes qui détachèrent le système monétaire occidental du vieux modèle impérial.

L'organisation pratique des premiers « États barbares » est très mal connue. On sait que les Vandales, Ostrogoths, Wisigoths et Burgondes disposaient d'une administration écrite. Malheureusement, les actes officiels étaient consignés sur du papyrus, un support extrêmement fragile sous nos climats. Il y a là un biais important pour comparer Antiquité et premier Moyen Âge. Pour l'Empire romain, notre connaissance des usages administratifs vient surtout de la province d'Égypte, une région où la sécheresse favorise la conservation des archives. L'Occident barbare ne dispose pas d'un tel réservoir documentaire. En Gaule, il faut attendre le VII^e siècle et le passage au parchemin – un support robuste – pour que l'écrit administratif soit conservé en masse. On y découvre que les rois mérovingiens de cette époque savent tous lire et écrire.

Il reste difficile de savoir si l'encadrement des populations par la puissance publique a considérablement régressé à la fin

de l'Antiquité. Ce fut certainement le cas dans certaines régions comme la *Britannia*, l'arc alpin ou la vallée du Danube. En Italie, en Gaule et en Espagne, les usages bureaucratiques semblent en revanche se maintenir : l'administration des Ostrogoths paraît même extrêmement paperassière, ou disons « papyrussière » ! De même, dès 508, le roi des Francs Clovis demande à ses interlocuteurs de soigneusement authentifier leurs lettres, car elles sont si nombreuses que sa chancellerie risque d'être trompée par la mise en circulation de faux. En somme, le début du Moyen Âge ne s'accompagne pas partout d'une victoire de l'oral sur l'écrit.

Les premières « lois barbares » que nous conservons furent produites entre les années 480 et 510. Au XIX^e siècle, ces textes ont été explorés pour retrouver les anciennes coutumes germaniques : le droit n'est-il pas le conservatoire de l'esprit des peuples ? Un premier problème est que ces documents sont tous écrits en latin, parfois même dans un excellent latin. Si l'on prend le cas de la *loi salique*, il faut attendre le IX^e siècle pour qu'une première traduction soit réalisée en vieil haut allemand. Ces lois ne s'adressent donc pas à des Barbares immigrés de fraîche date. Certains textes ne sont d'ailleurs qu'une réédition du droit romain. Tel est le cas du *Bréviaire* d'Alaric II, composé en 506 par les Wisigoths installés en Aquitaine, qui propose une version abrégée du vieux Code théodosien promulgué par les autorités impériales en 438. Pour l'anecdote, ce *Bréviaire* se révéla plus clair que le code original, à tel point que la plupart de ses lecteurs crurent qu'il s'agissait du véritable droit romain. Les manuscrits du *Bréviaire* wisigothique circulèrent sous le nom de Code théodosien... et ils eurent une forte influence sur la conception du Code civil napoléonien, qui entendait pourtant éliminer les coutumes médiévales !

Quant aux autres lois barbares, il s'agit essentiellement de recueils de droit privé. Ces compilations ne décrivent pas le fonctionnement de l'État, mais le mode de règlement des litiges. Le but déclaré est de réduire l'ampleur des vengeances privées, voire de les interdire ; le législateur propose pour cela des dommages-intérêts, qui remplacent les peines afflictives de tradition romaine. Demander au coupable d'indemniser la victime (ou les parents de celle-ci) a souvent été perçu comme une pratique venue des envahisseurs barbares, ce qui est possible mais à vrai dire non démontrable puisque l'on ne possède pas de textes de loi germanique. Au mieux peut-on deviner une évolution de la justice vers des formes d'arbitrage. Cette transformation s'accompagna d'une nette réduction de l'application de la peine de mort à partir du VI^e siècle.

Administration et Église

À l'époque des royaumes barbares, l'État était assurément moins fort que sous l'Empire romain, mais il disposait tout de même d'un réseau d'agents régionaux. Ceux-ci recevaient les titres portés par les anciens officiers romains : *duces* (que l'on traduit désormais par « ducs ») et *comites* (« comtes »). Dans le monde franc, ducs et comtes eurent un statut de fonctionnaires

BRÉVIAIRE DE ROI
Page de gauche : Les juristes Gaius, Paul, Sévère et Hermogénien, extrait du *Bréviaire d'Alaric*, IX^e siècle (Paris, Bibliothèque nationale de France). Promulgué par le roi wisigoth Alaric II en 506, le *Bréviaire d'Alaric* est une version abrégée et interprétée du Code théodosien de 438.

Ci-contre : illustration du concile de Tolède de 675, sous le règne du roi wisigoth Wamba, anonyme, XIII^e siècle (Madrid, Biblioteca Nacional de España). A droite : *Saint Eloi*, statue en pierre provenant de la façade de l'église Saint-Michel de Dijon, 1550-1575 (Paris, musée du Louvre).



jusqu'au VIII^e siècle. Comme à l'époque romaine, la rémunération des agents provenait à la fois d'un salaire et d'une perception directe sur les administrés, sous la forme d'un pourcentage de l'ordre de 10 % sur les amendes. A lire nos sources, les représentants du roi barbare semblent généralement suspects de corruption. Selon le point de vue que l'on adoptera, c'est là le signe de désordres généralisés ou, au contraire, d'une haute idée que les contemporains se faisaient de la fonction publique, puisqu'il faut un état de droit pour que l'accusation de corruption prenne sens.

L'administration centrale des premiers royaumes médiévaux était généralement itinérante ou semi-itinérante, ce qui a parfois été considéré comme un usage germanique. Une fois encore, il est difficile de trancher. Entre le III^e et le V^e siècle, les empereurs « romains » ne résidèrent presque jamais à Rome : ils circulaient sur les espaces de frontières. Leurs successeurs semblent également avoir gouverné avec une cour plus ou moins mobile. Quelques rois tentèrent toutefois de se stabiliser dans une capitale : Paris pour Clovis, Ravenne pour Théodoric le Grand... Les Wisigoths d'Espagne s'installèrent durablement à Tolède à partir des années 580 et leur palais y demeura jusqu'à la fin de leur royaume. Et de même que Constantin avait fondé Constantinople, on assista à quelques tentatives de créations urbaines, sous la forme de Theodoropolis dans les Alpes ou Reccopolis sur la Meseta espagnole.

A vrai dire, l'Europe n'avait guère besoin de villes nouvelles, dans la mesure où l'unité fondamentale d'administration restait les vieilles cités antiques. A quelques rares exceptions, la quasi-totalité des villes romaines subsista en Occident, d'abord parce que les rois barbares y installèrent un agent local, mais surtout parce que ces villes abritaient un siège épiscopal. Or, après le délitement de l'Empire romain, les évêques eurent tendance à récupérer la plupart des anciennes fonctions municipales : voirie, écoles, services caritatifs, justice de proximité, entretien de la muraille... Même si les villes occidentales perdirent une part importante de leur population à la fin de l'Antiquité,

elles se maintinrent parce que les évêques qui les contrôlaient animaient la vie civique et institutionnelle. Les rois prirent conscience de l'intérêt de ce réseau d'encadrement qui doublait celui de leurs propres agents. Dès le VI^e siècle, les souverains barbares se réservèrent le droit de désigner les futurs évêques. Beaucoup de ceux qui furent choisis étaient de vieux fonctionnaires, loyaux et compétents. Le bon saint Eloi fut ainsi ministre des Finances du roi Dagobert avant de devenir évêque de Noyon ; saint Léger fut juriste à Poitiers puis officier palatin à Paris avant d'être nommé par la reine Bathilde comme évêque d'Autun. Ces prélats transmissent à leurs cathédrales le goût de l'administration écrite, de l'archivage de longue durée et des inventaires du patrimoine foncier.

Cette place nouvelle accordée à l'Eglise pour encadrer les populations, sur un plan aussi bien spirituel que temporel, constitue une innovation du haut Moyen Age. La christianisation qui en résulta changea jusqu'au calendrier civil : alors qu'en 321 l'empereur Constantin s'était contenté de fermer les tribunaux pendant le « jour du Soleil », un édit du roi franc Chilbert II proclama en 595 que le dimanche, « jour du Seigneur », était totalement férié. Partout, le droit évolua en faveur d'une prohibition de l'inceste et de l'infanticide ; les Wisigoths d'Espagne tentèrent même d'imposer l'indissolubilité du mariage, contre la pratique romaine du divorce. En matière judiciaire, le serment prenant Dieu à témoin devint un élément essentiel de toute procédure ; voilà pourquoi, encore aujourd'hui, il faut lever la main vers le Ciel avant de dire : « *Je le jure.* »

Et si les juges humains ne disposaient que de moyens d'enquête très limités, le Créateur pouvait être appelé à



RAYONNEMENT CHRÉTIEN A gauche : *Plaque de Limons*, or et grenats, trouvé à Limons dans le Puy-de-Dôme, fin du VI^e-début du VII^e siècle (Paris, BnF). Probablement destiné à un usage liturgique, ce disque d'or ajouré représentant un christe porte en son centre, comme un soleil rayonnant, le visage du Christ. En bas : *Confirmation par Clotaire II d'une donation faite à l'abbaye de Saint-Denis par un certain Dagobert*, papyrus, 625 (Paris, Archives nationales). Il s'agit du plus ancien acte royal de France dont l'original soit conservé. Page de droite : *L'Ordealie par l'eau*, extrait du *Codex lambacensis*, XII^e siècle (Lambach, Stiftsbibliothek).

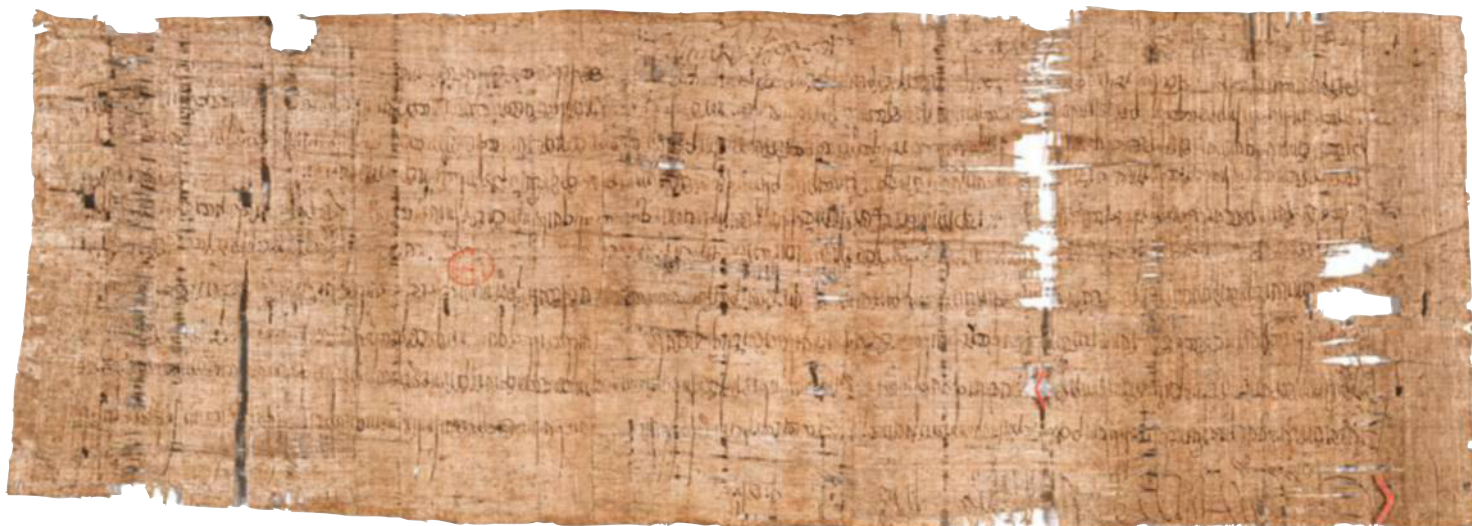
intervenir devant un tribunal. Les premières traces de l'ordalie – le jugement de Dieu – apparaissent au VI^e siècle chez les Burgondes. Il est possible que le duel judiciaire et l'épreuve de l'eau bouillante aient une origine païenne, mais les premiers textes dont nous disposons ont été produits dans un environnement totalement chrétien. La lecture de l'Ancien Testament invita également à développer des procédures d'intronisation nouvelles, tel le sacre des rois qui apparut chez les Wisigoths entre les années 630 et 670.

Le temps des mutations

Jusqu'au milieu du VII^e siècle, les principales institutions semblent très fortement copiées de Rome ou inspirées par la Bible avant de connaître une véritable mutation. En Espagne, la conquête arabe de 711 met fin à l'expérience d'administration wisigothique. En Angleterre, les rois choisissent de privilégier la langue anglo-saxonne sur le latin, ce qui transforme en partie notre documentation. Dans le monde franc, la famille carolingienne s'empare progressivement du pouvoir en

priviliégiant les relations d'homme à homme. La vassalité, qui était à l'origine un contrat privé, débordé désormais sur la sphère publique. A partir de l'époque de Charlemagne, tenir un office public signifie que l'on est à la fois un agent de l'Etat et un fidèle personnel du roi, ce qui induit une confusion de statut. En 843, Charles le Chauve admet qu'il est impossible de retirer un poste de pouvoir à un individu sans lui octroyer en retour une charge équivalente. A partir des années 890, l'hérédité des fonctions publiques devient la norme dans une bonne partie de l'Occident. Certains Etats implorent. Au X^e siècle, le royaume des Francs ne dispose plus, pour la première fois depuis ses origines, d'une administration centrale ; le pouvoir réel est passé entre les mains de princes et autres seigneurs régionaux qui, en Aquitaine ou en Bourgogne, disposent de l'intégralité des pouvoirs régaliens.

Cette « France sans Etat » du X^e siècle résulte-t-elle d'une nouvelle vague d'invasions ? Indirectement, c'est sans doute le cas : les seigneurs qui prennent le pouvoir sont ceux qui affirment assurer la défense de leur territoire contre les ennemis extérieurs, notamment les Normands, les Hongrois et les Arabo-Musulmans. Forts de la légitimité guerrière obtenue contre ces adversaires infidèles, ils peuvent contester la capacité du pouvoir royal à assurer le salut de l'ensemble de la société. Dans le cas particulier du comté de Rouen, le titulaire est le Normand Rollon à partir de 911, ce qui n'empêche pas ses fils et successeurs de se présenter en défenseurs et restaurateurs de l'Eglise. Autoproclamés ducs de Normandie peu avant l'an 1000, ils développent une administration régionale particulièrement efficace.





Sur la longue durée, le degré de violence a-t-il considérablement évolué ? Tout est affaire de perception. Nous avons aujourd'hui une vision favorable de l'Empire romain, envisagé comme un moment de paix et de prospérité économique. Les chroniqueurs du Moyen Âge étaient beaucoup plus critiques. Ils gardaient notamment le souvenir de la persécution des premiers chrétiens : la force de l'Etat romain leur semblait synonyme d'une extrême violence, qui s'incarnait dans des supplices – crucifixion, condamnation aux fauves, réduction en esclavage – qui horrifiaient les sensibilités médiévales. Quant aux bâtiments de loisirs et de spectacles qui représentent pour nous les chefs-d'œuvre de Rome, les auteurs chrétiens les pensaient comme des dépenses inutiles, alors que l'argent aurait pu servir à nourrir les hommes ou à sauver leurs âmes.

On comprend ainsi que de nombreux auteurs chrétiens aient été favorables à l'émergence des pouvoirs barbares en Occident. Sainte Geneviève de Paris soutint Clovis, Isidore de Séville légittima la domination des Wisigoths sur l'Hispanie, les archevêques de Reims aidèrent les Vikings à se stabiliser en Normandie. En retour, les souverains chrétiens du premier Moyen Âge gouvernèrent entourés d'évêques et de saints hommes. Bien souvent, les transformations institutionnelles furent négociées plus qu'imposées. Ne négligeons pas aussi la place de l'aristocratie, qu'elle fût d'origine romaine ou barbare ; ce fut elle qui réclama la disparition des anciens impôts, ceux-là mêmes qui alimentaient le fonctionnement de l'Etat antique.

Il en résulta cette première société médiévale qui préférait les palabres aux batailles, les arbitrages aux victoires, les compromis aux lois. L'essentiel était de parvenir à un idéal de « paix et concorde », deux mots dont les petits-fils de Clovis firent la devise de leur règne. Bien sûr, ces pouvoirs faibles n'assuraient pas toujours la justice. Mais, pour les chrétiens, la justice n'appartenait-elle pas à Dieu, qui y pourvoirait à la fin des Temps ? En attendant, l'important restait que le pouvoir

temporel, même anémique, limite non la violence en elle-même mais les excès de cette violence. Les institutions du haut Moyen Âge avaient des moyens et des ambitions limitées, cela ne veut pas dire qu'elles aient été inefficaces. Dans les tombes des « temps barbares », les traces de violence se révèlent beaucoup plus rares que dans les cimetières de l'époque de la guerre de Cent Ans.

Agrégé d'histoire et docteur en histoire médiévale, Bruno Dumézil est professeur à l'université Paris-Sorbonne.

À LIRE de Bruno Dumézil



L'Empire mérovingien, V^e-VIII^e siècle,

Passés/Composés, 352 pages, 23 €.

Les Barbares (dir.), PUF, 1 520 pages, 22 €.

Les Racines chrétiennes de l'Europe. Conversion et liberté dans les royaumes barbares, V^e-VIII^e siècle, Fayard, 814 pages, 32,50 €.

Comment survit une civilisation

En dépit du choc des invasions,
la culture de l'Antiquité tardive a traversé les siècles
pour donner naissance à notre civilisation.

Les civilisations sont mortelles, mais certaines ont la peau dure. C'est le cas de la nôtre dont on peut au moins faire remonter les origines à ce moment où, il y a vingt-trois siècles, la République romaine absorba complètement les royaumes hellénistiques après sa victoire à la bataille de Pydna (168 av. J.-C.) et recueillit l'héritage grec dans tous les domaines de l'art, de la philosophie et de la littérature en y ajoutant le caractère propre à son esprit, le goût du droit, de la législation et de l'administration, le tout tempéré par l'idéal de *gravitas*.

Cette civilisation est toujours présente et vivace au XXI^e siècle. Elle a pourtant traversé bien des dangers : au premier chef, la tourmente provoquée par la dissolution de l'Empire romain d'Occident sous l'effet de ce qu'on nomme « les grandes invasions », commencées (mais repoussées) au III^e siècle, reprises au V^e, cette fois avec succès.

On en a parfois surestimé les dégâts. Les destructions matérielles qu'elles ont provoquées sont incontestables aux V^e et VI^e siècles. Elles ont, un temps, mis en danger la transmission même de ce qui est apparemment le plus fragile, la culture. Mais dès le VIII^e siècle, le sauvetage de l'essentiel est patent ; un début de redécoupage intellectuel s'amorce ; les nouvelles langues européennes, y compris celles des anciens envahisseurs, se condensent pour une entrée en littérature. Autrement dit, la *traditio* tenace de génération en génération a maintenu la



ANTIQUITÉ TARDIVE

Ci-contre : *Empereur triomphant* (Justinien ?), dit « *Ivoire Barberini* », VI^e siècle (Paris, musée du Louvre). Repoussant un Barbare scythe ou perse de sa lance, revêtu de l'armure romaine, l'empereur est placé sous la protection du Christ et reçoit les tributs des peuples vaincus. Page de droite : la chapelle absidiale de la basilique San Vitale à Ravenne, couverte de mosaïques byzantines de l'époque justinienne (VI^e siècle).

mémoire et le savoir, même si les très hautes couleurs des grands auteurs de l'Empire ont pâli (c'est spécialement le cas en Gaule mérovingienne, beaucoup moins dans l'Espagne d'Isidore de Séville ou l'Italie de Grégoire le Grand, *consul Dei*).

Une Antiquité résiliente

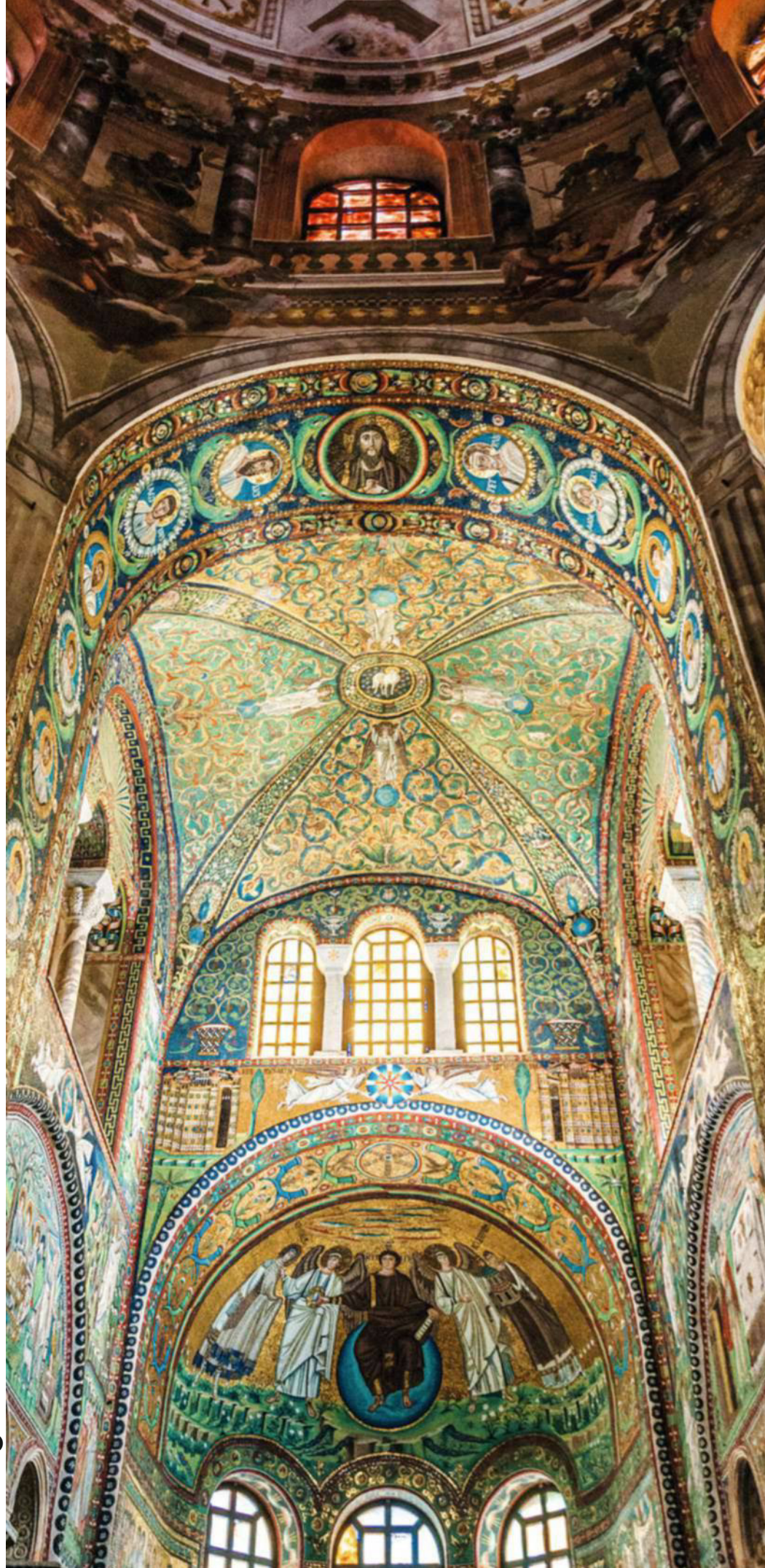
Le vrai est que ce n'est pas exactement la culture antique qui a été transmise puis s'est métamorphosée. C'est en fait la culture de l'Antiquité tardive qui a affronté l'épreuve du grand bouleversement et qui est parvenue à la surmonter.

La définition de l'Antiquité tardive (succédant à l'appellation péjorative de Bas-Empire, utilisée depuis Gibbon pour désigner la période du III^e au V^e siècle, comme à celle d'Âges obscurs pour qualifier le haut Moyen Âge – VI^e-VII^e siècles) a été élaborée dans la seconde moitié du XX^e siècle, par quelques maîtres de la recherche européenne et notamment française au premier rang desquels Henri-Irénée Marrou. Elle a fini par construire un nouveau savoir dont l'histoire de la culture européenne a été la première bénéficiaire. On la fait commencer en général au III^e siècle, après le

règne des Sévère, et se terminer à la fin du VII^e siècle, voire au début du VIII^e (émergence des Carolingiens), sa partie la plus nettement « antique » correspondant aux trois derniers siècles de l'Empire romain en Occident. La séparation majeure d'avec le Haut-Empire romain, caractérisé par le règne du polythéisme païen institutionnel, est marquée par l'apparition, la diffusion et le triomphe de la religion chrétienne (monothéiste), qui devient celle de tout l'empire (Occident latin et Orient grec) à la fin du IV^e siècle. Les principales conséquences en furent, pour la culture, que toute la philosophie gréco-romaine allant du matérialisme scientifique (Lucrèce) à la métaphysique cosmologique (Plotin, Macrobe) fut remplacée par une théologie du Salut (Augustin) et, pour la littérature, que toute la tradition de la poésie mondaine et surtout érotique (Properce, Ovide), léguée par la République, fut au mieux marginalisée, devint au pire incompréhensible, et fut remplacée par une poésie certes de forme traditionnelle, mais célébrant désormais la nouvelle religion, ses martyrs et ses saints (Prudence).

Lorsque se produisent au V^e siècle la dislocation de l'empire en Occident et son remplacement progressif par des royaumes germaniques, la culture romaine et latine, tant des temps classiques passés que des temps chrétiens émergés, bénéficie d'une solide implantation dans tout l'espace impérial, à tous les niveaux requis pour garantir son aptitude à affronter les troubles à venir. Scolairement, l'usage de l'écrit, même s'il reste minoritaire dans la population globale, est vivace, incluant tant les humbles décomptes d'artisans que le vaste corpus des inscriptions chrétiennes lisibles depuis Mérida jusqu'à Trèves, en passant évidemment par Rome ; cette omniprésence est aussi le produit d'une forte empreinte administrative, depuis les décrets locaux mis en œuvre par les *curiales* jusqu'à la majesté de la législation impériale, telle la somme du Code théodosien (438) ; enfin, au niveau intellectuel, toute une littérature chrétienne concurrence d'abord la production païenne, encore éclatante (Ammien Marcellin), avant, au terme de controverses et

© RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE DU LOUVRE)/MAURICE ET PIERRE CHUZEVILLE. © VERONIKA PFEIFFER/ALAMY/HEMIS.





SOLEIL DU SALUT Ci-contre : le Christ en Sol Invictus, fin III^e-début IV^e siècle, mosaïque du mausolée M dans la nécropole du Vatican, sous la basilique Saint-Pierre. En bas : statuette du Bon Pasteur (Vatican, Museo Pio Cristiano). Page de droite : le mausolée Santa Costanza à Rome, édifié au IV^e siècle pour la fille de Constantin I^{er}. De plan centré, avec déambulatoire, il est surmonté d'une coupole soutenue par douze paires de colonnes en granit gris et rose, qui sont des remplois.

de polémiques de haute volée – soit contre la résistance païenne, soit entre courants de pensée chrétiens, souvent combattifs –, de déboucher sur l'émergence d'une production nouvelle, riche d'auteurs variés et talentueux, où brille saint Augustin, lui-même modèle de la conversion de la nouvelle religion aux valeurs rhétoriques de l'ancienne érudition (Cicéron).

Tout ce monde langagier et culturel bénéficie d'un socle solide dû à la permanence d'écoles et à la domination persistante d'élites aristocratiques, les puissantes familles de rang sénatorial de la Rome impériale (*clarissimi*). Celles-ci associent en effet une richesse (latifundiaire) immense à un souci culturel élevé, héritier direct du système éducatif traditionnel, public ou privé, possédant des bibliothèques importantes où sont copiées et préservées les grandes œuvres du passé (Tite-Live, Virgile...), tandis que de véritables ateliers de copistes diffusent par milliers les textes des best-sellers chrétiens du siècle (*Vita Martini* de Sulpice Sévère, en 397).

Quand l'Eglise catholique structure l'espace romain

Plusieurs facteurs confortent opportunément cette situation et favorisent un long maintien de la civilisation. D'abord l'Eglise catholique est désormais suffisamment organisée pour occuper des positions qui doublent celles de la hiérarchie laïque d'Etat (jusqu'à reprendre sa terminologie : *praelatus*, *nuntius*, *pontifex*...), tout en se répartissant les territoires d'autorité en

diocèses qui calquent ceux qu'a tracés Dioclétien lors du redécoupage des provinces impériales à la fin du III^e siècle : les cités se couvrent peu à peu d'évêchés dont les sous-ensembles à régir au niveau local prennent le nom de paroisses. Les centuries d'évêques et les cohortes de prêtres qui s'y installent maillent ainsi l'espace romain d'un second vêtement religieux, culturel et langagier prêt à prendre le relais. Or, le propre de l'Eglise catholique est qu'elle tend à



se centraliser également autour de l'évêque de Rome (*papa* signifie « père », titre d'honneur attribué aux évêques, puis au pape), qu'elle dispose d'une législation écrite robuste et de moyens efficaces de concentration de l'autorité et du pouvoir (conciles, synodes) qui construisent tout un encordage centripète, de l'Hispanie à l'Italie en passant par l'Afrique romaine. Enfin, dernier mais non moindre facteur de résilience, cette nouvelle religion à vocation universaliste s'adresse à la masse des habitants de l'empire (contrairement aux cultes païens, mêmes récents comme Mithra, segmentés et locaux), de façon à les convertir à un nouveau monde mental (non parfois sans quelque violence soit verbale, soit physique, évidemment). Ainsi est vivifiée la langue parlée partout en Occident, à savoir le latin tardif. Contrairement à ce qui était soutenu autrefois par les spécialistes de philologie romane, même les plus humbles locuteurs parlent cette langue, alors bien évoluée par rapport aux siècles classiques, mais toujours reconnaissable comme de type latin. La latinophonie continue en dépit des bouleversements dont l'Europe est le théâtre.

L'acculturation romano-germanique

Le choc des raids germaniques, des combats, du démembrement de l'autorité et de l'espace impérial, est réel et souvent éprouvant. Mais il n'est pas suffisamment durable, ni suffisamment étendu, pour compromettre totalement tous ces facteurs de résilience.

La première des raisons est que les principaux peuples (Francs, Goths, Vandales), qui finissent par s'installer à l'intérieur du *limes*, la frontière militaire qui protège l'empire à l'est (région Rhin-Danube), forment des ensembles quantitativement faibles par rapport à la population romaine (certainement moins de 10 %, même dans les endroits où ils installent leurs premières résidences) : l'interaction ethnique entre Latins et Germains privilégie dès lors automatiquement par effet d'osmose la majorité. La seconde raison est que, malgré ce déséquilibre dans le rapport de force démographique, la culture des envahisseurs aurait dû pour l'emporter bénéficier



d'un prestige sans pareil (à leurs propres yeux), associé à une volonté ferme d'en imposer les caractères. Or, il n'en est rien : les rois et les chefs germaniques, malgré leurs beaux anthroponymes, et une certaine communauté langagière due à la provenance commune de leurs nombreux dialectes, n'offrent rien d'autre qu'une culture folklorique qui fait vite pâle figure face à la splendeur de l'Empire (ils ne le voyaient pas avec les yeux des décadentistes du XIX^e siècle) et au prestige de sa religion universelle d'Etat, cette pyramide catholique latino-phonie. Après les violents combats en Gaule au III^e siècle, où des raids barbares, finalement éradiqués, avaient déjà provoqué encore plus de dégâts que leurs successeurs deux siècles plus tard, les effets d'échanges et d'osmose s'étalent pendant plus d'un siècle de part et d'autre du *limes*, l'acculturation au bénéfice de Rome commençant dès lors. L'armée impériale, encore très efficace au cours de batailles mémorables (Strasbourg, 357), incorpore dans ses rangs de plus en plus de Germains, dans les troupes auxiliaires comme dans les légions, jusqu'au moment où les plus assimilés et doués deviennent même généraux défenseurs de l'empire (Arbogast). L'affaiblissement de ce

dernier (pour des raisons aussi bien internes qu'externes) conduit à d'étonnants compromis où les Wisigoths deviennent des fédérés (*foederati*) dans le sud-ouest de la Gaule (*regnum* de Toulouse en 418) avant d'étendre, par la conquête, leur autorité jusqu'à l'Hispanie (Tolède). Or, ces Germains sont déjà acculturés par leur conversion depuis plus d'un siècle au christianisme (même si c'est sous une forme dissidente du catholicisme, l'arianisme). Ils disposent d'une « Bible » traduite en gothique par un intellectuel de génie, l'évêque arien Wulfila : les concordances civilisationnelles, dès lors, s'installent. Lorsque, au milieu du V^e siècle, l'Afrique romaine tombe aux mains des Vandales après une brève campagne militaire (Genséric), les dégâts proviendront surtout des conflits entre leur foi de chrétiens ariens et celle de l'Eglise chrétienne catholique majoritaire partout.

On le voit : sans que puisse être niée l'ampleur des dévastations qui frappent alors l'empire, les forces profondes favorisent constamment une acculturation entre les nouveaux venus et les résidents pluri-séculaires, au bénéfice de ces derniers.

Il n'y a donc pas eu, sur le plan culturel, de *Dark Ages* (une nuit mortelle de la

civilisation), sauf dans l'imaginaire d'historiens et d'écrivains romantiques fascinés par une barbarie qui leur faisait en même temps délicieusement horreur. Le talent littéraire du plus célèbre écrivain du temps, Grégoire de Tours, a contribué à cette vision apocalyptique de l'après-Empire. Certes les VI^e et VII^e siècles ont enduré malheurs à foison, frappant les élites comme les populations – on en trouvera aisément les détails inquiétants dans les bons livres d'érudition. Mais la lecture de Tacite ou de Suétone sans distanciation critique conduirait de même tout lecteur non averti à ne pas voir la prospérité majestueuse du Haut-Empire et les bénéfices de la *Pax Romana*. Une même approche littérale des sources ne doit pas conduire à occulter le bouillonnement conflictuel et créateur des temps chrétiens. Après le V^e siècle, la culture antique et surtout tardive, au lieu de se perdre en France, en Italie, en Espagne, comme en Afrique, commence en réalité une métamorphose qui pose les bases du rayonnement carolingien. Même si l'école « publique » antique semble s'effacer au VI^e siècle (peut-être ni partout ni en même temps), elle trouve un refuge immédiat dans l'éducation privée des lignées aristocratiques qui perdurent



© BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE POITIERS/AURIMAGES

longtemps après l'Empire, tandis que l'extension sociale et géographique du catholicisme et de ses institutions crée de plus en plus de relais avec les écoles épiscopales puis presbytérales, modestes, mais tenaces, car il est impossible de lire et de comprendre les textes sacrés, de prêcher, de procéder aux différents rites (baptême) comme de chanter convenablement les chants de la liturgie (psaumes, hymnes) sans une formation scolaire consistante.

L'apparition de la littérature hagiographique

Une nouvelle littérature se construit du fait de la rencontre entre la pression idéologique de l'Eglise imposant sa foi et ses règles de vie à une société devenant chrétienne

en profondeur et les exigences de cette société désireuse d'être confrontée à un Dieu moins abstrait et distant (au Ciel et à Rome). C'est ainsi que les territoires se couvrent de sanctuaires dédiés à des saints locaux bien enracinés dans leur pays : ce sont fréquemment des membres de l'aristocratie locale (souvent d'ascendance sénatoriale) qui deviennent évêques, avant d'être proclamés saints. Des rédacteurs, la plupart du temps anonymes, composent le récit de leur vie, qui authentifie le « héros » local, célèbre ses vertus et incite les fidèles à l'imiter et à se soumettre à l'institution qu'il incarne. Ces *Vitæ* sont en général assez courtes, suivent un plan préétabli et sont écrites dans un latin qui s'adapte dans toute la mesure du possible à la capacité de compréhension de la

masse des fidèles (en général illettrés). Ce besoin de communication encourage la production de milliers de manuscrits qui contribuent au maintien d'une culture écrite. Cette littérature hagiographique est confiée aux parchemins avec des formes de lettres buissonnantes (et parfois déconcertantes) ainsi que dans une orthographe voire une grammaire plus ou moins vacillantes par rapport aux vieilles normes, mais remplies de vitalité (ce caractère concerne presque toute la documentation mérovingienne, y compris les diplômes royaux). Cette riche production a été souvent regroupée dans de vastes florilèges, les légendiers (« ce qui doit être lu », en latin). Certaines des *Vitæ* constituent à la fois des créations littéraires réussies et des documents historiques cruciaux, à l'exemple des *Vies* de Didier de Cahors, d'Eloi de Noyon, de Priest de Clermont (VII^e siècle), comme de Benoît en Italie (VI^e), etc. En ce début de XXI^e siècle, l'exploitation de ces gisements de *data* fait l'objet de recherches innovantes par les spécialistes, qui contribuent à reconstruire mieux les traits de cette civilisation, parfois modeste, mais toujours vivace.

Le maillage des sauvetés monacales

Autre innovation majeure, le développement du monachisme. Importé de l'Orient grec, sanctuarisé en Occident latin par la figure de saint Martin, stimulé par l'extension des communautés privées de pieux aristocrates *conversi* installées dans leurs riches demeures, il prend rapidement la forme que nous lui connaissons à partir du VI^e siècle. De très modestes groupes d'hommes et de femmes (séparés) fondent de petits établissements un peu partout, de l'Italie à l'Espagne pour se donner une règle de vie (venue le plus souvent soit d'Italie avec Benoît de Nursie, soit d'Irlande avec Colomban), définissent un lieu à l'écart dédié à leur propre communauté de vie, et y construisent de modestes hameaux. En Francie mérovingienne du Nord, près de 700 établissements apparaissent ainsi dans le courant du VII^e siècle. Outre la célébration divine continue et les occupations pratiques indispensables, ces

lieux deviennent aussi un endroit où le travail de copiste prend une place importante parce qu'il est considéré comme l'accomplissement des tâches quotidiennes obligatoires (*manu scriptum*). La religion catholique reposant sur un ample corpus écrit de textes sacrés et sur une exégèse abondante et savante de ceux-ci, le niveau culturel est ainsi constamment maintenu, d'autant plus que les Pères (Ambroise, Jérôme, Augustin) avaient rapidement établi qu'une éducation grammaticale et littéraire complète, puisant dans l'enseignement classique traditionnel, était indispensable. Dernier élément de conservatisme dynamique, la pratique du chant liturgique : de nombreux passages des *Vies* de saints imputent aux mérites de leur héros sa capacité à être un *cantor* de qualité.

Intrication de noms et de services

Assez rapidement, l'onomastique signe l'acculturation des nouveaux venus à l'ancien monde. Les anthroponymes germaniques surgissent un peu partout dans les textes (et les inscriptions), et, chose évidemment notable, dans les listes d'évêques



MONACHISME Page de gauche : Venance Fortunat écrivant peu après 600 la vie de sainte Radegonde, *in Vita Radegundis*, XI^e siècle (Poitiers, Bibliothèque municipale).

Fille du roi de Thuringe, capturée par les Francs, Radegonde épousa Clotaire I^{er} en 538. Elle fonda à Poitiers le monastère féminin qui prit le nom de Sainte-Croix en 569.

Ci-dessus : l'abbaye du Mont-Cassin fondée en 529 par saint Benoît. En bas : conseil d'évêques hispaniques durant le règne des Wisigoths (Ve-VIII^e siècle), miniature tirée du *Codex Aemilianensis* 60, 992-994 (Madrid, Real Biblioteca Monasterio de El Escorial).

ou d'abbés. De plus, tous ces royaumes germaniques, issus du découpage de l'ancien empire, ont également réemployé les élites romaines passées au service des rois, à l'exemple de l'illustre Cassiodore, véritable Premier ministre du roi ostrogoth d'« Italie » Théodoric (lui-même latinophone), et auteur d'un recueil fameux de décisions réglementaires (les *Variæ*). La législation romaine tardive fusionne plus ou moins

avec les traditions ancestrales germaniques, qui impriment aussi leur marque, la différence majeure avec leur passé de pure oralité (malgré les runes du Nord) étant que tout se place sous le signe du règlement écrit. Le corpus des lois édictées par les souverains, par exemple wisigoths (*Forum iudiciorum*) ou lombards (*Edictum Rothari*), nous est parvenu. Les recherches les plus récentes ont établi définitivement que l'administration mérovingienne fonctionnait par voie de documents écrits, loin de l'étiquette de « chasseurs-cueilleurs » que des historiens mal avisés leur avaient collée au siècle dernier. Dans l'entourage immédiat des rois existe une chancellerie compétente auprès de laquelle viennent terminer leur éducation les enfants des plus puissantes familles, les *nutriti regis* (Eloi, Dadon...) que l'on retrouvera dans les chansons de geste, les *noirit le rei*.

Expansion

Cette nouvelle civilisation en cours de réélaboration sur un fonds conséquent hérité de l'Antiquité tardive commence en outre à reprendre les chemins de l'expansion abandonnés depuis longtemps par l'Empire : des missions partent par élans successifs à partir des années 600 soit pour reconquérir des terres perdues par le christianisme (Angleterre), soit pour conquérir de nouveaux espaces au nord (Frise) et à l'est (Germanie – fondation par Sturm, disciple





ART GRAPHIQUE MÉROVINGIEN Ci-dessus, à gauche : page du *Légendier de Turin*, réalisé à la fin du VIII^e siècle à l'abbaye Saint-Médard de Soissons. On y lit, en écriture mérovingienne, le début de la *Vie de saint Rémi de Reims* (Turin, Biblioteca Nazionale Universitaria). Ci-dessus, à droite : *Croix de Lothaire*, XI^e siècle (Aix-la-Chapelle, Trésor de la cathédrale). Chef-d'œuvre de l'art ottonien, cette croix de procession présente en son centre un camée d'Auguste et, à sa base, un sceau de Lothaire qui lui a donné son nom. Page de droite : saint Matthieu, enluminure des *Evangelies de Saint-Riquier*, fin du VIII^e siècle (Abbeville, Bibliothèque patrimoniale). Ce manuscrit atteste l'émergence du nouveau savoir-faire artistique carolingien.

de Boniface, du monastère de Fulda, pépinière de manuscrits). Un des résultats les moins prédictibles est le surprenant succès de la reconquête catholique des îles britanniques où se réinstallent de nouveaux centres de savoir, spécialement dans des monastères qui acquièrent vite un grand renom (Lindisfarne, Jarrow, Whitby) par la qualité de leur vie spirituelle et par l'éminence de leur science langagière : sur un espace où la latinophonie avait disparu sous la pression de la langue des envahisseurs (dialectes germaniques sur l'île principale), émergent des écoles et des intellectuels qui recouvrent une maîtrise remarquable du latin – c'est sur

ces frontières de l'Europe qu'apparaissent deux savants exceptionnels, tous deux moines, Bède le Vénérable (mort en 735), puis Alcuin (mort en 804), qui signent le premier décollage intellectuel de l'Europe jusqu'à l'efflorescence carolingienne. L'existence d'écrivains capables de manier un latin étonnamment « classique » (en fait « patristique ») prouve que malgré les tourmentes externes et le changement de mentalité dû à l'omniprésence du catholicisme, le trésor des manuscrits littéraires de l'Antiquité classique a été protégé, selon des modalités que les experts peinent à reconstituer. S'il n'est pas trop surprenant que l'*Enéide* ait ainsi traversé les siècles, il

est miraculeux que les lettres de Cicéron l'aient fait aussi.

Ascension

Lorsque, en France, la lignée austrasienne des Pépinides prend le dessus sur la lignée neustrienne, ce déplacement du centre de gravité du pouvoir vers des terres restées germaniques et germanophones, loin d'interrompre cette dynamique conservatrice, en recueille tous les acquis (il ne faut pas écouter la propagande dénigrante – c'est le jeu – des nouveaux maîtres carolingiens à l'égard de ceux à qui ils viennent d'arracher les rênes du pouvoir) et les enrichit d'une manière telle qu'il est légitime de parler alors de métamorphose créatrice, porteuse de toutes les innovations du Moyen Âge en approche. A partir des années 780, sous l'impulsion du futur empereur Charles (germanophone, certes, mais parfaitement latinophone) et du vaste cercle de lettrés, la plupart du temps hommes d'Eglise, venus de toute l'Europe (Alcuin d'Angleterre, Théodulf d'Espagne, Paul Diacre d'Italie) à l'appel du lieu majeur du pouvoir (Aix-la-Chapelle), ce qu'on nomme un peu exagérément la Renaissance carolingienne (elle ne vient pas relever des ruines, mais accélérer une expansion déjà en cours) prend son essor. La production écrite augmente considérablement ; elle est dotée d'une nouvelle forme d'écriture plus standardisée (la minuscule caroline) ; la proportion de manuscrits qui sont désormais protégés et conservés jusqu'à l'époque contemporaine s'accroît massivement (c'est là que les philologues modernes retrouvent aussi Virgile, Cicéron... soigneusement copiés). La théologie, qui à cette époque a supplanté la philosophie comme

discipline reine (école d'Auxerre), l'histoire, avec l'apparition de maîtres comme Eginhard, Nithard, Paul Diacre, la poésie, soit sous sa forme savante en vers métriques talentueux (Théodulf), soit en vers modernes rythmiques, la législation (système de commandement centralisé des *Capitularia*), la gestion (création de vastes états des lieux avec les *Polyptyques*) poussent le royaume puis l'empire vers le fleurissement d'un premier pré-humanisme. Le conservatisme dynamique des siècles passés cède la place à une métamorphose créatrice. Celle-ci est d'autant plus remarquable que la réaction culturelle des intellectuels qui veillent d'un côté à la restauration d'un latin conservateur (et donc coupé désormais du langage et de la vie ordinaire) déploie presque simultanément d'un autre côté une épatante face discrètement contradictoire, mais tout aussi porteuse d'avenir. En effet, par souci d'efficacité, d'intelligents rédacteurs mettent au point des niveaux de latin écrit qui n'ont plus de latin que le nom officiel, mais jouent avec et le manipulent pour rendre les documents pragmatiques aptes à une communication soit élargie, soit généralisée : sous un vêtement latiniforme, on lit dans des centaines de chartes à partir des années 750, en France et en Italie, des pages ou des passages dont la langue figure, à l'exception de leur prononciation, les différentes langues romanes qui sont désormais parlées (la latinophonie s'est à cette date transformée en romanophonie), prototype des premiers monuments écrits directement en langue d'oïl puis en langue d'oc (c'est-à-dire révélant leur réalisation orale)... A la même période, et dans la même logique, commence aussi l'histoire des littératures germaniques (*Evangelienbuch* d'Ottfrid de Wissembourg), fruit de cette acculturation réciproque.

Les échecs patents dans cette transmission, parfois tourmentée, sont dus à des causes externes autrement puissantes : l'Afrique romaine, latine et catholique, est perdue sous le choc de l'invasion arabo-musulmane (VII^e siècle) qui y entraîne un étiolement rapide de la tradition culturelle et langagière de l'Occident romain. La majeure part de la péninsule Ibérique à son



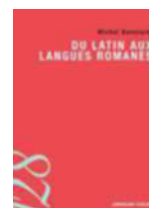
tour, après l'effondrement de ses défenses militaires (VIII^e siècle), s'engage, elle aussi, dans une nouvelle civilisation, brillant de tout autres feux (al-Andalus). Le sud occitanophone de la France, longtemps menacé lui aussi par les expéditions guerrières musulmanes, reste dans la civilisation européenne, à laquelle il donnera, deux siècles après sa première littérature laïque en roman, le *trobar* (XI^e siècle), lui-même surprenant retour à la poésie érotique (disparue sous l'empire chrétien), après un siècle de violents combats finalement remportés par la cavalerie carolingienne.

Directeur d'études émérite à l'EPHE, section des sciences historiques et philologiques, Michel Banniard est professeur émérite de langue et littérature françaises du Moyen Age à l'Université Toulouse-Jean-Jaurès.

À LIRE de Michel Banniard



Genèse culturelle de l'Europe, V^e-VIII^e siècle
Seuil
« Points Histoire »
254 pages
D'occasion



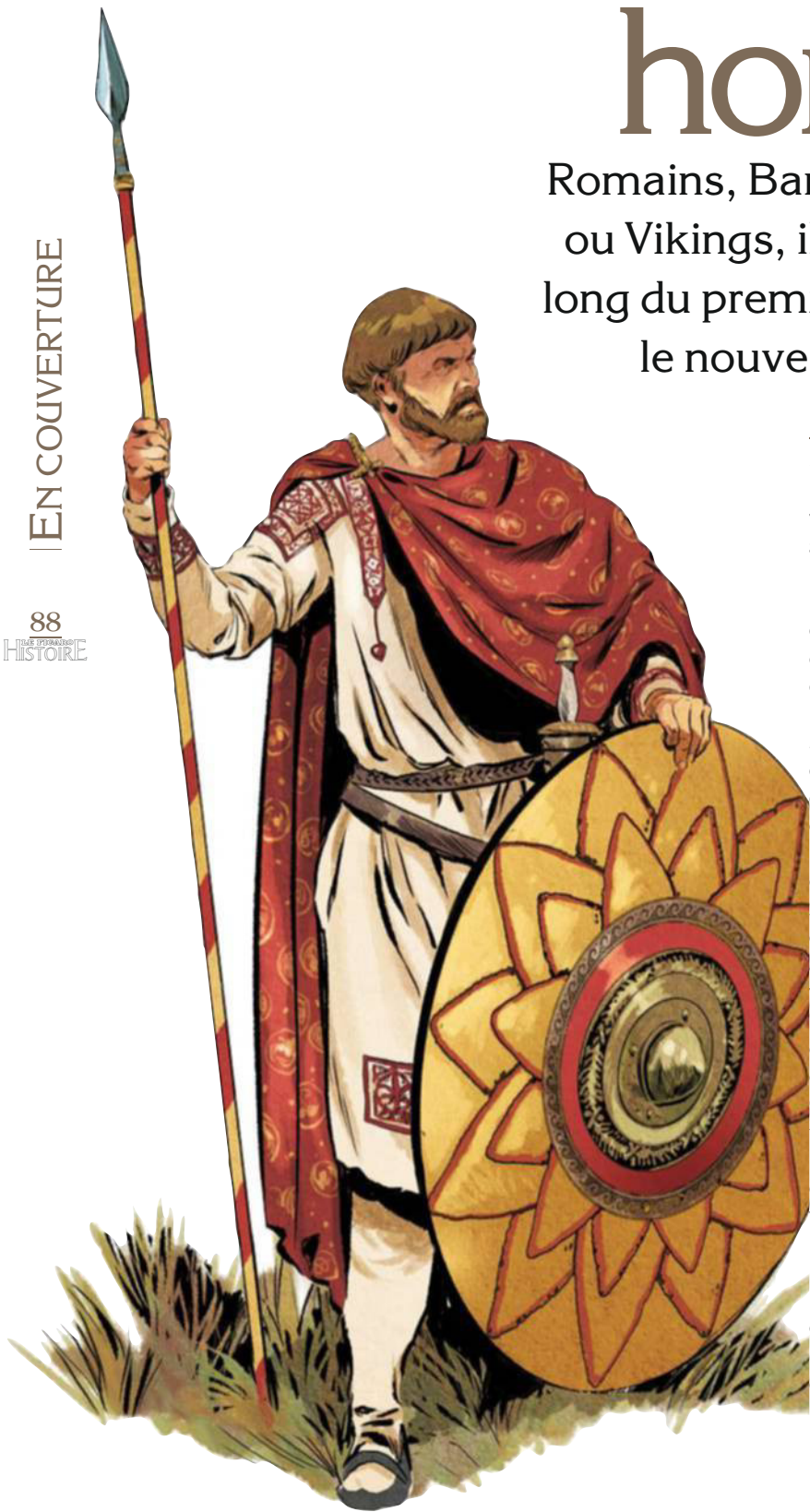
Du latin aux langues romanes
Armand Colin
« 128 - Lettres »
128 pages
D'occasion

La loi des hommes

Romains, Barbares, Slaves, musulmans ou Vikings, ils se sont affrontés tout au long du premier millénaire pour dessiner le nouveau visage de l'Europe.

STILICON (VERS 360-408)

Flavius Stilicho est un général romain d'ascendance vandale. C'était un proche de l'empereur Théodose, qui lui avait confié une importante ambassade en Perse, puis l'avait promu maître de la milice. Surtout, Théodose n'avait pas hésité à l'intégrer dans son cercle familial en lui donnant en mariage sa nièce Serena, puis en fiançant une fille née de ce couple, Maria, à son propre fils Honorius, enfin en lui confiant au moment de mourir la tutelle de ce même Honorius, nouvellement promu empereur d'Occident (395). Mais comme, en tant que maître de la milice, Stilicon entendit continuer à intervenir dans la partie orientale de l'empire qui avait été dévolue à Arcadius, frère d'Honorius, et qu'il réussit même à vaincre les Wisigoths d'Alaric en 397, il éveilla la jalousie de Rufin, puis d'Eutrope, tuteurs successifs d'Arcadius, qui firent tout pour l'éloigner. Revenu en Occident, Stilicon garda quelque temps encore la confiance d'Honorius, et il vainquit à plusieurs reprises les Goths, que le raidissement antibarbare de la cour de Constantinople avait détournés vers l'Italie – les Wisigoths d'Alaric à Pollentia (402) et à Vérone (403), puis les Goths de Radagaise à Fiesole (406). Mais c'est alors qu'il semblait avoir atteint le faite de la puissance, ce dont témoigne le panégyrique écrit à sa gloire par le poète Claudien, que Stilicon commença à plaider pour qu'un accord fût conclu par l'Occident avec Alaric pour l'utiliser contre l'empire d'Orient. Ses adversaires se déchaînèrent aussitôt contre lui, dénonçant la façon dont le *semibarbarus* qu'il était voulait brader l'empire au bénéfice de ses compatriotes barbares, et dont lui-même complotait pour porter à l'empire le fils – Eucherius – qu'il avait eu de son épouse Serena. Désormais lâché par Honorius, Stilicon fut exécuté en 408, comme le seraient peu de temps après Serena et Eucherius. (Un fameux diptyque d'ivoire conservé dans le trésor de la cathédrale de Monza est souvent considéré comme représentant Stilicon, Serena et Eucherius.)





ALARIC (VERS 370-410)

Alaric, chef wisigoth né dans les Balkans et converti à l'arianisme, apparaît dans les sources dans les années 380-390 moins comme le roi de son peuple que comme un chef d'armée opportuniste, que l'empereur romain Théodose chercha à discipliner : c'est ainsi qu'on le vit combattre aux côtés de celui-ci contre l'usurpateur Eugène lors de la bataille dite de la Rivière froide (Slovénie, 394). Mais comme son concours ne fut récompensé par aucune concession de terre ni la moindre solde pour pourvoir à l'entretien de ses troupes, Alaric choisit de jouer à nouveau son propre jeu, surtout à partir du moment où, l'empire ayant été coupé en deux à la mort de Théodose en 395, il put exploiter les tensions apparues entre Orient et Occident. Après avoir multiplié les pillages en Grèce, en Macédoine, en Thrace, il fut enfin reconnu maître de la milice de l'Illyrie par l'empereur d'Orient Arcadius en 397. Faisant autour de lui l'unité des bandes gothiques installées depuis vingt ans dans la région, il se tourna à partir de 401 vers l'Italie du Nord, assurément plus prometteuse que les Balkans. Après la prise d'Aquilée, il entreprit le siège de Milan, mais il en fut délogé

par Stilicon, qui poursuivit et battit son armée à plusieurs reprises, notamment à Pollentia (402), dans le Piémont, d'où il avait peut-être espéré passer en Gaule, et à Vérone (403), tandis que l'empereur d'Occident Honorius installait sa capitale à Ravenne. Quand Alaric se fut de nouveau replié sur l'Illyrie dans l'espoir d'y reconstituer ses forces, son vainqueur Stilicon plaida auprès d'Honorius pour que des revenus lui fussent enfin octroyés. Mais l'assassinat de Stilicon en 408 acheva de décomplexer Alaric, qui lança plusieurs attaques sur Rome en 408, 409 et surtout

410. Le sac de la Ville pendant trois jours (du 24 au 27 août) provoqua une immense émotion

dans tout l'empire (Rome n'avait pas connu d'invasion depuis 390 av. J.-C. !) et suscita des polémiques, aussi bien chez les païens (n'est-ce pas l'abandon de leurs dieux qui provoqua le malheur des Romains ?) que chez les chrétiens (Alaric n'était-il pas l'instrument de la colère divine pour les punir de leurs péchés ?). L'armée d'Alaric prit ensuite la route du Sud, emmenant dans ses bagages butin et otages (dont Galla Placidia, la propre demi-sœur des empereurs Honorius et Arcadius) dans le but probable d'embarquer pour la Sicile et peut-être l'Afrique. Mais Alaric mourut en Calabre et fut inhumé dans le lit de la rivière Busento.

AETIUS (VERS 392-454)

Aetius est né en Mésie, sur le bas Danube, vers 392. Il était le fils d'un général romain d'ascendance scythe nommé Gaudentius. Alors qu'il n'avait qu'une quinzaine d'années, il avait été envoyé comme otage chez les Wisigoths, puis chez les Huns, parmi lesquels il noua des relations amicales appelées à durer, et chez lesquels il recruterait plus tard des troupes d'appoint jusque vers 440. Nommé en 425 maître de la milice en Gaule par Valentinien III, il combattit aussi bien les bagaudes que les trublions barbares – Wisigoths de Toulouse, Francs et Burgondes de la haute vallée du Rhin –, avec un succès tel que l'empereur le promut en 429 maître des deux milices (*magister utriusque militiae* – infanterie et cavalerie), autant dire général en chef des armées d'Occident, avant de l'honorer en 435 de la dignité suprême de patrice. En tant que chef de guerre, Aetius a joué sur tous les tableaux, cherchant chez les Barbares des alliés contre les autres Barbares et utilisant toutes les ressources du droit romain – par exemple la dotation de terres connue sous le nom de *foedus* –, dont il fit profiter ce qu'il restait des Burgondes du Rhin, qu'il installa autour de Genève en Sapaudia. Quand Attila, venu de Pannonie avec une armée composée de Huns et de Germains, eut pénétré en Gaule en 451, puis qu'après avoir pillé Metz et Reims il eut pris la direction d'Orléans, porte de l'Aquitaine qui était sans doute sa cible de prédilection, Aetius, tirant un trait sur ses amitiés hunniques, fit sa jonction avec les Wisigoths pour le repousser. Quand les nouveaux alliés y furent parvenus, ils poursuivirent Attila dans sa retraite, et l'arrêtèrent à la bataille dite des champs Catalauniques, quelque part entre Troyes et Châlons-en-Champagne, ce qui le détourna définitivement de la Gaule. Aetius atteignit alors le sommet de sa puissance – ce qui causa sa perte, car Valentinien III prit ombrage de sa notoriété et de ses possibles ambitions impériales : prétextant de l'impopularité que lui avait valu, l'année suivante, son impuissance à empêcher Attila de dévaster le nord de l'Italie, Valentinien III l'assassina de ses propres mains en 454, avant de tomber à son tour quelques mois plus tard sous les coups d'anciens gardes du corps d'Aetius !



ROMULUS AUGUSTULE (VERS 461-APRÈS 507)

Né vers 461, Romulus fut le dernier empereur romain d'Occident (475-476). Il était le fils d'Oreste, un Romain de Pannonie qui avait servi Attila et était devenu maître de la milice en Italie. Quand Oreste renversa l'empereur d'Occident Julius Nepos en 475, il fit proclamer son fils à sa place tout en se réservant le gouvernement de l'Italie. C'est alors que le nom de Romulus fut doublé de celui d'*Augustus*, auquel les Romains ajoutèrent par dérision le diminutif final *-ule*. Mais son règne allait être de très courte durée, car, quand Oreste eut refusé de donner aux *domestici* du palais les terres qu'ils lui réclamaient au nom de l'*hospitalitas*, leur chef, un Skire nommé Odoacre, se révolta contre lui, le fit décapiter, déposa son fils le 4 septembre 476, et fit envoyer les insignes impériaux à Zénon, empereur d'Orient en résidence à Constantinople, qui lui conféra en échange la dignité de patrice. Jordanès raconte dans ses *Getica* comment Odoacre, « ému par l'âge et la beauté » de Romulus, décida de l'épargner. Il l'envoya pour un exil doré dans l'île du *castrum Lucullanum* dans la baie de Naples, et lui alloua une rente annuelle de 6 000 *solidi*. Un privilège de Théodoric daté de 507 laisse entendre que Romulus était encore en vie à ce moment-là. Suivant la tradition historiographique, la déposition de celui qui portait à la fois le nom du fondateur mythique de Rome et le nom du fondateur de l'empire marque la fin de « l'Empire romain d'Occident ». Mais cela ne signifie pas la fin de l'empire en Occident, du moins dans les esprits, car ce n'était pas la première fois – par exemple sous Constantin ou Théodose – que l'empire unifié était gouverné par un empereur résidant sur les bords du Bosphore ! Ainsi la fiction impériale continuerait-elle de fonctionner quand Clovis serait promu consul par l'empereur Anastase après sa conquête de l'Aquitaine en 507, ou quand Sigismond, roi des Burgondes, écrirait au dit Anastase : « *Je parais roi parmi les miens, mais je ne suis que votre soldat.* »



JUSTINIEN (VERS 482-565)

Né en Illyrie, Flavius Petrus Justinianus avait servi dans la garde de son oncle l'empereur Justin I^{er}, avant de lui être associé puis de lui succéder en 527. Il gouverna dès lors l'empire d'Orient en étroite collaboration avec son épouse, Théodora, et avec la triple ambition de restaurer l'ordre intérieur, de défendre ses frontières du nord et de l'est, et de reconquérir le bassin de la Méditerranée occidentale tombé aux mains des Barbares. Restaurer l'ordre intérieur, cela signifiait réaffirmer la toute-puissance du droit romain, dont il ordonna le classement (*Code Justinien* et *Digeste*) ; et défendre l'orthodoxie religieuse contre l'arianisme et contre le monophysisme (à l'égard duquel il nuança sa position du fait de la tolérance dont il bénéficiait de la part de l'impératrice). Défendre les frontières du nord et de l'est, cela exigeait, d'une part, de mettre en défense le Danube par un important dispositif fortifié, quitte à pactiser avec certains peuples barbares comme les Lombards qui s'étaient établis en Pannonie ; d'autre part, d'enrayer l'expansion des Perses dans le Caucase et en Syrie, où, malgré la prétendue « paix éternelle » convenue en 532, il fallut attendre trente ans de conflits ouverts ou larvés pour que fût enfin stabilisée la frontière. Peut-être l'ambition la plus ostentatoire de Justinien fut-elle la tentative de reconquête du bassin occidental de la Méditerranée aux dépens des peuples barbares qui s'y étaient installés. Grâce à ses généraux Bélisaire et Narsès, il reprit aisément l'Afrique du Nord aux Vandales (533-534) et le littoral ibérique de Carthagène à Malaga aux Wisigoths (552) ; mais c'est au prix de dix-sept ans de guerre contre les Ostrogoths (535-552) qu'il réussit à soumettre l'Italie. Quand il mourut en 565, Justinien aurait pu se flatter d'un bilan politique et militaire exceptionnel. Mais ses legs les plus spectaculaires sont peut-être les églises dont il a programmé la construction et la décoration, en particulier Sainte-Sophie de Constantinople et Saint-Vital de Ravenne, où on admire encore les deux mosaïques qui se font face et qui représentent Justinien et Théodora accompagnés de leur suite respective.



TARIQ IBN ZIYAD (SECONDE MOITIÉ DU VII^e SIÈCLE-APRÈS 715 ?)

On sait peu de choses de la carrière de Tariq, qui fut le premier chef d'armée musulman à franchir le détroit auquel il a laissé son nom, *Djebel Tariq*, « montagne de Tariq », Gibraltar. Sans doute était-il un Berbère proche de Musa ibn Nusayr, gouverneur ou *wali* (au nom des califes de Damas) de la province d'Ifrîqiya (Afrique du Nord) conquise par les Arabes au milieu du VII^e siècle, et peut-être même son affranchi. Comme le nom de son père, Ziyad, est arabe, on peut penser que Tariq était un musulman de la deuxième génération. C'est lui qui, à la tête d'une armée principalement recrutée parmi les Berbères récemment convertis, a occupé en 710 la rive sud du détroit, et qui, de là, a aussitôt lancé des raids vers les côtes espagnoles. Comme la couronne wisigothique était alors disputée par deux factions aristocratiques rivales, c'est l'une d'elles (celle de l'ancien roi Wittiza et de son fils Agila) qui, grâce à la médiation du comte Julien de Ceuta, fit appel à Tariq pour éliminer l'autre (celle du comte Rodéric, proclamé roi par la noblesse de Bétique). Tariq débarqua en Espagne avec 7 000 hommes dans la nuit du 27 au 28 avril 711, et écrasa l'armée de Rodéric le 19 juillet sur les bords du Guadalete. Plutôt que de rentrer sur ses bases avec un substantiel butin, et fort du soutien des hommes de Wittiza gagnés à sa cause, Tariq lança ses troupes en direction du nord, en particulier de Tolède, capitale du royaume wisigothique. C'est alors que Musa, gouverneur d'Ifrîqiya et ancien tuteur de Tariq, décida de prendre la direction des opérations et débarqua en Espagne avec son fils Abd al-Aziz. Ensemble, ils réussirent à conquérir près des trois quarts de la péninsule. Les sources divergent sur la réaction de Tariq au coup de force de Musa. Une des traditions prétend que le calife aurait convoqué les deux hommes à Damas en 715 pour trancher leur éventuelle querelle, et qu'il aurait reconnu Abd al-Aziz comme *wali* de ce qu'on appellera désormais *al-Andalus*.

© STEFANO CARLONI POUR LE FIGARO HISTOIRE.





PÉPIN III LE BREF (714 OU 715-768)

Quand Carloman, son frère aîné avec lequel il avait partagé l'héritage de leur père, Charles Martel, choisit de rentrer dans les ordres en 747, Pépin III gouverna l'ensemble du royaume des Francs, même si les deux frères avaient dû replacer sur le trône en 743 un ultime rejeton de la dynastie mérovingienne – Childéric III : cette intronisation ne trompa personne, au point que Pépin n'hésita pas en 749 à envoyer en ambassade auprès du pape Zacharie son chapelain Fulrad pour demander sa caution avant un éventuel coup d'Etat. Fort du feu vert pontifical, Pépin réunit à Soissons en 751 l'assemblée des Francs, qui le proclama roi tandis que les évêques présents l'oignaient du saint chrême, suivant un rituel remontant à l'Ancien Testament et réhabilité par la royauté wisigothique. Un peu plus de deux ans plus tard, ce fut au tour du pape Etienne II de venir en « Francie » pour demander l'aide de Pépin contre les Lombards qui, déjà maîtres de l'Italie du Nord, menaçaient Rome. Si Pépin eut du mal à obtenir l'accord de ses guerriers, il en fut récompensé : non seulement Etienne II le sacra à nouveau en l'abbatiale de Saint-Denis, mais il sacra en même temps ses fils, dont le futur Charlemagne, assurant ainsi l'ancrage de la nouvelle dynastie (juillet 754). S'ensuivirent deux expéditions en Italie (754 et 756), au terme desquelles Rome, Ravenne et leurs régions respectives furent données à Saint-Pierre, acte de naissance de l'Etat pontifical. Il restait à Pépin à parfaire l'unité de la Gaule – c'est-à-dire à reprendre la Septimanie, d'où la politique de la terre brûlée de son père n'avait pas réussi à éradiquer la présence musulmane, et à conquérir l'Aquitaine, restée quasiment indépendante sous ses princes (*principes Aquitaniæ*) Eudes, Hunald, puis Waïfre. Elle rentra définitivement sous contrôle franc après une éprouvante campagne et l'assassinat de ce dernier en 768. C'est sur ces entrefaites que mourut Pépin. Lui qui s'était fortement engagé, avec l'aide de Fulrad, promu entre-temps abbé de Saint-Denis, et de l'évêque Chrodegang de Metz, dans la réforme de l'Eglise franque voulut être enterré auprès de son père dans le monastère auquel celui-ci avait confié son éducation : Saint-Denis !

CYRILLE (VERS 826-869) ET MÉTHODE (VERS 820-885)

Constantin, qui ne s'est appelé Cyrille que quand il est devenu moine à la fin de sa vie, et son frère aîné Méthode étaient issus d'une famille sénatoriale de Thessalonique. S'il n'est pas exclu que leur mère fût slave, il est probable qu'ils ont croisé dans leur jeunesse des Slaves des Balkans qui les ont initiés à leur langue. Ils suivirent à Constantinople l'enseignement du futur patriarche Photius, et Cyrille, devenu bibliothécaire à Sainte-Sophie, se tailla une solide réputation de philosophe et de philologue. En 863, l'empereur byzantin les envoya en mission en Moravie, contrée slave d'outre-Danube où se disputaient les revendications de compétence des papes et des patriarches de Constantinople, et dont le prince Ratislav entendait freiner l'influence d'un clergé majoritairement venu de la Germanie franque. C'est là que Cyrille et Méthode commencèrent à traduire en slavon des textes scripturaires (notamment les Evangiles) et liturgiques (notamment le canon eucharistique), inventant pour ce faire l'alphabet « glagolitique », précurseur de l'alphabet qu'on appellera plus tard « cyrillique », et qui, inspiré du grec, était capable de rendre les sonorités propres aux langues slaves. Mais ils entrèrent en conflit avec l'épiscopat local, qui, manœuvré par l'évêque latin de Ratisbonne, s'opposait à l'usage de la liturgie slavonne et refusait l'ordination de ceux qu'ils avaient formés. Aussi répondirent-ils favorablement à l'invitation du pape Adrien II, qui leur proposa sa médiation pendant l'hiver 867-868, et qui leur donna raison. Cyrille resta à Rome, où, décédé peu de temps après son entrée au monastère, il a été enterré dans l'église Saint-Clément. Quant à Méthode, promu évêque de l'archidiocèse de Moravie et Pannonie (dont le siège fut fixé à Sirmium, en Pannonie aujourd'hui serbe) et légat du Saint-Siège pour les pays slaves, il entra de nouveau en conflit avec les opposants à la liturgie vernaculaire, et dut de nouveau solliciter le soutien pontifical (880).



GODFRID DE FRISE (VERS 825-885)

Godfrid est le fils d'Harald Klak, un Viking qui avait prétendu à la royauté danoise et auquel Louis le Pieux, soucieux de le domestiquer, avait confié en 826 le comté de Rüstringen à l'embouchure de la Weser. Mais Godfrid rompit toute allégeance à l'égard de l'Empire franc, et reprit dans les années 870 les activités prédatrices dignes d'un Viking. A partir de son camp retranché d'Ascloha sur la Meuse (sans doute Asselt, près de Roermond), il multiplia les raids dévastateurs dans les bassins de la Meuse et du Rhin. Incapable d'investir la place, l'empereur Charles le Gros, petit-fils de Louis le Pieux, lui proposa la paix en 882. En échange de son baptême, d'un engagement de fidélité et de la promesse de protéger les côtes de l'empire contre toute menace extérieure, il lui donna *en bénéfice* « la province de Frise » – c'est-à-dire *grosso modo* les Pays-Bas actuels avec le delta commun du Rhin et de la Meuse –, et lui offrit même la main de sa parente carolingienne Gisèle. Mais Godfrid ne respecta pas longtemps ses engagements à l'égard de celui qui l'avait relevé des fonts baptismaux. Non seulement il laissa en 884 une importante flotte viking remonter le Rhin jusqu'à Duisbourg et s'y installer pour l'hivernage, mais, dès l'année suivante, il tenta un chantage auprès de son parrain de baptême dans le but probable de justifier sa prochaine rébellion : que l'empereur lui donnât en plus de la Frise la région de Coblenche et d'Andernach, en amont sur le Rhin, qui était riche des vignobles qui manquaient tant à la Frise (*sic*, d'après la *Chronique* de Réginon de Prüm) ! C'en fut trop pour le Carolingien, qui, sous prétexte de pourparlers amiables, attira Godfrid dans un guet-apens sur l'île d'*Herespich* (sans doute Spijk, sur le delta du Rhin), et le fit assassiner par son conseiller de l'ombre, le duc Henri de Franconie (885).



VENCESLAS DE BOHÊME (VERS 907-935)

L'histoire de saint Venceslas, ou Vaclav, de la dynastie tchèque des Premyslides, est révélatrice des tensions qui sont nées de la conversion d'une partie des élites slaves au christianisme et de la réaction qui en a résulté chez les tenants du paganisme ancestral. Venceslas était le fils du duc Vratislav de Bohême, et le petit-fils du fondateur mythique du duché de Bohême, Borijov, qui avait été baptisé en Moravie par saint Méthode, et de son épouse Ludmila, qui a élevé le petit Venceslas dans le christianisme. Mais à la mort, relativement précoce, de son père, la propre mère de Venceslas, restée païenne, prétendit gouverner au nom de son fils encore mineur avec l'appui d'une partie de la noblesse, et fit assassiner sa belle-mère Ludmila qui était encore de ce monde. Venceslas se cabra, rameuta les fidèles de son père, et parvint à l'emporter au terme d'une longue guerre civile. Mais presque aussitôt le roi de Germanie Henri l'Oiseleur voulut lui imposer sa souveraineté par la menace armée, et Venceslas dut accepter de devenir son tributaire. Henri, pourtant, lui sut gré de respecter scrupuleusement ses engagements, et lui fit parvenir une relique de saint Guy, sur laquelle Venceslas fit élever un oratoire en sa résidence castrale, à l'origine de la cathédrale Saint-Guy de Prague. Mais le gouvernement de Venceslas, fortement inspiré par son entourage ecclésial et très soucieux du bien commun, suscita une forte opposition dans l'aristocratie conservatrice du duché, révoltée à l'instigation de Boleslav, son propre frère, qui le fit assassiner le 28 septembre 935. Le culte de saint Venceslas, duc et martyr, modèle du prince pieux et ascétique, allait aussitôt se développer, et ses reliques, transférées dans la cathédrale Saint-Guy, devenir dès le XI^e siècle l'objet d'un pèlerinage quasi « national ».

© STEFANO CARLONI POUR LE FIGARO HISTOIRE.



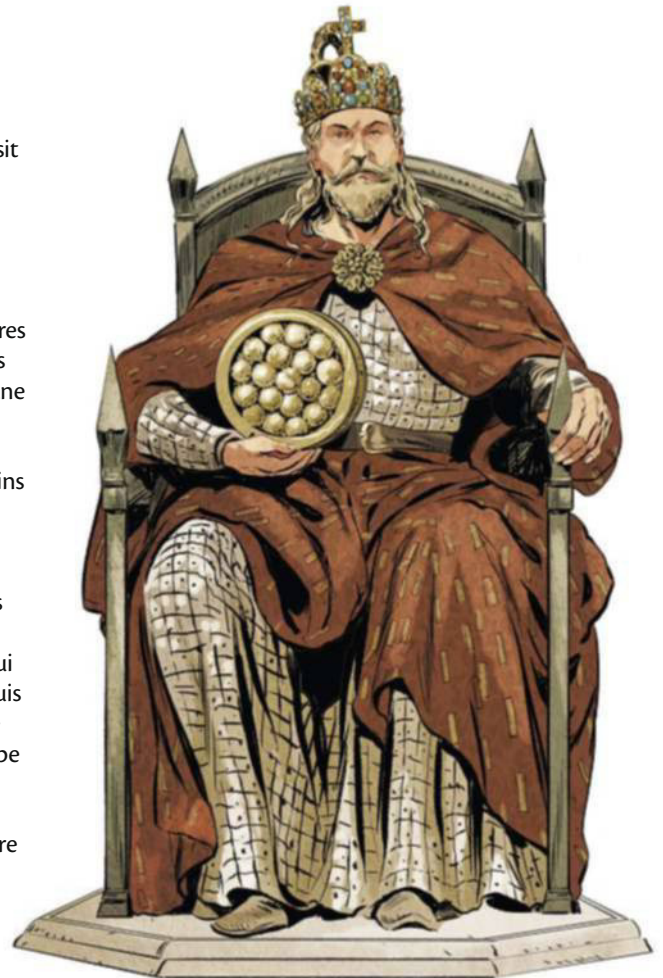


ROLLON (VERS 846- 932)

Hrólfr, Rolf, dit Rollon, est un chef viking d'origine probablement norvégienne, qui aurait transité par les archipels écossais avant de s'installer avec sa bande armée quelque part sur l'estuaire de la Seine à la fin des années 880. C'est de là qu'il aurait attaqué Bayeux (890), Lisieux (891), puis Paris (892). Sans doute, fixé à Rouen au tournant du X^e siècle, continua-t-il de remonter la Seine et ses affluents à la recherche d'un butin facile, en même temps qu'il entreprit de contrôler les contrées riveraines et d'y nouer des relations d'amitié, voire matrimoniales, avec leur aristocratie – ce qui faciliterait le jour venu son intégration dans le pays. Après qu'en 911 il eut été délogé de Chartres, dont il faisait le siège, par l'armée du roi carolingien Charles le Simple, celui-ci lui fit, sur le conseil de l'archevêque de Rouen Francon, concerné au premier chef, et avec le consentement du marquis de Neustrie – le futur roi Robert I^{er}, ancêtre des Capétiens –, de nouvelles propositions de paix, qui étaient peut-être inspirées par les accords conclus par Charles le Chauve avec le chef breton Salomon en 867, voire par Charles le Gros avec le chef viking Godfrid en 882. Ainsi prit forme ce qu'on convient d'appeler « le traité de Saint-Clair-sur-Epte » – une localisation dont seule l'*Histoire des premiers ducs de Normandie* de Dudon de Saint-Quentin donne la précision. En échange de sa soumission au roi, de son baptême et de son engagement à défendre la vallée de la Seine contre toute incursion de ses compatriotes, le roi concédait à celui auquel il reconnaissait le titre de *comes Normannorum* (« comte des Normands ») les *pagi* de Rouen, Evreux et Lisieux, auxquels s'ajouteraient en 924 ceux de Sées et de Bayeux. On peut dire que, lorsque, après la mort de Rollon en 932, son fils et successeur Guillaume Longue-Epée mettrait la main sur le Cotentin et l'Avranchin, le comté – bientôt duché – de Normandie aurait atteint, de la Bresle au Couesnon, son envergure définitive.

OTTON I^{er} (912-973)

Fils aîné d'Henri I^{er} l'Oiseleur (duc de Saxe puis roi d'une Francie orientale qu'on appellera désormais Germanie), Otton I^{er} succéda à son père en 936 et choisit de se faire sacrer à Aix-la-Chapelle – une décision symbolique de sa volonté de s'inscrire dans la continuité carolingienne. Aussi voulut-il soumettre les grands duchés nationaux fortement enclins à l'indépendance en les administrant directement (ainsi en Saxe ou en Franconie) ou en y déléguant des princes de son sang ou de sa parenté (ainsi en Souabe, en Bavière ou en Lotharingie) – ce qui n'empêcha pas de nombreuses révoltes, étalées de 938 à 954, fomentées entre autres par son frère Henri ou par son fils Liudolf. Chaque fois, Otton sortit plus fort de ces affrontements, grâce au soutien idéologique de l'Eglise dont il fit un véritable organe de gouvernement, et grâce au relais d'évêques souvent recrutés dans la chapelle royale, à l'instar de son plus jeune frère, Brunon, qu'il promut à l'archevêché de Cologne en 953. Otton eut les coudées assez franches pour intervenir sur les terrains extérieurs, ainsi en Francie occidentale, où il arbitra le conflit entre Carolingiens et Robertiens, ainsi en Italie, où il se fit proclamer roi à Pavie en 951. Surtout, il repoussa sur les frontières de l'Est les incursions des Hongrois et des Slaves, refoulant définitivement les premiers au Lechfeld, près d'Augsbourg, et battant les seconds sur la Recknitz dans la même année 955. La victoire du Lechfeld lui valut un énorme prestige, et une rumeur bien orchestrée commença à envisager pour lui la restauration du titre impérial tombé en désuétude, en Occident du moins, depuis une bonne trentaine d'années. Une seconde campagne en Italie du Nord destinée à y réaffirmer son autorité l'amena aux portes de Rome, où il fut accueilli par le pape Jean XII, qui le couronna empereur le 2 février 962 – acte de naissance de ce qu'on appellera le Saint Empire romain germanique. Otton I^{er} passa la fin de son règne à pacifier les frontières orientales par la promotion du christianisme. Il y fonda entre autres l'archevêché de Magdebourg dont il fit la métropole d'une vaste province englobant les pays slaves du Nord. Il voua un réel attachement à cette ville et à sa cathédrale, dans laquelle il voulut être enterré après sa mort, qui survint en 973.



VAJK OU ÉTIENNE DE HONGRIE (VERS 980-1038)

Vajk est le fils de Géza, chef des Magyars ou Hongrois stabilisés dans l'ancienne Pannonie après avoir semé la désolation dans l'Occident des IX^e-X^e siècles et avoir été battus au Lechfeld par Otton I^{er} en 955. Elevé dans le christianisme et baptisé suivant le rite latin, Vajk a choisi de prendre le nom du protomartyr Etienne. Il épousa Gisèle, cousine d'Otton III et sœur du duc de Bavière et futur empereur Henri II, avant de succéder à son père en 997. Désireux d'établir un Etat fort et chrétien, il dut lutter contre des oppositions internes, mais il obtint le soutien, non seulement de l'empereur Otton III qui lui reconnut le titre de roi, mais aussi du pape Sylvestre II, qui, suivant la tradition, lui aurait envoyé la couronne dont il fut ceint en 1001 à l'occasion d'un véritable sacre qui fit de lui un roi élu de Dieu. Dès lors toute sa politique consista à construire un royaume centralisé sur

le modèle carolingien, à affranchir l'Eglise hongroise de la tutelle de l'Eglise impériale (ce pourquoi il fonda le siège primateal d'Esztergom), et à promulguer une législation contraignante visant à discipliner et à christianiser en profondeur le corps social. Vajk/Etienne a exprimé son idéal de gouvernement dans un traité, véritable Miroir, dédié à son fils Emeric et intitulé *Institutiones morum* – mais le fils, qui précéda le père dans la tombe, ne put pas le mettre en pratique. Quand il mourut en 1038, le premier « roi des Hongrois » fut enterré dans la basilique qu'il avait fondée à Székesfehérvár, et, des prodiges s'étant aussitôt produits sur sa tombe, ses reliques furent élevées sur les autels en 1083. Dès lors, « saint Etienne » allait être considéré comme le patron de la Hongrie chrétienne.

Professeur émérite d'histoire médiévale à l'Université de Lille, Stéphane Lebecq est spécialiste des peuples et cultures de l'Europe du Nord au haut Moyen Age. Il a établi et traduit *La Geste des rois des Francs* (Les Belles Lettres, 2015).



À LIRE de Stéphane Lebecq

Les Origines franques, V^e-IX^e siècle
Points Histoire, 320 pages, 8,80 €.
Hommes, mers et terres du Nord
au début du Moyen Age, 2 volumes,
Presses Universitaires
du Septentrion, 271 pages
et 326 pages, 25 € chaque volume.





R COMME RÉCESWINTHE

A gauche : *Couronne votive avec croix et inscription, or, pierres précieuses et semi-précieuses, perles (Paris, musée de Cluny).* L'inscription figurant au dos de la croix, « *In Dei nomine offeret Sonnica Sancte Marie in Sorbaces* », a longtemps intrigué les chercheurs. « *Sancte Marie in Sorbaces* » pourrait être le nom d'un monastère situé près de Guarrazar. Mais ce lieu, pas plus que le nom de « *Sonnica* », l'hypothétique donateur, n'est identifié.

En haut : *Lettre « R » de la couronne votive de Réceswinthe, or (Paris, musée de Cluny).* Elle provient de la couronne de Réceswinthe, rendue à l'Espagne en 1941.

PHOTOS : © RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE DE CLUNY - MUSÉE NATIONAL DU MOYEN ÂGE) / MICHEL URTADO.



DE PERLES ET DE SAPHIRS
A gauche : *Couronne votive*, or, pierres semi-précieuses (Paris, musée de Cluny). A droite : *Croix de la suspension d'une couronne votive*, or, perles, pierres précieuses et semi-précieuses (Paris, musée de Cluny). Jusqu'à l'échange d'œuvres d'art qui eut lieu entre l'Espagne et la France en 1941, cette croix était suspendue à une couronne qui se trouve aujourd'hui à Madrid.



La Croix et la Couronne

Entre Paris et Madrid, un fabuleux trésor de couronnes votives témoigne des premiers temps de la foi chrétienne et de l'art de l'orfèvrerie sacrée dans l'Espagne wisigothique du VII^e siècle.

Les trésors archéologiques conservés dans les musées sont presque toujours le fruit de découvertes fortuites. Celui de Guarrazar, que se partagent le Musée national du Moyen Age-Cluny de Paris et le Museo Arqueológico Nacional de Madrid, ne déroge pas à cette règle. C'est à l'automne de l'année 1858 que des paysans de la région de Tolède, à quelque 70 km au sud de Madrid, occupés au travail de leur terre non loin du lieu-dit la Fuente de Guarrazar, découvrirent en effet un ensemble de couronnes votives wisigothiques du VII^e siècle, en or et pierres précieuses.

Adolphe Herouart, un officier français à la retraite qui résidait dans la région, s'intéressa alors à la découverte, acheta les pièces exhumées et le terrain. D'autres fouilles permirent la mise au jour d'un total de vingt-six couronnes et de quelques croix destinées à être suspendues. Las, une grande partie du trésor fut rapidement vendue puis fondue à Madrid, et, parmi les rares pièces conservées alors par l'Espagne, deux furent volées en 1921.

Neuf couronnes parvinrent toutefois en France dès le début des années 1860, achetées par le gouvernement de Napoléon III pour le musée de Cluny. Aujourd'hui, seules trois d'entre elles sont encore visibles à Paris. Considérées par Franco comme « l'une des premières et des plus précieuses manifestations de la foi catholique

en Espagne », six couronnes furent en effet restituées à l'Espagne en 1941, dans le cadre de l'accord d'échange d'œuvres d'art conclu entre le Caudillo et le maréchal Pétain.

L'usage de suspendre des couronnes, des croix ou encore des lampes à huile dans les églises, notamment au-dessus des autels, est une tradition orientale et byzantine. Associée au pouvoir impérial ou royal, la couronne votive symbolise l'allégeance du souverain au Christ. Parmi les couronnes retournées en Espagne, la pièce maîtresse du trésor est ornée de lettres pendeloques formant une dédicace qui nous renseigne sur son donateur. Il s'agit de Réceswinthe, qui régna sur l'Hispanie et la Septimanie entre 653 et 672. Une couronne volée en 1921 mentionnait quant à elle un autre roi wisigoth, Swinthila (621-631), l'un des fils de Récarède I^{er} (586-601), lequel, lors du concile de Tolède en 589, « embrassa avec un cœur plein d'amour la vraie religion chrétienne, et fut d'abord baptisé. Ensuite il fit assembler à Tolède tous les Goths attachés à la secte arienne, et se fit livrer tous les livres ariens ; les ayant placés dans une seule maison, il y fit mettre le feu, et fit ensuite baptiser tous les Goths, selon la loi chrétienne ».

Les pièces de ce trésor, qui devaient orner différentes églises de la région de Tolède, furent sans doute cachées par des clercs au moment de la conquête musulmane en 711.

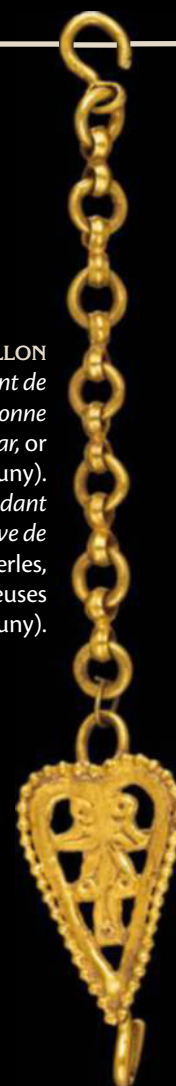




TRESSES D'OR
Ci-dessus : *Couronne votive*, or, nacre, pierres précieuses et semi-précieuses (Madrid, Museo Arqueológico Nacional). La décoration moins somptueuse de cette couronne par rapport aux offrandes royales laisse penser qu'elle fut le cadeau d'une personne civile ou ecclésiastique.

© AKG-IMAGES/ALBUM/PRISMA.
PHOTOS : © RMN-GRAND PALAIS
(MUSÉE DE CLUNY-MUSÉE NATIONAL
DU MOYEN ÂGE)/MICHEL URTADO.
© AKG-IMAGES/ALBUM/PRISMA.
© IBERFOTO/BRIDGEMAN IMAGES.

LE DERNIER MAILLON
A droite : *Elément de suspension d'une couronne votive de Guarrazar*, or (Paris, musée de Cluny).
En bas : *Pendant d'une couronne votive de Guarrazar*, or, perles, pierres semi-précieuses (Paris, musée de Cluny).





EN TOUTES LETTRES

A gauche : *Couronne votive de Réceswinthe*, or, perles, cristal de roche, pierres précieuses, verrerie colorée (Madrid, Museo Arqueológico Nacional). C'est la pièce maîtresse du trésor de Guarrazar, la plus finement travaillée. Au bas de la couronne, sertie de saphirs et de perles, des lettres d'or incrustées de fragments de verre rouge forment l'inscription : « *Reccesvinthus rex offeret* ». Ci-dessous : *Bras d'une croix de procession*, or, grenats et perles (Madrid, Museo Arqueológico Nacional). Le décor végétal rappelle celui du bandeau de la couronne de Réceswinthe.



Par Michel De Jaeghere, Jean-Louis Voisin, Geoffroy Caillet, Albane Piot, Frédéric Valloire, Luc-Antoine Lenoir et Charlotte de Gérard

Lisières d'Europe



La Chute de Rome. Fin d'une civilisation. **Bryan Ward-Perkins**

A l'école de Peter Brown, le courant dominant de l'historiographie doute désormais que les Barbares aient véritablement envahi l'Empire romain d'Occident et que sa disparition ait significativement changé le mode de vie de ses populations. En rassemblant les preuves qui attestent de la violence des destructions, de la réalité de la disparition du bien-être et du recul dramatique de la culture, l'archéologue Bryan Ward-Perkins est venu ébranler, en 2005, une bien-pensance qui renâcle à l'idée même d'établir, entre les civilisations, la moindre hiérarchie. Son essai caustique et revigorant s'affirme plus que jamais comme un maître livre. **MDeJ** Flammarion, « Champs Histoire », 2017, 368 pages, 12 €.



Les Derniers Jours. La fin de l'Empire romain d'Occident **Michel De Jaeghere**

Quiconque se plonge dans les derniers siècles de l'Empire romain d'Occident se heurte à une avalanche de noms propres, un déluge de peuples, un tourbillon d'engagements militaires et une multitude d'anecdotes et de complots. Sans chronologie, pas d'histoire. Or, qui s'aventure dans les récits qu'en proposent les historiens, même les plus grands, en sort découragé : y règnent confusion, contradictions et ténèbres. Le plus grand mérite de cet ouvrage est de frayer un chemin dans cette broussaille événementielle luxuriante et épaisse. Un chemin qui n'est pas improvisé mais qui résulte d'un examen méticuleux des sources littéraires et archéologiques, de lectures impressionnantes et d'une réflexion ample et subtile. Voici un mentor sûr et prudent, éloigné du délire des prophètes comme des illusions des béats, mais nuancé et ferme dans ses conclusions : « *L'Histoire ne se répète pas à l'identique. Il n'en est pas moins absurde d'en négliger les enseignements.* » **J-LV** Perrin, « Tempus », 2016, 736 pages, 17 €.

Barbares. Immigrés, réfugiés et déportés dans l'Empire romain. **Alessandro Barbero**

Historien du Moyen Âge, Alessandro Barbero avait raconté, en 2006, la fameuse bataille d'Andrinople, qui vit les Goths détruire l'armée romaine (*Le Jour des Barbares*). Découvrant au fil de ses recherches le flottement de l'historiographie, il résolut d'aller plus loin en consacrant cet essai à la condition et au statut des Barbares sous l'Empire romain. Servi par une rigueur salutaire dans l'interprétation des sources, il en a fait le livre de référence sur la question. Retraçant l'histoire des relations entre peuplades germaniques et monde romain, il y montre que s'il constitua, par ses modalités, une rupture dans la tradition politique romaine, le traité par lequel Théodose accueillit en 382 les Goths dans l'empire s'inscrivait dans le sillage d'un nombre impressionnant de précédents. **MDeJ** Tallandier, « Texto », 2023, 352 pages, 11 €.



Rome et les Barbares. Histoire nouvelle de la chute de l'empire. **Peter Heather**
Parue en 2005 en Angleterre, la somme de Peter Heather représentait l'une des premières tentatives de mettre le fruit de la recherche contemporaine au service d'un récit qui fasse apparaître la dynamique des événements. Le pari est plus que tenu. Servi par une parfaite connaissance du monde barbare, un sens inné de la mise en scène, une érudition qu'équilibre un irrésistible sens de l'humour, Peter Heather a produit ici un chef-d'œuvre. Au fil d'un récit plein de couleurs, de suspense et de rebondissements, qu'entrecoupent les plus subtiles des analyses des sources littéraires, juridiques ou archéologiques, il met en évidence le rôle déstabilisateur joué dans le *Barbaricum* par l'avancée des Huns, irrésistiblement attirés par la soif de pillage vers le monde romain, le cycle infernal qui conduit l'empire à se priver, par les concessions territoriales qu'il consent aux envahisseurs barbares, des ressources fiscales qui seraient nécessaires à la reconquête, le caractère décisif joué, au dernier acte, par la conquête de l'Afrique par les Vandales et la dislocation de l'empire d'Attila, déversant sur le monde romain la poussière des peuples tenus jusqu'alors sous le joug. Négligée par les tenants français de l'historiographie dominante, toujours englués dans leur vision iréniste de la fin de l'empire, la somme de Peter Heather s'impose, à la relecture qu'offre sa traduction en français, comme l'un de ces livres qu'on continuera de lire longtemps après que se seront dissipées les vapeurs de l'encens dispensé, dans un confortable entre-soi, à ses contradicteurs. **MDeJ** Alma Editeur, 2017, 640 pages, d'occasion.



Les Racines chrétiennes de l'Europe. Bruno Dumézil

Comment les royaumes barbares établis dans l'Empire romain entre le Ve et le VIII^e siècle se sont-ils convertis au catholicisme ? Dans cette somme remarquable, Bruno Dumézil décrypte un à un les mécanismes de cette conversion au caractère inattendu. Parmi eux, la conservation, par les nouveaux maîtres tel Théodoric le Grand, des institutions existantes comme le droit romain, et le zèle des évêques pour convertir les rois germaniques et lutter contre le paganisme. L'unité religieuse qui en résulta varia selon les régions : la conversion rapide du royaume des Francs, fruit de la continuité du catholicisme avec le monde romain, contraste ainsi avec celle de l'Italie, minée par les luttes politiques et par l'arianisme. Dans tous les cas, le roi devint un acteur à part entière de l'évangélisation. L'unité religieuse était devenue la condition de l'unité politique. **GC**

Fayard, 2005, 814 pages, 32,50 €.



Genèse culturelle de l'Europe, Ve-VIII^e siècle Michel Banniard

Autant il est absurde de nier, comme on le fait parfois, la violence des invasions et l'ampleur des destructions matérielles qu'elles ont provoquées, autant il le serait

de contester l'ampleur de la transmission culturelle au terme de laquelle la civilisation de l'Antiquité tardive a pu survivre à la ruine de l'Empire romain d'Occident. C'est l'histoire extraordinaire de ce sauvetage que raconte ce beau livre. Avec lui, celle des mutations, parfois des enrichissements, des miraculeuses continuités dont cette culture a fait l'objet dans un environnement dégradé. Saint Augustin, Boèce, Cassiodore, Grégoire le Grand, Grégoire de Tours, Isidore de Séville, Paul Diacre y forment, parmi tant de moines et d'évêques, l'admirable chaîne des passeurs qui, dans la tempête, ont sauvé l'essentiel. **MDeJ**

Seuil, « Points Histoire », 1989, 254 pages, d'occasion.



Les Origines franques, Ve-IX^e siècle. Nouvelle histoire de la France médiévale, vol. 1. Stéphane Lebecq

De la fin de l'Antiquité aux premières cathédrales, la Gaule s'est muée, par la conquête franque, en un territoire politique recouvrant l'actuelle Allemagne, la France et les petits Etats environnants. Une Francia qui, au terme de lentes mutations, balancées par le souvenir de l'Empire romain et la conversion des élites franques au christianisme, réalisa avec le triomphe des Pippinides la première grande synthèse médiévale entre les différents modèles politiques, culturels, économiques et sociaux du Nord et du Midi. Une démonstration lumineuse, de l'avènement de Clovis à la mort de Charlemagne. **AP**

Seuil, « Points Histoire », 1990, 320 pages, 8,80 €.



L'Empire mérovingien, Ve-VIII^e siècle. Bruno Dumézil

L'ouvrage surprend le non-spécialiste par l'impression, peut-être fautive, que l'auteur déconstruit ce qui existait avant lui pour le plaisir de créer du nouveau. On aurait cependant tort de sous-estimer l'intérêt de ce livre, qui présente avec vigueur le renouvellement de nos connaissances sur l'époque mérovingienne. Pour Bruno Dumézil, la réussite des Mérovingiens, un « miracle », est d'avoir occupé le trône pendant trois siècles. A la tête d'un agrégat instable de territoires construits

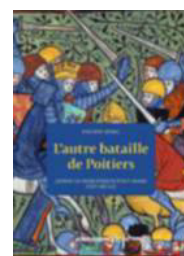
par Clovis, fils du Franc Childéric, ils tâtonnent, s'adaptent à des circonstances mouvantes et complexes. Leur monde se maintient parce qu'il se divise sans se détruire. Le couronnement et le sacre de Pépin le Bref en 754 en marquent la fin : l'accord des leudes (les fidèles du roi) n'assure plus la raison d'être du pouvoir souverain ; c'est Dieu, par l'entremise du pape, qui fonde la légitimité des princes en leur conférant la mission de salut universel. **FV**

Passés/Composés, 2023, 352 pages, 23 €.

L'Autre Bataille de Poitiers. Quand la Narbonnaise était arabe (VIII^e siècle). Philippe Sénac

Il y eut Poitiers, mais Poitiers n'était pas la frontière. Si l'expédition musulmane sur l'ouest du royaume franc connut un coup d'arrêt net en 732, une autre vit tomber de grandes villes comme Narbonne, conquise en 719, puis Carcassonne, Nîmes... Toulouse resta aux mains du duc Eudes d'Aquitaine, mais la Septimanie devint une province d'al-Andalus. Il fallut des dissensions dans l'émirat, puis Pépin le Bref et Charlemagne pour ramener la région et ses cités au royaume des Francs. Publié dans la collection « Mnémosyne », ce manuel richement illustré revient avec clarté et pédagogie sur cet épisode de l'expansion islamique en Europe. **L-AL**

Armand Colin, « Mnémosyne », 2023, 160 pages, 23,90 €.



Hommes, mers et terres du Nord au début du Moyen Age (2 volumes) Stéphane Lebecq

Passionné depuis l'enfance par les Vikings, devenu l'un des tout meilleurs spécialistes du haut Moyen Age, Stéphane Lebecq a réuni dans ces deux volumes ses principaux articles. C'est dire l'ampleur et l'intérêt des sujets évoqués : origine de l'expansion,

organisation de la société, christianisation, routes commerciales... En s'appuyant au plus près sur les sources, ce tableau aussi savant qu'accessible permet au lecteur de cerner les différentes facettes d'une civilisation fascinante. **CdG**

Presses universitaires du Septentrion, 2011, 271 et 326 pages, 25 € chaque volume.





CHRONOLOGIE
Par Luc-Antoine Lenoir

La marche des siècles

Au fil des siècles et d'incursions tantôt diffuses, tantôt brutales, l'Europe expérimente un bouleversement politique complet.

376 Des Huns, sous la direction de Balamber, s'élancent des steppes de l'Oural et conquièrent des régions habitées par les Goths et les Sarmates. Les tribus germaniques se soumettent ou fuient vers le Danube qu'elles traversent à l'automne, franchissant ainsi les frontières de l'Empire romain et sollicitant la protection de Rome. Cette migration de masse, rendue tragique par la mauvaise gestion romaine des réfugiés, débouche sur le pillage de la Thrace.

378 Un affrontement majeur oppose l'armée de l'Empire romain d'Orient, dirigée par l'empereur Valens, et les Goths commandés par Fritigern. La bataille a lieu à Andrinople, en Thrace, le 9 août. L'armée romaine est vaincue par l'ennemi lors de l'arrivée d'un renfort de cavalerie. Valens meurt au combat ; son neveu Gratien confie peu après l'empire d'Orient à un noble romain originaire d'Espagne, Théodose. Les Barbares dévastent la péninsule balkanique avant d'être contraints de signer, en 382, une paix de compromis qui leur donne un établissement à l'intérieur du territoire romain. Ils alterneront désormais collaboration militaire avec les autorités et raids de pillage dans les Balkans.

406 Le 31 décembre, plusieurs dizaines de milliers de Vandales, Alains et Suèves traversent le Rhin gelé près de Mayence. Ils se répandent en Gaule, pillent et dévastent la province.

409-410 Les tribus traversent les Pyrénées et entrent en Espagne. Les Vandales et les

Suèves s'installent en Galice et dans le Sud, les Alains en Lusitanie et dans la Carthaginoise.

410 Alaric I^{er}, qui a fait l'unité des Goths répandus dans les Balkans sous le nom de Wisigoths, pille Rome, manifestant par là la vulnérabilité de l'Empire romain face aux invasions barbares. Après avoir fait le siège de la ville pendant l'été et réduit la population à la famine, ses guerriers y pénètrent le 24 août. Les archives impériales sont brûlées, ainsi que des bibliothèques. Tous les bâtiments sauf les édifices religieux sont pillés, de nombreux Romains fuient vers le sud. Les Wisigoths dévastent l'Italie avant de passer en Gaule.

416 Pour le compte de l'Empire romain d'Occident, les Wisigoths affrontent et battent des tribus de Vandales, d'Alains et de Suèves en Espagne.

418 L'empereur Honorius signe un *foedus* avec le chef des Wisigoths Wallia qui les autorise, en récompense, à s'installer en Aquitaine, autour de la Garonne. Ils formeront bientôt un royaume fédéré à Rome, dont la capitale sera Toulouse et dont tout l'effort sera d'agrandir ses frontières vers la Loire et la Méditerranée.

429-439 Les Vandales, sous Genséric, traversent la Méditerranée et envahissent l'Afrique du Nord. En prenant Carthage en 439, ils établissent un royaume maritime florissant, menaçant l'approvisionnement en blé de l'Italie et perturbant l'équilibre méditerranéen.

451 Venu s'emparer du royaume wisigoth, qui s'étend désormais de la Loire aux Pyrénées, Attila, roi des Huns, est repoussé d'Orléans par une coalition menée par le général romain Flavius Aetius et le roi des Wisigoths, Théodoric I^{er}. Poursuivi jusqu'en Champagne, il les affronte aux champs Catalauniques (dans les environs de l'actuel Châlons-en-Champagne). Malgré des pertes énormes dans les deux camps, Attila est vaincu. Le conflit marque un tournant dans la lutte contre l'expansion hunnique en Europe, préservant temporairement l'ordre romain en Gaule. La bataille, considérée comme l'un des affrontements les plus significatifs de l'Antiquité tardive, n'empêche cependant pas l'année suivante une nouvelle invasion hunnique en Italie du Nord.

453 Attila meurt en mars lors de ses noces avec la Germaine Ildico. Ses héritiers se disputent la succession et se heurtent à d'anciens peuples alliés, dont les Gépides. L'effondrement de l'empire d'Attila provoque la ruée des Germains qui lui étaient soumis vers l'Empire romain d'Occident.

468 Anthémius, empereur d'Occident, passe un accord avec Léon I^{er} d'Orient pour reconquérir l'Afrique du Nord. La flotte est incendiée par les Vandales avant de pouvoir prendre Carthage. Les forces terrestres rassemblées en Sicile renoncent.

476 Odoacre, chef du peuple germanique des Hérules, renverse le dernier empereur romain d'Occident, Romulus Augustule.

493 Envoyé par l'empereur d'Orient à la reconquête de l'Italie, Théodoric le Grand, qui réalise autour de lui l'unité des Ostrogoths, y fonde un royaume. Il met en place une administration efficace, favorisant une cohabitation relativement pacifique entre Goths et Romains.

533-553 L'empereur byzantin Justinien entreprend de rétablir les frontières de l'Empire romain. Le général Bélisaire conquiert d'abord l'Afrique du Nord, en 533, contre les Vandales, puis envahit l'Italie par le sud. Il prend Naples et Rome. Ravenne, capitale du royaume, tombe en 540. Les affrontements se perpétuent jusqu'à la chute du royaume ostrogoth en Italie vers 553, remplacé par l'exarchat de Ravenne, sous contrôle byzantin.

548 Les tribus slaves, dont les premiers contacts avec les Byzantins (héritiers de l'Empire romain en Orient) sur le Danube remontent à 520-530, entreprennent des migrations massives sur les terres délaissées par les armées byzantines et avars (d'un groupe de peuples nomades originaires de Mongolie). Ils s'emparent de l'Illyrie en 548, puis de la Macédoine, et les Slovénes, branche installée en Pannonie, avancent jusqu'à l'Adriatique. Leurs incursions en Istrie et en Vénétie (592, 600, 602) se conjuguent avec des avancées dans les vallées alpines, atteignant les environs de Salzbourg.

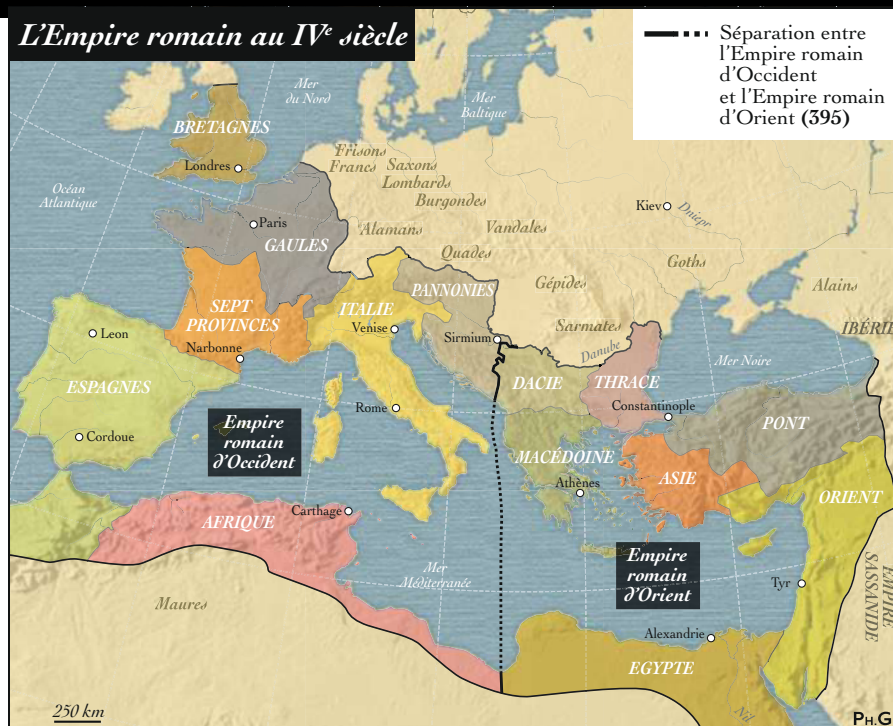
568 Après une défaite en Pannonie, le roi Alboin guide les Lombards vers l'Italie. Ils prennent Pavie, établissant un royaume lombard et se livrant à des campagnes agressives.

591-598 Agilulf, roi lombard jusqu'en 616, mène des campagnes militaires contre les Byzantins, affaiblissant leur présence et étendant son royaume vers le sud. Une trêve est conclue avec le pape Grégoire le Grand en 594 après le siège de Rome, puis avec les Byzantins en 598.

622 Mahomet fuit de La Mecque à Médine, l'Hégire (« exil ») marquant l'émergence politique de l'islam et la naissance de la nation ou « oumma » musulmane.

636 Les forces musulmanes, commandées par Khalid ibn al-Walid, remportent une

L'Empire romain au IV^e siècle



POUSSIÈRES D'EMPIRE Ci-dessus : à la mort de Théodose I^{er}, en 395, l'Empire romain fut partagé entre les fils de l'empereur défunt. Des divergences apparurent très vite entre les deux parties, notamment pour la possession de la Dacie et de la Macédoine. Ci-dessous : en 468, Anthémus échoua dans la reconquête de l'Afrique contre les Vandales de Genséric. Page de gauche : fibule en forme d'aigle, provenant du trésor ostrogothique de Domagnano (Saint-Martin), V^e siècle (Nuremberg, Germanisches Nationalmuseum).



victoire décisive contre l'Empire byzantin près de la rivière Yarmouk, à l'est du lac de Tibériade, ouvrant la voie à l'expansion arabe en Syrie. Les Byzantins, sous le règne d'Héraclius, quittent la Palestine et l'Égypte, marquant la fin des possessions africaines romaines.

650 Les Slaves investissent la Bithynie (sud de la mer Noire).

681 Asparoukh, khan des Bulgares, fonde la ville de Pliska à l'ouest de la mer Noire, établissant la capitale du premier Empire bulgare. Les Slaves installés dans la région sont chassés ou soumis. La fondation de Pliska symbolise le pouvoir bulgare émergent dans la région et le début d'une période d'un nouveau règne en Europe orientale.

711 Les forces musulmanes du califat omeyyade, commandées par le général Tariq ibn Ziyad, débarquent en Hispanie, alors sous domination wisigothe. Le 19 juillet, la bataille de Guadalete, près du Djebel Tarik (futur « Gibraltar »), scelle leur victoire sur Rodéric, marquant le début de la conquête musulmane de la péninsule Ibérique. Tariq avance rapidement, prenant Cadix, Cordoue et Tolède. L'effondrement wisigothique permet la fondation de la *wilaya* (gouvernorat) d'al-Andalus, au nom du califat des Omeyyades. Les musulmans poursuivent leur avancée au nord en conquérant la Septimanie à partir de 719.

732-733 Charles Martel, maire du palais des Francs, affronte près de Poitiers un raid de l'armée musulmane commandée par Abd al-Rahman. Les Francs les repoussent, mettant un coup de frein à l'avancée musulmane en Europe occidentale, consolidant la position franque et contribuant à définir les contours de la chrétienté médiévale. Le prestige de Charles Martel permet l'établissement de la dynastie carolingienne : son fils, Pépin le Bref, est sacré roi des Francs le 28 juillet 754.

750 Lors de la bataille du Grand Zab le 25 janvier, le général Abu Muslim défait la dynastie omeyyade et porte au pouvoir la dynastie abbasside. Leur premier calife

est as-Saffah. Les Abbassides déplacent le pouvoir politique de la Syrie vers l'Irak. Ils fonderont Bagdad en 762.

752-759 Les Francs assiègent la ville de Narbonne, alors aux mains des musulmans. Pépin le Bref assure de son soutien la population wisigothe qui se rebelle contre la garnison musulmane. L'armée de l'émirat quitte la Septimanie et reflue au-delà des Pyrénées.

756 Abd al-Rahman I^{er} établit l'émirat indépendant de Cordoue, en réaction à la prise de pouvoir des Abbassides.

778 Les campagnes militaires carolingiennes en Hispanie connaissent un échec lors de l'expédition du printemps, aggravé par une attaque sur l'arrière-garde de l'armée franque à Roncevaux. Le chevalier Roland est tué dans l'embuscade. La marche d'Espagne est créée par Charlemagne pour défendre les territoires chrétiens contre les incursions musulmanes.

793 Les Vikings, venus de Scandinavie, pillent le monastère de Lindisfarne en Northumbrie (nord-est de l'Angleterre), marquant le début des raids vikings en Europe. Avant la fin du siècle, des Vikings entrent en Gaule.

799-800 Des Vikings attaquent les côtes atlantiques jusqu'à la Vendée.

800 Charlemagne est couronné empereur par le pape Léon III à Rome. Cet événement permet au souverain de revendiquer la continuité du pouvoir impérial en Europe occidentale.

806-808 Les Sarrasins s'emparent de l'île de Pantelleria et d'une partie de la Corse et de la Sardaigne. Charlemagne et le pape Léon III s'emploient à les chasser, mais les razzias continuent sur toute la côte.

835-837 Des Vikings s'emparent du monastère de Noirmoutier. Des hommes emmenés par Thorgils s'installent à Dublin et règnent sur les autochtones, construisant plusieurs forts dans la région.

838 Les Sarrasins massacrent des habitants de Marseille, en réduisant d'autres en esclavage. La ville n'est reprise qu'en 842.

841-845 Les Vikings remontent la Seine et s'emparent de Rouen en mai 841, avant de

piller les abbayes de la région. Quatre ans plus tard, une flotte de 120 navires reprend le fleuve et assiège Paris. Les monastères sont évacués, ainsi que les reliques de saint Germain et sainte Geneviève. Les troupes de Charles le Chauve tentent sans succès de protéger l'abbaye de Saint-Denis. L'île de la Cité est attaquée et le roi accepte de payer un tribut au chef Ragnar pour négocier son départ.

845-856 Les Vikings ravagent la Francie occidentale. L'île de Noirmoutier est une base d'opérations permettant de lancer des raids sur la Loire ou vers Bordeaux, prise plusieurs fois, voire jusqu'à la Galice. En 856, Paris tombe à nouveau, ainsi que Clermont et Orléans.

846 Une flotte musulmane sarrasine d'Afrique du Nord pille Rome, profanant la basilique Saint-Pierre, mettant en évidence la menace persistante pour les régions méditerranéennes. L'empereur d'Occident Lothaire I^{er} monte une expédition pour reprendre le sud de l'Italie, sans succès.

860 Une expédition militaire de Varègues, Vikings partis de Scandinavie vers les steppes, parvient devant Constantinople. Les armées byzantines, occupées par la défense contre le califat abbasside à l'est, ne peuvent assurer la défense de la ville, mais celle-ci est sauvée par une tempête qui éloigne les envahisseurs. Après des pillages dans les environs, les Barbares se retirent. Des Vikings passent aussi le détroit de Gibraltar et avancent en Méditerranée, pillant des territoires d'al-Andalus, d'Afrique du Nord, avant d'hiverner en Camargue.

863-879 De retour d'une mission chez les Khazars, peuple turcophone des steppes installé au nord de la mer Noire et ayant adopté le judaïsme, les frères Cyrille et Méthode, missionnaires byzantins, repartent en Grande Moravie pour évangéliser les sujets slaves du prince Rastislav dans leur langue. Ils les dotent de l'alphabet glagolitique, futur alphabet cyrillique, et poursuivent l'évangélisation du monde slave.



108

PARIS INTRA-MUROS

L'ANNIVERSAIRE DE SA MORT EST PASSÉ INAPERÇU. ET POURTANT, PHILIPPE AUGUSTE AUGMENTA LE DOMAINE ROYAL, AFFIRMA LE POUVOIR DU ROI DE FRANCE SUR LES FÉODaux ET BÂTIT À PARIS UNE ENCEINTE DÉFENSIVE DONT ON SUIT ENCORE LES PITTORESQUES VESTIGES.

© BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE. © SONNET SYLVAIN/HEMIS.FR © MDJ. © CHÂTEAU DE VALENCAY.

116 LA CATHÉDRALE DES HALLES

SŒUR CADETTE

DE NOTRE-DAME, ELLE S'ÉLÈVE,

MAJESTUEUSE, DANS LE QUARTIER DES HALLES. SAINT-EUSTACHE

FÊTE CETTE ANNÉE LES HUIT CENTS ANS DE SA FONDATION ET INVITE À

REDÉCOUVRIR SON RICHE PATRIMOINE DE TOMBEAUX ET D'ŒUVRES D'ART.



126

LA SÈVE DE L'HISTOIRE

ILS SONT LES TÉMOINS VIVANTS
ET POURTANT SILENCIEUX

DE DIZAINES DE SIÈCLES. DEPUIS TRENTE ANS, L'ASSOCIATION A.R.B.R.E.S. DISTINGUE
ET PROTÈGE CES « ARBRES REMARQUABLES », DONT LA FRANCE CONSERVE DE SPLENDIDES
SPÉCIMENS. VISITE GUIDÉE DE CES GARDIENS DE NOTRE HISTOIRE.



ET AUSSI LE GRAND TOUR DE LA DUCHESSE

ESPRIT SUPÉRIEUR
ET COQUELUCHE DE LA GENTRY
EUROPÉENNE, LA DUCHESSE
DE DINO DIVERTIT SA VIEILLESSE
SUR LA CÔTE D'AZUR. L'ÉDITION
DE SON RÉCIT DE VOYAGE
ILLUSTRÉ EST UNE SPLENDEUR.



TÊTE COURONNÉE Page de gauche, en haut :
couronnement de Philippe Auguste, en 1179,
enluminure des *Grandes Chroniques de France*,
vers 1375-1380 (Paris, BnF). Page de gauche,
en bas : *Le Pape Alexandre II distribuant de l'eau
bénite, avec deux anges le soutenant*, par Louis-
Eugène Bion, 1834 (Paris, église Saint-Eustache).

Ci-contre : *Portrait de Dorothee de Biron*,
princesse de Courlande, duchesse de Dino, par
François Gérard, 1816 (château de Valençay).

IMBRICATIONS

La tour Jean-sans-Peur.
Edifiée au début du
XV^e siècle, elle est le
dernier vestige de l'hôtel
du XIII^e siècle des ducs de
Bourgogne, qui s'adossait
à l'enceinte de Philippe
Auguste. De celle-ci,
reste une tour que l'on
peut voir dans l'entrée
du bâtiment ainsi qu'une
coupe franche du mur,
dans la cour, à l'extérieur.

© GARDEL BERTRAND/HEMIS.FR



Paris intra-muros

Par Samuel Adrian

Eparpillés au cœur de Paris,
les vestiges de l'enceinte de Philippe
Auguste font remonter, le temps d'une
balade, au printemps de l'Etat français.





SUR LES TRACES En haut : rue des Jardins-Saint-Paul, dans le IV^e arrondissement, la plus longue (80 m) et la mieux conservée des portions de l'enceinte de Philippe Auguste court le long du collège Charlemagne. Ci-dessus : fossés et vestiges de la forteresse du Louvre, édifiée entre 1190 et 1202. Implanté hors les murs au point de jonction de la nouvelle enceinte avec la Seine, cet ouvrage avancé protégeait la ville là où elle paraissait la plus exposée aux incursions ennemies venues de l'ouest par le fleuve. Ci-contre : Philippe II dictant ses instructions, enluminure tirée des *Grandes Chroniques de France*, vers 1335-1340 (Londres, The British Library).

Le 14 juillet « *en l'an de l'Incarnation 1223* », comme on disait alors, le royaume de France perdit un de ses plus grands chefs. C'était il y a huit cents ans, un de ces chiffres ronds qui donnent prétexte à la commémoration. Curieusement cependant, on ne commémora pas en 2023 celui que, dès avant sa mort, on appelait Philippe *Auguste*. Auguste, parce qu'il avait « augmenté » (*auget*) le domaine royal. Parce qu'il était né en août (*augustus*). Parce que sa grandeur méritait qu'on l'assimilât aux Césars. Son règne, de fait, n'avait pas toujours été glorieux, loin de là. Et à la différence de son petit-fils Louis IX, sa vie n'avait certes pas été celle d'un saint. Il aimait la guerre et le pouvoir, le vin et les femmes, Dieu et son peuple : c'était un prince de son temps. Voyons plutôt le portrait qu'en fit peu après sa mort Péan Gatineau, chanoine de Saint-Martin de Tours : *« Beau et bien bâti, il était chauve; d'un visage respirant la joie de vivre, le teint rubicond, il aimait le vin et la bonne chère et il était porté sur les femmes. Généreux envers ses amis, il convoitait les biens de ses adversaires, et il était très expert dans l'art de l'intrigue. (...) Recourant au conseil des humbles, il n'éprouvait de haine pour personne, sinon un court moment, et il se montra le dompteur des superbes, le défenseur de l'Eglise et le nourrisseur des pauvres. »*

Aujourd'hui, la mémoire de Philippe Auguste est surtout associée à Bouvines, ce mot-jalon du roman national, chargé d'échos, qui sent encore le Lavis et la communale, et dont on sait vaguement qu'il désigne une de ces journées qui ont fait la France... Nous y reviendrons. Philippe Auguste, pour les Parisiens, c'est aussi une vieille enceinte fortifiée. Le roi ordonna sa construction en 1190 avant de partir en croisade. Il en reste quelques fragments. Au gré de la balade qui mène de l'un à l'autre, c'est à la fois la vie d'un roi, le triomphe d'une dynastie, l'efflorescence d'un royaume et de sa capitale qu'ils racontent au promeneur.

Avant de naître, Philippe s'était fait attendre. Louis VII, son père, était, selon la chronique, « *effrayé du nombre de ses*

filles ». Entendons par là qu'à 40 ans passés, trois fois marié, il n'avait toujours pas d'héritier. Le soir du 21 août 1165, les cloches retentissent à toute volée dans cette bourgade boueuse qu'était alors Paris, et que les lettrés, pour cette raison, appelaient encore Lutèce (de *lutum*, la boue, selon l'étymologie très libre du temps). Giraud de Barri – futur aumônier du roi Henri II Plantagenêt, alors jeune étudiant – ouvre la fenêtre de sa tour. Torches, tumulte, tapage. Il croit à l'incendie, descend dans la rue, s'attend à trouver une foule en panique... et voit un peuple en liesse. Un fils est enfin né au royaume des Francs. Les Parisiens ne savent pas encore que Philippe « *Dieudonné* », comme on le surnomme

coiffant l'écu fleur-de-lysé. L'enceinte n'avait donc pas seulement un rôle défensif, mais symbolique, en un temps où l'autorité royale était partout discutée.

Rappelons que le roi, quand il arrive sur le trône à 14 ans, en 1179, est en fort mauvaise posture. Cerné à l'est par le comté de Champagne, au nord-est par le comté de Flandre, à l'ouest et au sud par les territoires Plantagenêts, qu'est-ce alors que son domaine, si ce n'est une principauté parmi d'autres ? Les temps exigent un chef à la hauteur de cette tâche immense, jamais achevée, toujours reconduite : triompher des résistances que les grands féodaux opposent à la prééminence royale. Prééminence de nature, car le Capétien, à la différence

« Le dompteur des superbes, le défenseur de l'Eglise et le nourrisseur des pauvres. »

aussitôt, fera de leur ville sa capitale, et le plus beau fleuron de sa Couronne. Car Paris, en 1165, n'est pas encore *Paris*, au sens éminent que ce nom prendra dès l'orée du XIII^e siècle : le centre de la chrétienté, le refuge de la plus haute culture, le nouveau foyer de la Tradition après Jérusalem, Athènes et Rome.

Notre-Dame mise à part, où voir aujourd'hui des traces matérielles de cette période ? Dans le IV^e arrondissement, rue des Jardins-Saint-Paul. La plus longue et la mieux conservée des portions de l'enceinte court le long du collège Charlemagne. Tous les jours de la semaine, quand sonne la fin de l'école, les balles des collégiens rebondissent contre le plus vieux mur de Paris. Elles peuvent y aller, il en a vu d'autres. Le calcaire, nettoyé, n'est plus noirci par la pollution. Quoique mité, il a bon teint : une ruine toute fraîche, choyée par la municipalité. Quand on la voyait de loin, au temps jadis, l'enceinte faisait bel effet. Limite entre la cité et la campagne, régulièrement espacée de tours, elle avait quelque chose d'une couronne. Les armoiries de Paris en gardent aujourd'hui le souvenir dans leur timbre : une muraille

de ses pairs, a été sacré à Reims. L'onction l'a élevé à une dignité supérieure, qui légitime pleinement ses prétentions à l'héritage carolingien. Qui les lui conteste ? L'empereur germanique et le Plantagenêt. Outre l'Angleterre dont il ceint la couronne, Henri II contrôle la Bretagne, la Normandie, l'Anjou, le Maine, le Poitou, l'Aquitaine... un empire. Toute la première partie du règne de Philippe, de la Toussaint 1179, date de son sacre, à la conquête du duché de Normandie en 1204, n'est qu'un long bras de fer avec cet adversaire redoutable, supérieur en richesses, si ce n'est en prestige. C'est aux Plantagenêts que Philippe pense quand il fait bâtir son enceinte, la forteresse du Louvre, et toutes les autres bastilles qui coiffent alors les monceaux d'Ile-de-France.

Après la rue des Jardins-Saint-Paul, l'enceinte médiévale se fond dans la ville moderne. La rechercher est un jeu de piste. Plan en main, on suit une ligne invisible aux passants, qui coupe les immeubles, cingle les cours, franchit les boulevards et dessine à grands traits le profil d'un Paris « à taille humaine », c'est-à-dire réduit à de plus saines proportions



(5,5 km de circonférence, tout au plus). On trouve parfois quelques fragments du vieux mur, mais quand bien même il n'en resterait rien, on le décèlerait encore à certains détails : le décrochement d'une façade, l'axe et le nom d'une rue, la ligne curieusement oblique d'un immeuble sur le plan parcellaire, ou, plus rarement, le contour arrondi d'une toiture trahissant une ancienne tour. L'enceinte fait alors penser à un fossile qui aurait laissé en disparaissant l'empreinte fondue de sa silhouette. On tombe sur elle dans le petit square de la rue des Rosiers. Un marquage au sol la signale discrètement au travers de la cour du Crédit municipal, rue des Francs-Bourgeois. On la voit resurgir plus loin dans la cage d'escalier du n° 11 passage Sainte-Avoie. On interroge un marchand rue Rambuteau. Sans rien connaître de Philippe, « *et encore moins d'Auguste* », il sait que son enceinte est « *quelque part par-là* ». On la découvre en effet, rue du Temple, mitoyenne à un glacier et à un café. Elle se camoufle de l'autre côté de la rue,

derrière le « mur renard », c'est-à-dire factice, de la cour de l'hôtel de Saint-Aignan. Elle est présente, comme en creux, dans le tracé de l'impasse des Peintres, non loin de l'ancienne porte Saint-Denis... On assiste partout au surgissement du souvenir, là où d'ordinaire on se précipite en aveugle. Ainsi personne ne s'étonne, rue Tiquetonne, de marcher sur un ancien chemin de ronde. Et au n° 11 de la rue du Louvre, une moitié de tour, inutile, évidée, béante, fait penser à une vieille peau de pierres que la ville aurait abandonnée là après sa mue.

« *La forme d'une ville / Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel* » (Baudelaire). Ce qui révèle la facture moderne de ce vers célèbre, ce n'est pas le constat d'une métamorphose trop rapide, qu'on eût pu aussi bien trouver dans la bouche d'un contemporain de Philippe Auguste. La modernité de ces vers tient toute dans le « *hélas !* ». Il y a là un ton encore mal perceptible au XII^e siècle. Du temps de Philippe le Conquérant et de Richard Cœur de Lion, nul

« romantisme ». Nulle considération solennelle au spectacle des ruines. Une pointe de nostalgie, certes, car il s'en trouvait déjà pour regretter un *bon vieux temps* qu'ils n'avaient pas connu (celui de l'empereur Charlemagne). Mais ce qu'on perçoit avant tout, c'est un enthousiasme unanime à bâtir. Maurice de Sully, évêque de Paris, a lancé les travaux de Notre-Dame en 1163. Soixante ans plus tard, le fronton est presque achevé. Les 28 rois de Juda dominent superbement les fidèles, qui les confondent sans doute avec leurs propres souverains. Le palais royal, sur l'île de la Cité, est en rénovation. Le Louvre, château fort destiné à consolider l'enceinte est achevé en 1202. L'enceinte, en 1215. Partout, on débarde, on échafaude, on défriche, on construit, on pave... Paris, en 1200, est un vaste chantier. La ville pulse : elle a la forme d'un cœur. Sur la rive droite en rapide expansion, la « Ville », avec ses bourgeois, ses changeurs, ses prêteurs juifs (expulsés en 1182, rappelés en 1198), sa foule d'artisans, de



© AKG-IMAGES/BRITISH LIBRARY. PHOTOS : © GARDEL BERTRAND/HEMIS.FR

ROMAN NATIONAL A gauche : la bataille de Bouvines, le 27 juillet 1214, enluminure tirée des *Grandes Chroniques de France*, vers 1335-1340 (Londres, The British Library). Pour la première fois, le roi de France s'appuie non seulement sur les chevaliers mais aussi sur le peuple des communes, ces contingents de fantassins envoyés par les villes du domaine royal.



EN CREUX Ci-dessus : l'une des 77 tours semi-cylindriques ou cylindriques qui ponctuaient le mur d'enceinte de Philippe Auguste, restaurée dans le jardin des Rosiers Joseph-Migneret, en plein cœur du Marais. Ci-contre : au n° 11 rue du Louvre, sont encore visibles le parement intérieur ainsi que la base d'une tour située jadis entre les portes Saint-Honoré et Montmartre.

gueux, de manants, sa place de Grève où vocifèrent marchands et tâcherons, ses toutes nouvelles halles où gueulent, hier comme aujourd'hui, des fols-en-Christ annonciateurs d'Apocalypse. Sur la rive gauche, encore à demi rurale et toute parsemée de vignes, les clercs – maîtres et étudiants – groupés en collèges, en écoles, et bientôt en Université.

Cette partition de l'espace, concrète, recoupe une autre partition qui, elle, se situe au niveau des mentalités. La rive droite est vouée à la vie active. La rive gauche, à la vie contemplative. Car la société est alors divisée en trois ordres distincts : gens d'Eglise, gens de guerre, gens de labeur, qui se rendent mutuellement service et assurent une fonction propre au sein de l'ensemble. En principe, sinon en fait, ils ne se mélangent pas. Chacun sa place et l'équilibre prévaudra : l'ordonnance de la capitale s'efforce de refléter cette concorde idéale. Rive gauche, rive droite, voilà donc les deux ventricules de ce jeune cœur battant qu'est Paris, irrigué par

l'artère d'un fleuve. Mais le tableau n'est pas complet. Il manque le moyeu de cette ville que Philippe Auguste voulait circulaire, c'est-à-dire de forme divine, reflet terrestre – donc imparfait – de la Jérusalem céleste. Ce centre du centre est l'île de la Cité, pivot immuable équilibrant les deux pôles, ombilic de l'Occident, siège des pouvoirs spirituel et temporel, où le voisinage du palais royal et du palais épiscopal rend visible aux yeux de tous l'alliance du trône et de l'autel : la Cité est bel et bien une île *pour couronner le tout*.

Et Philippe, dans tout ça ? Il est, au sens littéral, propriétaire des murs. Roi, c'est-à-dire second souverain après le Christ, mais premier seigneur parmi ses pairs, il pouvait dire de Paris qu'elle était sa cité, comme il écrivait dans ses chartes que les bourgeois étaient ses bourgeois. Mais enfin il n'était pas seul maître en ville. L'évêque aussi était seigneur, comme l'étaient les abbés de Saint-Germain, de Sainte-Geneviève, de Saint-Victor... Avec ses barons, ses

prélats, ses communes, le roi devait composer. La monarchie était consacrée, elle n'était pas « absolue ». Il n'empêche : Philippe est le premier roi vraiment parisien. Ses aïeux – quand ils n'étaient pas le cul sur la selle à bouter le félon – lui préféraient Orléans ou Senlis. La monarchie était itinérante. Elle se sédentarise. La perte des archives royales dans l'échauffourée de Fréteval, en 1194, confirme Philippe Auguste dans son désir de centraliser le pouvoir. Et la plus grande réussite de ce règne à bien des égards « moderne », c'est en fait l'art du gouvernement. Avec ses nouvelles institutions judiciaires (les baillis), financières (la future Chambre des comptes), l'administration royale entre dans l'ère du calcul. Elle se sert des nouvelles possibilités qu'offrent l'inventaire, le bilan, le registre. La chancellerie s'appuie sur un nouvel entourage, qui remplace les anciens magnats, trop peu fiables ou morts en croisade. Les Guérin, les Barthélemy de Roie, les Aymard sont des hommes nouveaux, d'autant plus





dévoués qu'ils doivent leur élévation à la seule confiance du roi. Une monarchie forte, centralisée, efficace : c'est le printemps de l'Etat français.

Rive gauche, la ville commençait au niveau de l'Académie française où s'élevait alors la tour de Nesle. Au bas Moyen Age, la tour de Nesle « signait » le paysage parisien comme aujourd'hui la tour Eiffel. Et comme demain la tour Eiffel, il n'en reste aujourd'hui qu'une plaque ignorée

qui remplissait là son service de guet, le soir du 27 juillet 1214, et qui entendit geuler au pied de la muraille.

Quoi, encore une rixe ? Elles étaient fréquentes : les étudiants, même froqués, avaient la descente facile, et certains profitaient de leur statut de clerc pour provoquer impunément le bourgeois. Mais cette fois-ci, ce devait être autre chose. Le grabuge gagnait la ville entière. On sonnait les cloches. Pas de doute, on

s'apparente à l'ordalie : son issue révèle le jugement de Dieu, sommé de reconnaître les siens. Victoire et défaite, dans une guerre, sont choses qui se règlent *in fine* par la parole, par le plaid : on trouve un arrangement. Mais c'est par le sang versé qu'on plie une bataille. On joue jusqu'à échec et mat.

Quel souvenir garde-t-on de la mêlée ? Guillaume le Breton, principal témoin et biographe du roi, en fait une épopée. Il *magnifie*, c'est son rôle. Mais il y a une chose sur laquelle il néglige d'insister, qu'il évoque comme en passant, et dont l'historiographie républicaine fera plus tard son miel : le rôle des communes, ces associations d'hommes libres reconnues par l'autorité souveraine, présentes en première ligne, ce jour-là, sur le champ de bataille. C'est là un point capital qui fera dire aux Guizot, aux Augustin Thierry, aux Ernest Lavisse, que Bouvines fut la première victoire « nationale ». Car cette fois-ci le roi ne s'appuie pas seulement sur ses chevaliers, mais sur son peuple. C'est un homme du peuple qui portait l'oriflamme, bannière de Saint-Denis. Et c'est le peuple entier qui fête, à Paris, le retour triomphal d'un roi qui méritait son nom d'Auguste.

Si la vieille muraille, impasse de Nevers, n'est pas « mise en valeur », puisque le premier venu peut se soulager dessus, elle devient un argument de vente un peu plus loin. Cour du Commerce-Saint-André, à côté de l'Odéon, une tour de l'enceinte se dresse dans un de ces cafés branchés où des garçons à baskets blanches vous servent de l'« authentique » à prix réhibitore. Témoin inébranlable de la mascarade du *chic*, la vieille tour aux moellons lépreux trône indifféremment au milieu des tables. Rue Guénégaud, à un tir d'arbalète de là, une autre tour, lézardée, a survécu elle aussi au maelström du devenir. Sise dans une boutique de parfum haut de gamme, cette balafree semble revenue de tout. Les tours avaient une fonction militaire. Elles ont aujourd'hui une fonction décorative. On serait tenté d'y voir un « signe des temps », mais il faut être prudent. D'abord parce que les tours, on l'a vu,

Philippe Auguste, en érigeant des murs, définit la ville.

des passants. *Sic transit, etc.* A deux pas, au fond de l'impasse de Nevers, se trouve un fragment de l'enceinte sur lequel viennent s'ébahir les touristes (le jour) et pisser les fêtards (la nuit). Que l'enceinte de Philippe Auguste soit un mur à pisser – elle l'a toujours été – ne semble pas trop déranger Jacques, quoique l'odeur soit parfois fort inconcommodante. Jacques est propriétaire d'un local situé dans l'alignement de l'ancienne coursive (le sol, au XII^e siècle, était 10 m plus bas). Avant lui vivait ici un certain Awad, photographe, qui lui-même avait pris la place de Bounab, peintre en bâtiment dans les années 1960, qui lui-même tenait les lieux d'un menuisier dont on ne connaît plus le nom. S'il était possible de remonter la chaîne des occupants, on finirait par tomber sur le pauvre bougre

annonçait la victoire du roi. Quelques jours plus tôt, Philippe était parti à la tête de son ost vers la Flandre où se réunissaient les ennemis du royaume : Ferrand, comte de Flandre, Renaud de Dammartin, comte de Boulogne, Otton de Brunswick, empereur excommunié du Saint Empire. Appâtés par l'argent du Plantagenêt Jean sans Terre, tous ces mécontents voulaient en découdre avec le Capétien. Lui infliger une raclée dont il ne se relèverait pas. Se partager ses terres. Ce n'était pas là une bonne vieille guerre comme on en menait chaque année à la belle saison, mais une bataille. Nuance décisive. La guerre, telle qu'on l'entend alors, tient de l'escarmouche, de la razzia, de la chasse. Elle fait des dégâts, mais laisse peu d'hommes sur le tapis. La bataille est d'un autre ordre, sacré. Elle

avaient dès l'origine une fonction décorative. Ensuite, parce qu'à mesure qu'on longe cette enceinte, qui n'a d'ailleurs soutenu qu'un seul siège (celui du futur Charles V, en 1358, pour reprendre Paris à Etienne Marcel et Charles le Mauvais), on voit bien que sa fonction défensive n'était pas la plus importante. Philippe Auguste, en érigeant des murs, *défini* la ville. Il trace une limite : c'est l'acte fondateur par excellence, celui de Romulus. Au XII^e siècle, pour encadrer le développement et le peuplement d'une capitale, on commence par en fixer les contours.

Et aujourd'hui ? Paris déborde. Elle se répand, informe, comme un cancer. Est-ce encore une ville ? Au musée Carnavalet, on peut voir un plan des enceintes successives, qui se suivent joliment comme les anneaux concentriques d'une agate, ou comme les cernes d'un tronc. On remarque que pendant mille cinq cents ans, de l'*urbs* gallo-romaine aux fortifications de Thiers, le repère visuel qui a toujours indiqué *en gros* la forme de Paris, c'était le tracé des murailles. Aujourd'hui, c'est la voie express. Il y a là, pour le coup, un « signe des temps ». En creusant un peu, on verrait que cette différence renvoie à deux façons radicalement opposées qu'ont les hommes de se situer dans le monde et de faire société. Mais cela est une autre histoire. La forme d'une ville change plus vite que le cœur d'un mortel. Nous sommes bien les contemporains de Baudelaire... hélas !

COEUR BATTANT Page de gauche : sceau de Philippe Auguste, *D(e)i gr(ati)a Francorum rex* (« par la grâce de Dieu roi des Francs »), 1198 (Paris, Archives nationales). A droite, en haut : reconstitution 3D de la tour de Nesle, vers 1380. Construite vers 1200, sur la rive gauche de la Seine, haute de 25 m, et détruite vers 1665, elle était une des tours d'angle de l'enceinte de Philippe Auguste, face au Louvre. Au centre : vestige d'une tour du mur d'enceinte dans la Brasserie des Prés, 6 cour du Commerce-Saint-André. En bas : *Plan des anciennes enceintes de Paris*, 1180-1845 (Paris, musée Carnavalet).





LIEUX DE MÉMOIRE

Par Marie-Laure Castelnau



La Cathédrale des Halles

Chef-d'œuvre de l'architecture gothique et de la Renaissance l'église Saint-Eustache célèbre ses huit cents ans. L'édifice se distingue par ses dimensions, proches de celles d'une cathédrale, et par la grande richesse des œuvres qu'elle abrite.



© ALAMY STOCK PHOTO/HEMIS.FR © ARCHIVES HISTORIQUES DE L'ARCHIEVÊCHÉ DE PARIS/SP. © FERRANTE FERRANTI/SP.

FLAMBOYANCE Page de gauche et ci-dessus : la silhouette majestueuse de l'église Saint-Eustache au cœur du quartier des Halles de Paris. Page de gauche, en bas : vue de l'église depuis l'un des dix pavillons Baltard, construits entre 1852 et 1870 pour accueillir les Halles. Ils furent démolis en 1971, sauf un, visible aujourd'hui à Nogent-sur-Marne.

117
HISTOIRE

Durant une partie de chasse, un superbe cerf lui apparaît, arborant, entre ses bois, une croix d'or scintillante, tandis qu'une voix divine l'interpelle. Placidus, général de Trajan, va alors vivre une conversion fulgurante. « *On ne fait pas attendre l'Eternel lorsqu'il cogne à votre porte avec un tel éclat et sur le mode d'une injonction fabuleuse* », souligne l'écrivain Philippe Le Guillou dans l'avant-propos du beau livre consacré à Saint-Eustache (Editions Place des Victoires). Placidus sera baptisé sous le nom d'Eustathios (qui signifie « bien équilibré », « constant ») et vivra avec son épouse et ses deux fils le sort des chrétiens sous l'empire, de la persécution à son martyre en 118. Hadrien ordonna en effet de jeter la famille d'Eustache dans la fosse d'un lion affamé. Mais celui-ci se coucha à leurs pieds. L'empereur exigea alors que la famille soit ébouillantée. Les Eglises catholique et orthodoxe connaissent ce martyr sous le nom de saint Eustache de Rome. Patron des chasseurs, des pompiers, des victimes de la torture et de Madrid, il est fêté le 20 septembre.

A Paris, la grande église qui porte son nom s'élève au cœur même de la ville, tout près de ce qui fut, pour reprendre le titre du roman de Zola, « *le ventre de Paris* ». Saint-Eustache est intimement liée au quartier qui l'a vu naître et aux corporations du marché des Halles de l'époque. Depuis février 1969, cette activité s'exerce à Rungis et le quartier s'est vidé de tout ce qu'il pouvait avoir de vie trépidante et de circulation nourricière. Hasard parfois heureux des transformations urbaines, la disparition des Halles et le démembrement des pavillons de Baltard en 1971 ont dégagé tout ce qui enserrait l'église. Elle n'a finalement jamais été si bien mise en valeur et trône désormais devant un grand espace qu'aucune initiative architecturale ultérieure n'aura réussi à habiter. Elle surgit, imposante et cependant légère, avec son haut transept, ses verrières perchées, sa longue nef altière. « *Cet admirable édifice (...), avec son armature gothique,*

ses arcs-boutants multipliés comme les côtes d'un cétacé prodigieux, et les cintres romains de ses portes et de ses fenêtres, dont les ornements semblent appartenir à la coupe ogivale », écrivait Gérard de Nerval dans *Les Nuits d'octobre* en 1852.

Cette église « cathédrale », l'une des plus visitées de la capitale, célèbre cette année ses huit cents ans. Fidèle à sa tradition musicale et artistique, la paroisse organise à cette occasion plusieurs événements théâtraux, concerts, conférences, du 2 au 4 février. Une messe solennelle sera célébrée par Mgr Laurent Ulrich en présence de deux chœurs, les Chanteurs de Saint-Eustache et la Maîtrise de Notre-Dame, accompagnés au grand orgue par Thomas Ospital et à l'orgue de chœur par François Olivier. Pour cet anniversaire, la façade ouest, tout juste rénovée, sera consacrée. « *Cela permettra d'accueillir enfin le public par l'entrée principale*, déclare le père Yves Trocheris, curé de Saint-Eustache. *C'est par*



cette porte que l'on prend toute la mesure de la double verticalité de cette église : plus haute que Notre-Dame et longitudinale, avec un accès direct vers le maître-autel. »

Enfin, un spectacle immersif exceptionnel, Luminiscence, est proposé dans l'église jusqu'au 25 mai. Projections vidéo à 360° et bande sonore électronique spatialisée en 3D épousent sa richesse architecturale dans les moindres détails pour transporter le spectateur dans un univers féerique.

Mais sa principale particularité, souligne le père Trocheris, est sans doute d'avoir « connu une histoire insolite, où le petit peuple se mêlait avec les grands seigneurs, les politiques et les artistes ». L'église a été, de fait, le lieu de nombreux baptêmes, mariages ou enterrements et a vu défiler bien des personnages célèbres : Richelieu, Molière, Mme de Pompadour y ont été baptisés, Louis XIV y fit sa première communion, Sully et Lully s'y sont mariés. On y célébra les obsèques de Corneille, Rameau, La Fontaine, Anna Maria Pertl – la mère de Mozart – et Mirabeau. Colbert y est inhumé et son monument funéraire en marbre, dessiné par Charles Le Brun en 1687, est installé dans la chapelle Saint-Louis-de-Gonzague. Saint-Eustache est aussi le panthéon des premiers membres de l'Académie française, dont une trentaine sont enterrés là, parmi lesquels Marivaux. Berlioz y dirigea la première exécution de son *Te Deum* en 1855 et Liszt y fit jouer, en 1866, sa *Messe de Gran*. La reine Elizabeth II a souhaité s'y arrêter lors de son voyage officiel en France en 2004.

Érigée au XIII^e siècle à l'emplacement du chœur de l'édifice actuel, l'église avait à l'origine été consacrée à sainte Agnès, autre martyre romaine. Son généreux fondateur, Jean Allais, s'était enrichi aux Halles dans le commerce du poisson. Pour remercier Dieu, il finança la construction de cette modeste chapelle, entre l'île de la Cité et la colline de Montmartre, à proximité de l'enceinte de Philippe Auguste. Elle fut rapidement constituée en paroisse et prit le nom de Saint-Eustache, dix ans après sa construction, à la suite du transfert d'une relique du martyr offerte par l'abbaye de Saint-Denis. L'église fut ensuite agrandie au fil des années à mesure que la population augmentait, mais toujours de façon insuffisante.

Au XVI^e siècle, François I^{er} souhaita bâtir, non loin du Louvre où il séjournait, une église de style Renaissance. En août 1532, il fit poser la première pierre de la nouvelle église Saint-Eustache par un architecte dont on ignore le nom. La construction de ce vaisseau de 100 m de long, 44 m de large et 34 m de hauteur durera plus d'un siècle et s'achèvera en 1640. En dehors du portail, elle correspondait à l'église que nous connaissons aujourd'hui. Consacrée en avril 1637 par Jean-François de Gondi, archevêque de Paris, elle était la plus grande de Paris après Notre-Dame. Saint-Eustache est d'ailleurs parfois surnommée « la fille de Notre-Dame » en raison de son plan et de sa structure : une nef flanquée de bas-côtés doubles, avec un large transept et un chœur entouré d'un double déambulatoire et de chapelles.

Paroissien de Saint-Eustache, Colbert fit aménager en 1655 deux chapelles décorées par Mignard sous les tours de la façade, ce qui allait nuire sérieusement à la solidité de celle-ci. Par prudence, elle sera démolie, ainsi que la première travée de la nef et des bas-côtés. La construction d'un grand portail, entamé en mai 1754



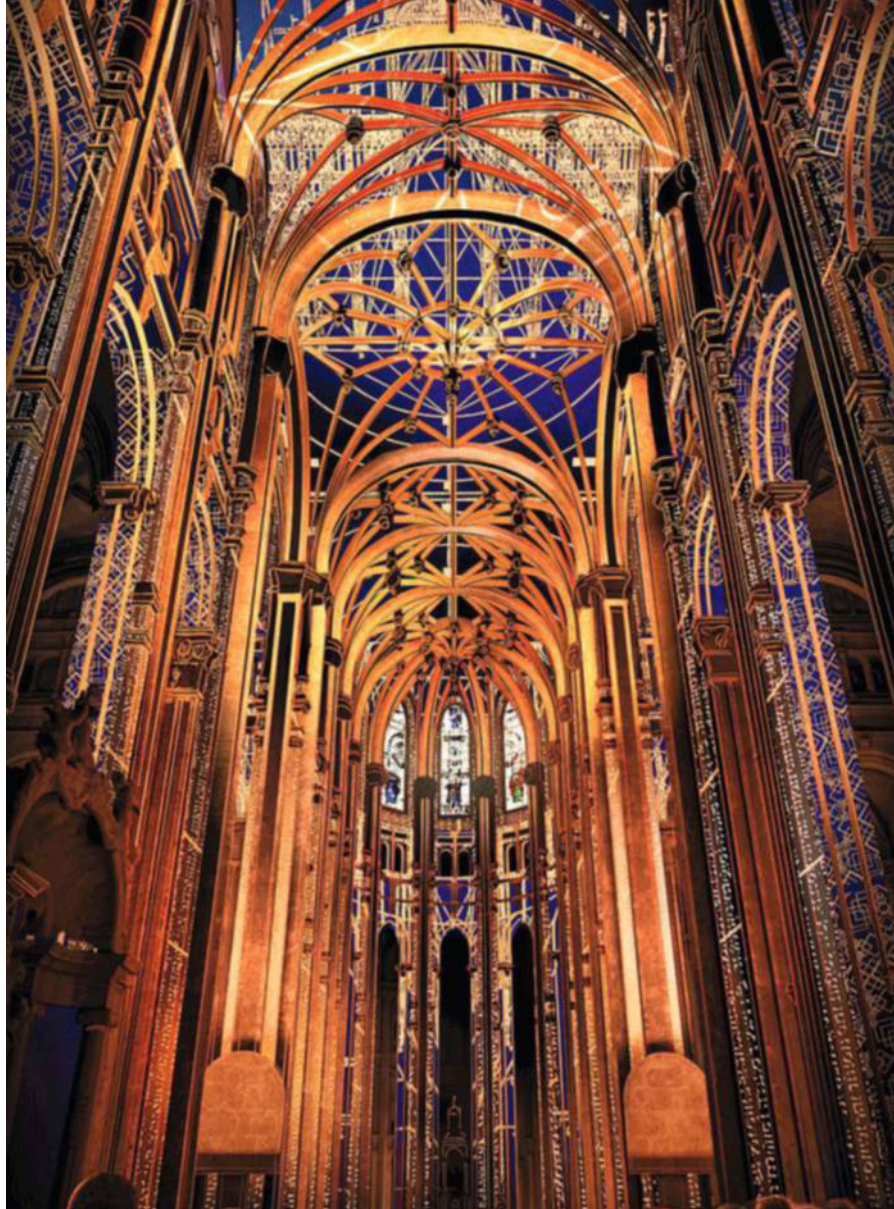
d'après les plans de l'architecte Mansart de Jouy, petit-fils de Jules Hardouin-Mansart, fut bientôt interrompue faute de moyens. L'architecte de la Ville de Paris Pierre-Louis Moreau reprit le chantier en 1772 mais sans le terminer : seule la tour nord fut érigée et, depuis cette époque, la façade est restée inachevée. Devenue propriété nationale durant la Révolution, l'église fut transformée en temple de l'Agriculture, puis rendue au culte en juin 1795 après avoir subi de graves dommages.

Au fil des siècles, l'église Saint-Eustache n'a jamais cessé d'être restaurée. La dernière grande campagne de travaux avait été dirigée par Victor Baltard, architecte des Halles, à la suite de l'incendie de 1844 qui avait ravagé l'édifice. A cette occasion, les peintures découvertes sous le badigeon de six chapelles furent restaurées, des décorations commandées à des artistes du XIX^e siècle pour toutes les chapelles, ainsi qu'un maître-autel et une chaire, sculptée par Victor Pyanet. Enfin, le mobilier et l'orgue furent remplacés.

Construite à partir de 1532 et restaurée dans les années 1840, Saint-Eustache associe ainsi plusieurs styles, gothique à l'extérieur, Renaissance et classique à l'intérieur. Elle se distingue par ses dimensions mais aussi par la grande



D'OUTRE-TOMBE Ci-contre : le tombeau de Colbert, dans la chapelle Saint-Louis-de-Gonzague, a été dessiné par Charles Le Brun en 1687. En haut : *Les Pèlerins d'Emmaüs*, par Pierre-Paul Rubens, XVII^e siècle (chapelle Saint-Pierre-l'Exorciste). Page de droite : du 16 février au 25 mai 2024, le spectacle musical et visuel Luminiscence propose un voyage à travers le temps et l'espace, à la découverte des richesses de Saint-Eustache.



richesse et la variété des œuvres d'art qu'elle abrite, de sa statue de saint Jean l'Évangéliste du XV^e siècle à ce Christ en verre réalisé par Pascal Convert en 2014. Le visiteur s'arrête notamment devant le bénitier monumental signé Louis-Eugène Bion, mais aussi devant l'abside, avec ses vitraux d'Antoine Soullignac conçus à partir d'esquisses de Philippe de Champaigne, et sa forêt de décorations en gothique flamboyant tant décrite par Viollet-le-Duc : « *Saint-Eustache est le chant du cygne du gothique !* » commentait-il. Dans la chapelle de la Vierge, restaurée en 1800 après les pillages de la Révolution, on peut contempler une magnifique *Vierge à l'Enfant* de Jean-Baptiste Pigalle, « *sans doute l'une des plus belles de Paris* », estime le père Trocheris. Le peintre Thomas Couture a enrichi cette chapelle de trois grandes fresques consacrées à l'histoire de la Vierge.

Plus loin, quelques autres trésors sont accrochés, comme *Les Pèlerins d'Emmaüs*

de Rubens, restauré en 2020, un *Saint Jean-Baptiste* de François Lemoine ou *Le Martyre de saint Eustache*, œuvre de Simon Vouet commandée par Richelieu et récemment suspendue sur un pilier, à droite au niveau du chœur, selon l'habitude de l'époque. La chapelle des Pèlerins d'Emmaüs abrite pour sa part une sculpture contemporaine de Raymond Mason, en cours de restauration : *Le Départ des fruits et légumes au cœur de Paris* le 28 février 1969 (1969-1971), hommage à l'époque séculaire où les marchands des Halles animaient le quartier. Dans la chapelle Saint-Vincent-de-Paul est exposé le triptyque en bronze et patine d'or blanc de l'artiste américain Keith Haring, *La Vie du Christ* (1990).

Fierté de l'église, le grand orgue est l'un des plus monumentaux de France, avec ses 18 m de hauteur, 8 000 tuyaux, 147 rangs et 101 jeux. Si la paroisse possède un orgue depuis le XVI^e siècle, celui-ci a été plusieurs fois remanié

ou remplacé. Le buffet en bois sculpté, dessiné par Victor Baltard, est une splendeur. Caractéristique particulière de cet orgue, sa console, indépendante, est installée dans la nef. Il nécessite aujourd'hui une restauration de grande ampleur (2,7 millions d'euros), pour lequel un appel aux dons a été lancé.

Ces dernières années, un vaste programme de sauvegarde et d'aménagement de l'église a été ouvert avec l'aide de la Ville de Paris. En 2020, le magnifique brocart du XVIII^e siècle en toile de lin, perles de verre et soie, que la duchesse d'Orléans avait offert à l'église, a été restauré et a trouvé une place d'honneur comme antependium du nouvel autel. Les mille chaises ont été remplacées en 2022 par des bancs réversibles de l'artiste Constance Guisset. Les fresques de la chapelle Saint-Joseph ont retrouvé enfin, en 2023, toute leur splendeur grâce au soutien du World Monuments Fund (WMF).

Comme le souligne Philippe Le Guillou, Claude, ce personnage de Zola qui prophétisait, à travers la victoire du fer sur la pierre, l'effacement de Saint-Eustache et l'avènement glorieux des Halles, symbole de la modernité, s'est lourdement trompé. Avec son architecture « *bâtarde* », entre Moyen Âge et Renaissance, Saint-Eustache a survécu à toutes les injures, à tous les bouleversements de son environnement. Elle est là, haute et puissante, comme un amer fier et tenace au milieu du tourbillon de la cité. Sa belle carcasse minérale abrite un sanctuaire vivant.

Spectacle Luminiscence, billetterie sur www.luminiscence.fr/paris

À LIRE



La Grâce de Saint-Eustache
Collectif
Editions Place des Victoires
312 pages
69 €





Le grand Tour de la Duchesse

Les souvenirs de voyage inédits de la duchesse de Dino, nièce et égérie de Talleyrand, ressuscitent une époque où les élites de l'Europe avaient fait de la Riviera ligure leur jardin d'hiver.

Elle a porté autant de noms qu'elle posséda de nationalités ou de titres : Dorothee de Biron, princesse de Courlande, en Russie, comtesse de Périgord, duchesse de Talleyrand puis duchesse de Dino en France, duchesse de Sagan en Prusse... Née en 1793, cadette des quatre filles du dernier duc indépendant de Courlande et de sa troisième femme, Dorothea von Medem, orpheline précoce et riche héritière, convoitée par une ribambelle d'altesses germaniques désargentées, elle épousa par devoir en 1809, à 16 ans, le neveu de Talleyrand, Edmond de Périgord, joueur et volage, dont elle divorça en 1824 après lui avoir donné trois enfants et être devenue l'égérie du « diable boiteux », de 1814 jusqu'à la disparition de celui-ci en 1838. Si elle ne fut peut-être pas la maîtresse du prince des diplomates (sujet de dispute entre ses biographes) avec qui elle vécut en parfaite complicité d'esprit et étroite communion de cœur, son pouvoir de séduction s'exerça sur nombre de grands personnages de son époque, têtes couronnées, hommes d'Etat, aristocrates de haut parage, par la naissance ou le talent, qu'elle éblouit autant par son intelligence et son caractère que par sa beauté.

Balte d'origine, allemande d'éducation et de cœur, française par mariage et « droit de conquête impériale », anglophile par inclination, s'exprimant aussi bien en français qu'en allemand et en anglais, familière de l'italien, Dorothee de Dino fut avant la lettre une véritable Européenne, incarnation de cette Europe des nations et de l'esprit que Talleyrand et elle-même illustrèrent au cours du congrès de Vienne en 1814-1815. Si les Mémoires et correspondances de ses contemporains ont souligné à l'envi la place éminente qu'elle occupa dans la vie mondaine et intellectuelle de l'Europe au cours des premières décennies du XIX^e siècle, avec ses compatriotes, la baronne de Krüdener et la princesse de Lieven, l'influence politique et diplomatique qu'elle exerça aux côtés de Talleyrand n'a pas été estimée à sa juste valeur, tant les préjugés de l'époque ne concédaient aux femmes qu'un rôle de faire-valoir et de représentation.

Avec son flair habituel, le ministre des Affaires étrangères de Louis XVIII, chargé de défendre les intérêts de la France au congrès de Vienne, avait sollicité sa nièce par alliance, au lieu de sa femme, l'encombrante ex-Mme Grand (épousée en 1802 sur injonction de Napoléon, et dont on disait qu'elle « était

la Belle et la Bête réunies en une seule personne »), pour faire les honneurs de sa maison et l'assister dans ses manœuvres diplomatiques. « Par son esprit supérieur et par son tact, elle sut attirer et plaire, et me fut fort utile », se plaît à reconnaître Talleyrand dans ses *Mémoires*. C'est alors qu'elle étrenna ce rôle d'« agrégé volant en diplomatie » qu'elle devait remplir jusqu'à la mort de l'ex-évêque d'Autun, et dont témoigne un contemporain, le comte de Saint-Aulaire : « Préposée au service de la propagande, mais sans titre officiel, ce qui est la première condition du succès, la délicieuse Dorothee, comtesse de Périgord et bientôt »

121
LE GRAND
HISTOIRE

UNE GRANDE DAME EUROPÉENNE

Page de gauche : Dorothee de Sagan, princesse de Courlande, duchesse de Dino, par Catherine-Caroline Cogniet, d'après Pierre-Paul Prud'hon, XIX^e siècle (Versailles, musée du Château). Belle, intelligente et cultivée, familière des plus grandes cours européennes de son temps, la duchesse de Dino avait su séduire grand nombre de ses contemporains.

En haut : Vue de Nice depuis la tour Clérissy, illustration du *Journal de voyage en Europe* de la duchesse.



duchesse de Dino, qui depuis quelque temps faisait les honneurs de sa maison, régnera sur le Congrès. A 21 ans, elle était plus profondément diplomate que la plupart des professionnels blanchis sous le harnais... » A l'urbanité, à l'entregent et à la culture qu'elle tenait de son éducation, la jeune femme joignait une intelligence et une détermination remarquables, mais aussi un esprit critique acéré, autant de dons qui la firent à la fois admirer et redouter par ses contemporains. Selon le baron de Vitrolles, l'un des proches conseillers de Louis XVIII, qui la connut dès son adolescence, « elle avait sur M. de Talleyrand les droits d'un esprit fort et ferme en ses desseins (...), sa facile et haute compréhension se prêtait à tous les sujets. (...) Elle aidait M. de Talleyrand à penser et le forçait à préciser et compléter ses idées, qui, sans elle, seraient restées vagues et vaines. Enfin, souvent, elle l'inspirait. Son esprit marchait à grands pas et pour comprendre il lui fallait moins de paroles qu'à toute autre. » Si la difficile mission de Talleyrand, restaurer la place de la France dans le concert des grandes puissances, fut

menée à bien, Dorothee de Courlande n'y fut pas pour rien, tout comme elle ne fut pas étrangère à l'essor du mouvement libéral qui porta Louis-Philippe au pouvoir lors de la révolution de 1830 et au succès de l'ambassade de son oncle, nommé ambassadeur à Londres de 1830 à 1834, où furent jetées les fondations d'une « entente cordiale » entre la Grande-Bretagne et la France.

Après la disparition de son protecteur et mentor, qu'elle réconcilia avec l'Eglise sur son lit de mort, elle se partagea entre les châteaux de Rochecotte et de Valençay, en France, et ses vastes domaines de Silésie prussienne. Ecartelée entre deux cultures et deux pays, considérée comme allemande en France et comme française en Prusse, elle garda un attachement profond pour son pays natal : « Je suis en France depuis plus de vingt ans, dans une position qui devrait faire croire que je suis au-dessus des préventions, eh bien ! je ne les ai point vaincues, je suis toujours considérée comme une étrangère et si, parfois, j'ai cru avoir pris racine, on m'a bien vite prouvé que je me trompais... » constate-t-elle avec amertume

en 1834. Ses deux fils, Napoléon-Louis, duc de Valençay, et Alexandre, duc de Dino, établis, sa fille Pauline une fois mariée en 1839 à Henri de Castellane, fils du maréchal, rien ne la retient plus en France, tandis que la cour de Berlin – elle fut l'amie d'enfance de Guillaume I^{er} – la presse de revenir en Prusse. En 1842, elle rachète à sa sœur Pauline le château de Sagan, que son père, le duc Pierre de Courlande, avait acquis en 1786. Plus qu'un domaine, c'est une petite principauté, jouissant de prérogatives suzeraines, où Dorothee, libre et riche, renoue avec des habitudes féodales et où elle répand ses bienfaits. A la veille d'un long voyage, elle confie à un ami : « J'aime Sagan, j'y ai traversé toute une vie de l'âme, orages, luttres, secousses, j'y ai ensuite trouvé calme, méditation, recueillement. »

Pourtant, en 1852, le besoin de voyager la saisit à nouveau. Le prétexte ? Rétablir sa santé chancelante au soleil du Midi, sur le rivage de Nice, où elle a effectué au moins deux séjours depuis 1826, où elle retrouvera ses enfants et des amis. « On y vit à bon marché, écrit-elle peu avant son départ, sans devoirs



CIRCÉ ET LE DIABLE BOITEUX Page de gauche : *Charles Maurice de Talleyrand Périgord (1754-1838), prince de Bénévent*, par François Gérard, 1808 (New York, The Metropolitan Museum of Art). Ci-contre : la chambre de la duchesse de Dino au château de Valençay, propriété de Talleyrand, oncle par alliance de Dorothée, qui était subjugué par la jeune femme. Ci-dessous : illustration du château de Sagan dans le *Journal* de la duchesse. Situé aujourd'hui dans l'ouest de la Pologne, il fut son dernier refuge.



de cour. Le climat, pour qui n'a pas mal à la poitrine, est excellent, les environs charmants, la mer superbe, les promenades faciles. Veut-on vivre en ermite ? On le peut. Veut-on voir du monde ? On y trouve des échantillons des différents pays de l'Europe, parmi lesquels on peut choisir. Dans une secousse politique, on peut ou s'embarquer immédiatement, ou passer en une demi-heure en France. Mon intention est d'y être le 1^{er} novembre pour y rester cinq mois consécutifs. » Parmi les raisons que Dorothée de Dino ne dit pas, il y a aussi le désir de fuir les chagrins domestiques, d'échapper à ses crises de dépression chroniques : « J'ai eu un mari sans vie domestique, j'ai des enfants sans vie matérielle, j'ai quelques rares amis dont je suis séparée, j'ai eu des guides et des protecteurs, ils ne sont plus sur la terre, ma santé n'est plus ce qu'elle a été, mes souvenirs sont souvent fort amers. (...) J'ai fait, en grand et en petit, en autrui et surtout en moi-même les plus tristes expériences. Voilà de quoi justifier toutes les tristesses. »

En grande dame qu'elle était, Dorothée de Dino, qui approche la soixantaine,

ne voyage pas seule, ni sans bagages. Lorsqu'elle quitte le château de Sagan, le 10 octobre 1852, c'est en compagnie du comte de Schulenburg, son beau-frère, le troisième mari de sa sœur Wilhelmine, décédée, qui administre le duché de Sagan, de sa dame de compagnie, Mlle de Bolschwing, et d'un monceau de malles. A Innsbruck, la rejoint Adolphe de Bacourt, ancien collaborateur de Talleyrand, ambassadeur, ex-amant devenu un ami intime, avec qui elle mettra en ordre les papiers et les Mémoires du prince des diplomates.

Le trajet jusqu'à Nice s'effectue en partie en train, de Berlin à Munich, à travers les royaumes de Prusse, de Saxe et de Bavière, puis en convoi de quatre berlines, à travers l'Autriche-Hongrie, le royaume lombardo-vénitien, et le royaume de Piémont-Sardaigne. En Allemagne, la duchesse fait étape à Berlin, où elle est chaudement accueillie par la famille royale, puis à Potsdam, Leipzig, Nuremberg et Munich. En Autriche, elle passe par Innsbruck et entre en Italie par le col du Brenner. Par Vérone, Brescia, Milan et Gênes elle gagne enfin Menton et le

comté de Nice qui, annexé par la France en 1793, est revenu dans le giron du royaume de Piémont-Sardaigne par le traité de Paris de 1814.

Région frontière entre la France et l'Italie – on y parle outre la langue d'oc, le « nissart », l'italien et le français –, le comté est devenu, dès le milieu du XVIII^e siècle, le séjour hivernal favori des élites britanniques. Dans leur sillage, la grande aristocratie européenne, française, russe, allemande, italienne, a pris l'habitude, à partir des années 1830, d'y hiverner entre la fin de l'automne et le printemps. Dans un espace restreint, entre Riquier et la colline du Château, et notamment dans le quartier de la Croix de Marbre, ces immigrants de luxe louent des villas environnées de jardins à la bourgeoisie et à la noblesse locales. Pour sa part, la duchesse prend à bail l'une des plus belles, la villa Avigdor, sur la promenade des Anglais, appartenant au banquier et consul de Prusse, Jules Avigdor : « La villa est spacieuse, le jardin de la maison s'étend presque jusqu'à la mer ; la plupart des chambres sont du côté ensoleillé (...). Le banquier nous a aidés à constituer un équipage »



LES RÊVERIES D'UNE PROMENEUSE SOLITAIRE

Ci-contre, en bas et page de droite : La Villa Cessole, La Promenade au bord de la mer à Nice et La Croix de Marbre, illustrations du *Journal de voyage en Europe* de la duchesse de Dino. Calligraphié avec soin en écriture cursive, ce *Journal* est accompagné de reproductions iconographiques et d'aquarelles originales, certaines de la main de ses amis, comme les Cessole.

correct, sans qu'il soit trop cher. » Arrivée le 9 novembre 1852 après un périple d'un mois, agrémenté à chaque étape de visites touristiques et de rencontres avec des personnalités éminentes, Dorothée de Dino repartira le 15 mars 1853. Comment occupa-t-elle ces quatre mois d'hiver ? Son dessein était d'y rencontrer ses fils, les ducs de Valençay et de Dino, et sa fille, Pauline, veuve depuis 1847. Fin novembre, celle-ci vient séjourner auprès d'elle, puis en janvier c'est au tour de son fils cadet Alexandre, suivi de son fils aîné, Napoléon-Louis, qui vont retrouver leur père à Florence.

Si le soleil et la lumière de la Méditerranée lui font du bien, Dorothée de Dino est sensible aux variations climatiques, souffre des rafales de vent, des déluges de pluie, des tempêtes et même de chutes de neige, d'autant plus que les maisons ne sont pas ou mal chauffées, pleines de courants d'air et ignorent le confort des poêles à l'allemande. A l'un de ses correspondants, elle exprime sa nostalgie du pays natal : « Ma santé n'est ni pire ni meilleure au soleil, au bord de la mer bleue, sous les palmiers élancés, les roses en fleurs, les frondaisons de lauriers et les buissons d'orangers, que dans la neige, le gel et les forêts de sapin du Nord. Mes souffrances sont plus profondes, et ne dépendent d'aucun ciel ! La nature est belle et variée ici, surtout la couleur chaude, l'air transparent.

Je me promène beaucoup, surtout sur les montagnes qui protègent Nice ; de là, la mer magnifique est la plus belle : sur ces hauteurs, je reste assise, je prends un bain de soleil, je profite du parfum aromatique de la flore locale (...). Ainsi, je reste des heures à l'air libre, à méditer, à rêver, jusqu'à ce qu'un mistral trop souvent récurrent ou un sirocco paralysant me ramène dans ma maison exposée aux courants d'air, avec une cheminée qui fume, dans mes quartiers du sud très déficients. »

Quand elle ne reste pas chez elle à jouer du piano, peindre, écrire, classer

les archives de Talleyrand en compagnie d'Adolphe de Bacourt qui, le soir, lui lit des romans ou commente avec elle l'actualité politique – l'ancienne libérale de la monarchie de Juillet, horrifiée par les révolutions de 1848, a basculé du côté du légitimisme et des principes de la Sainte-Alliance –, elle entraîne sa dame de compagnie dans des promenades à pied ou en calèche dans les environs de sa villa, dans l'arrière-pays ou jusqu'à Villefranche. A cet égard, son journal reflète une sensibilité toute romantique, « byronienne », aux paysages et aux manifestations de la nature,



15. November.

Jetzt wieder eine meine Beschreibung, während der geistigen Zeitigen Reise,
die wieder eine kleine so unendlich geistig, und die zu einem geistigen, kleinen
Aussatz, nicht einmal zu einem geistigen Aufsatzung gelangen konnte.

Ich besuche mich in der *St. Petri Kirche*, zu der wie in geistigen Bestand,
der *Croix de Marbre*, gesehen.

Die Kirche war nicht

den zwei Stunden und

und die Zeit der

nicht allzuweit

die beiden zu

der Zeit der

aus der Zeit

den der Zeit

und der Zeit

geistig geistig geistig.

einmal geistig geistig.

den der Zeit

geistig geistig geistig.

den der Zeit

geistig geistig geistig.

den der Zeit

geistig geistig geistig.

den der Zeit

geistig geistig geistig.

den der Zeit

geistig geistig geistig.

den der Zeit

geistig geistig geistig.

den der Zeit

geistig geistig geistig.

den der Zeit

geistig geistig geistig.

den der Zeit

geistig geistig geistig.

den der Zeit

geistig geistig geistig.

den der Zeit

geistig geistig geistig.

den der Zeit

geistig geistig geistig.

den der Zeit

geistig geistig geistig.

den der Zeit

geistig geistig geistig.

den der Zeit

geistig geistig geistig.

den der Zeit

geistig geistig geistig.

den der Zeit

geistig geistig geistig.

den der Zeit

geistig geistig geistig.



geändert voll, und so ist.

den der Zeit

geändert voll, und so ist.

den der Zeit

geändert voll, und so ist.

den der Zeit

geändert voll, und so ist.

den der Zeit

geändert voll, und so ist.

den der Zeit

geändert voll, und so ist.

den der Zeit

geändert voll, und so ist.

den der Zeit

geändert voll, und so ist.

den der Zeit

geändert voll, und so ist.

den der Zeit

geändert voll, und so ist.

den der Zeit

geändert voll, und so ist.

den der Zeit

geändert voll, und so ist.

den der Zeit

geändert voll, und so ist.

den der Zeit

geändert voll, und so ist.

den der Zeit

geändert voll, und so ist.

den der Zeit

geändert voll, und so ist.

den der Zeit

geändert voll, und so ist.

den der Zeit

geändert voll, und so ist.

den der Zeit

geändert voll, und so ist.

den der Zeit

geändert voll, und so ist.

den der Zeit

geändert voll, und so ist.

den der Zeit

geändert voll, und so ist.

den der Zeit

geändert voll, und so ist.

den der Zeit

geändert voll, und so ist.

Maison Saisi

Croix de Marbre

gestaltet (während der Zeit der Paternoster der Kirche) und die
beiden geistig. Es war gerade zu dem den Zeit der Zeit zu kommen.

Ich kann in einer geistigen Indignation geistig, und so ist, und so ist
nicht, eine geistige Indignation geistig, und so ist, und so ist.

Am 1848, ist eine geistige Indignation geistig, und so ist, und so ist
nicht, eine geistige Indignation geistig, und so ist, und so ist.

den der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit
nicht, eine geistige Indignation geistig, und so ist, und so ist.

Einfall (während der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit
nicht, eine geistige Indignation geistig, und so ist, und so ist.

O! meine geistige Indignation geistig, und so ist, und so ist
nicht, eine geistige Indignation geistig, und so ist, und so ist.

den der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit
nicht, eine geistige Indignation geistig, und so ist, und so ist.

den der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit
nicht, eine geistige Indignation geistig, und so ist, und so ist.

den der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit
nicht, eine geistige Indignation geistig, und so ist, und so ist.

den der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit
nicht, eine geistige Indignation geistig, und so ist, und so ist.

den der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit
nicht, eine geistige Indignation geistig, und so ist, und so ist.

den der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit
nicht, eine geistige Indignation geistig, und so ist, und so ist.

den der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit
nicht, eine geistige Indignation geistig, und so ist, und so ist.

den der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit
nicht, eine geistige Indignation geistig, und so ist, und so ist.

den der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit
nicht, eine geistige Indignation geistig, und so ist, und so ist.

den der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit
nicht, eine geistige Indignation geistig, und so ist, und so ist.

den der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit
nicht, eine geistige Indignation geistig, und so ist, und so ist.

den der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit
nicht, eine geistige Indignation geistig, und so ist, und so ist.

den der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit
nicht, eine geistige Indignation geistig, und so ist, und so ist.

den der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit der Zeit
nicht, eine geistige Indignation geistig, und so ist, und so ist.

après un séjour à Venise, où elle visitera la duchesse de Berry et le comte de Chambord, vers son « home » bien-aimé de Silésie, où elle s'éteindra dix ans plus tard parmi les souvenirs de Talleyrand. Sans doute est-ce à son arrivée à Sagan qu'elle rédigea ou fit rédiger son journal de voyage, calligraphié avec soin en écriture cursive et orné de reproductions iconographiques et d'aquarelles originales, certaines de sa main, d'autres de son amie Mathilde de Castellane, des lieux qu'elle visita. Ce manuscrit de 306 pages, réchappé par miracle au pillage du château par l'Armée rouge en 1945, a été récemment découvert à la bibliothèque Jagellonne de Cracovie. Traduit et présenté par le professeur Laurent Guihéry, il complète aujourd'hui avec bonheur les *Souvenirs et chronique de la duchesse de Dino*, publiés par ses petites-filles, la comtesse Jean de Castellane et la princesse Radziwill, au début du XX^e siècle, et réédités en 2016 par Anne et Laurent Theis dans la collection « Bouquins ».

125
LE GRAND
HISTOIRE

À LIRE



Journal de voyage en Europe, Berlin-Nice-Venise-Sagan 1852-1853, Duchesse de Dino, Lacurne, 364 pages, 29 €.

Divine Dorothee. La dernière duchesse de Courlande, Imants Lancmanis, Lacurne, 422 pages, 55 €.

Souvenirs et chronique de la duchesse de Dino, Robert Laffont, « Bouquins », 1 184 pages, 32 €.

tandis que lors de ses voyages aller et retour à travers l'Allemagne et l'Italie, elle témoigne, dans ses visites aux monuments, aux galeries d'art et aux bibliothèques, d'une intelligence de l'art et d'une culture très supérieures à celles des touristes ordinaires, à l'égal d'un Stendhal ou d'un Mérimée.

Devenue solitaire par les aléas de son existence, l'ancienne Circé du congrès de Vienne et de Londres n'en mène pas moins une vie sociale active, fréquentant d'anciennes connaissances de la colonie étrangère, surtout anglaises, mais aussi russes et allemandes, recevant à dîner ou se rendant aux invitations de quelques familles niçoises avec qui elle s'était liée lors de ses précédents séjours, les Orestis et les Cessole, parents de sa fille Pauline. Mélomane

avertie, elle est une habituée des soirées musicales organisées par le comte Eugène de Cessole et sa femme, Mathilde de Castellane, dans leur hôtel de la place Saint-Dominique et leur villa de Saint-Barthélemy, où ils reçoivent les plus grands compositeurs de l'époque et la fine fleur de la colonie étrangère. Par leur intermédiaire, elle prend des cours d'italien avec un réfugié politique libéral, dans le but d'obtenir une audience du pape car, convertie au catholicisme dès 1811, elle hante avec ferveur les églises et les couvents, notamment Saint-François-de-Paule, le monastère de Cimiez et l'abbaye de Saint-Pons. Le 14 mars, c'est avec émotion, confie-t-elle, qu'elle tourne la page de ce chapitre de sa vie pour le long voyage de retour qui la ramènera,



T R É S O R S V I V A N T S

Par Sophie Humann



La sève de l'Histoire

L'association A.R.B.R.E.S., qui fête
son trentième anniversaire, répertorie et protège les arbres
remarquables, dont certains ont connu
la guerre de Cent Ans ou même la guerre des Gaules.



AUPRÈS DE MON ARBRE Page de gauche : âgé de plus de trois cents ans, le hêtre de Ponthus en forêt de Brocéliande a été mis à terre par la tempête Ciaran, en novembre 2023. Depuis trente ans, Georges Feterman (*page de gauche, en bas*) parcourt la France pour inventorier et protéger les plus vieux de nos arbres, comme l'olivier de Roquebrune-Cap-Martin, dans les Alpes-Maritimes (*ci-dessus*), qui aurait plus de deux mille ans.

Depuis trois cents ans, perché sur un tertre au cœur de la forêt de Brocéliande, il se laissait admirer de loin. Ses racines abritaient, dit-on, les ruines d'un château – celui d'un héros de la légende arthurienne – détruit par les troupes de Bertrand du Guesclin en 1372. Le hêtre de Ponthus n'est plus. Déjà fragilisé par la perte de plusieurs de ses branches charpentières, cet arbre parmi les plus célèbres de Bretagne a été arraché par la tempête Ciaran dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre 2023. Comme le chêne de Paulay, dans le Morbihan ou celui de Locmaria-Berrien, dans le Finistère, planté dans l'enclos paroissial à côté de son jumeau il y a plus de quatre cents ans.

Tous ces témoins de l'Histoire avaient reçu le label « Arbre remarquable » décerné par l'association A.R.B.R.E.S. (Arbres remarquables : bilan, recherche, étude et sauvegarde), qui fête cette année ses 30 ans. Bien que cette distinction n'ouvre le droit à aucune subvention ni réduction fiscale, elle est synonyme d'une forte reconnaissance. « *Lorsque nous décernons le label dans une commune,*

celui-ci suscite une véritable fierté chez les habitants, explique Georges Feterman, le président de l'association, *et cette fierté est la meilleure garantie que l'arbre sera respecté et protégé.* » Voilà des années que ce professeur agrégé de sciences naturelles arpente la France à la recherche des arbres remarquables signalés à l'association par des propriétaires, des élus ou les correspondants qui, dans chaque région, favorisent les inventaires de ce patrimoine vivant, les recherches historiques et scientifiques, et aident ceux qui veulent préserver ces vieux arbres, souvent fragilisés par l'âge ou menacés par l'aménagement du territoire et l'urbanisation.

Le concept d'« Arbre remarquable » a été inventé par Robert Bourdu, professeur de physiologie végétale à la faculté d'Orsay, qui s'est très tôt intéressé aux fonctions mémorielles des arbres. Lorsque, en 1994, Georges Feterman publie des photos

d'arbres insolites dans une revue, il reçoit deux messages, l'un du Pr Bourdu et l'autre du directeur du Jardin des Plantes de Paris, Yves-Marie Allain. Robert Bourdu sera le premier président de l'association A.R.B.R.E.S., fondée à la suite du groupe de recherche initié par Georges Feterman à l'Université Ouverte de Paris 7. Les trois hommes mettent en commun leurs connaissances des arbres et leurs réseaux, multiplient les conférences, les expositions. En 2000, le label « Arbre remarquable », reconnu par le ministère de la Transition écologique, est créé. Il sera suivi par un second, « Ensemble arboré remarquable ».

Aujourd'hui, ce sont plus de 800 arbres qui sont labellisés à travers la France. Le comité scientifique de l'association se réunit plusieurs fois par an pour étudier les nombreux dossiers qui lui parviennent et en sélectionne chaque fois à peine une poignée. Pas les plus droits, ni les plus

rares sur le plan botanique, mais les plus vénérables, les grands témoins. *« Comment ne pas être bouleversé devant un arbre dont on peut prouver qu'il a mille ans ou plus, qu'il a vu défiler les troupes de Charlemagne, qu'il était déjà grand quand Guillaume le Conquérant tint conseil à ses pieds avant de franchir la Manche, écrit Robert Bourdu dans son ouvrage Arbres de mémoire. Leur emplacement dans la forêt ou au cœur du village n'est pas le fruit du hasard. Il y a des siècles, des hommes les ont plantés et, durant des siècles, la cognée les a épargnés. Ainsi leur message s'est-il transmis de génération en génération. Mais le saisir n'est pas toujours facile, tant les méandres de leur vie et les lacunes de notre mémoire collective ont comme brouillé ces mystérieuses confidences. »*

Quels sont ces arbres qui nous parlent d'histoire ? Les plus vieux du monde, ce sont des pins : l'un, dans les montagnes blanches de Californie, est surnommé « Mathusalem » et dépasserait les 4 800 ans ; un deuxième, en Tasmanie, en aurait le double. Le plus vieil arbre de France, lui, est un olivier, labellisé en 2016, sur lequel veille la commune de Roquebrune-Cap-Martin, dans les Alpes-Maritimes, après avoir été sauvé au début du XX^e siècle par le diplomate et historien Gabriel Hanotaux. Celui-ci avait racheté la parcelle où pousse l'arbre au propriétaire qui voulait l'abattre. Les racines de l'olivier s'entremêlent au mur qui le soutient et la circonférence de ses rejets tourmentés dépasse 23 m. Cet olivier pourrait avoir été planté par les premières colonies phocéennes, dans les derniers siècles avant Jésus-Christ.

Il est difficile de donner l'âge d'un très vieil arbre avec précision : son tronc creux, ses boursofflures empêchent généralement de compter tous ses cernes de croissance. Quelques autres arbres français dépassent certainement le millénaire : des aubépines, comme celle de Saint-Mars-sur-la-Futaie en Mayenne, et surtout les ifs des cimetières normands et parfois bretons, qui remontent à l'époque gauloise et dont la tradition se retrouve ailleurs dans le monde celte. Symbole d'éternité, l'if veillait sur les morts



dans leur dernière demeure. Les chrétiens ont bâti leurs églises sur les anciens lieux de culte, et les ifs sont restés, comme à La Lande-Patry (Orne), Saint-Ursin (Manche), Foulbec (Eure), Pommerit-le-Vicomte (Côtes-d'Armor). Ceux de La Haye-de-Routot, qui abritent l'un une chapelle et l'autre un oratoire, sont devenus l'une des curiosités touristiques de l'Eure.

Quant à celui du cimetière d'Estry, dans le Calvados, il est particulièrement émouvant : certainement plus que millénaire (on parle de 1 600 ans), il a été témoin de nombreux événements historiques, jusqu'aux combats acharnés de 1944 dans le bocage normand, qui ont incendié l'église à côté de lui et mutilé certaines de ses branches. Avec l'aide des villageois, il s'est pourtant relevé. Comme tous les doyens de nos arbres, il doit affronter aujourd'hui un autre combat : la sécheresse. Les membres de l'association qui le protège se sont donc mobilisés pour remplacer, l'été dernier, les graviers qui l'entouraient par une couche de broyat frais, laquelle maintiendra une humidité constante. Une passerelle permettra aux visiteurs de l'approcher sans tasser le sol au-dessus de ses racines.

Roi des arbres de France, le chêne n'est-il pas lui aussi intimement lié à son histoire ? A l'époque gauloise, les druides y cueillaient le gui au sixième jour de la Lune, et leurs assemblées se tenaient sous ses branches huit fois dans l'année. Nombre de ces chênes druidiques furent abattus dans les premiers siècles de la christianisation de la Gaule. Le dernier, le chêne Sans-Pareil,

situé sur la commune Eschène-Autrage, dans le Territoire de Belfort, fut coupé par le maire le 19 mars 1858 car il était l'objet de réminiscences de cultes druidiques ! Le 8 mars 1960, la commune décida de faire figurer un chêne d'or dans son blason en mémoire du vieil arbre. Beaucoup furent plantés après le règne de Charlemagne et dédiés au culte d'un saint ou de la Vierge. Le plus célèbre est certainement celui d'Allouville-Bellefosse, en Seine-Maritime, dont le tronc mutilé survit, entouré de deux chapelles qui ont assuré sa postérité. Quant au chêne de Tronjoly, dans les Côtes-d'Armor, dont le tronc n'a plus de cœur, il aurait entre 800... et 1 600 ans, et on dit qu'au XVIII^e siècle, un moine y avait installé sa bibliothèque. L'eau recueillie au fond du chêne cuve de la forêt de Brotonne, elle, possède encore, paraît-il, des vertus antiseptiques et anti-hémorragiques !

Recherchés pour leur bois de construction, pour leur charbon qui alimentait les forages et les verreries, pour leur écorce qui teignait le cuir et même pour les noix de galle formées sur leurs feuilles en réaction à la piqûre du cynips et récoltées pour fabriquer de l'encre, les chênes pédonculés et sessiles furent plantés massivement par Colbert lors de la grande réformation des forêts du Domaine, notamment à Tronçais, dans l'Allier, ou à Bercé, dans la Sarthe. Certains de ces arbres encore debout ont été choisis pour rebâtir la flèche de Notre-Dame. Un chêne a miraculeusement survécu au carnage d'Oradour-sur-Glane le 10 juin 1944. D'autres, isolés dans les herbages,



LES RACINES DU CIEL Le chêne millénaire d'Allouville-Bellefosse, en Seine-Maritime (à gauche) possède deux chapelles imbriquées dans son tronc. Le platane de la Liberté à Bayeux (en bas) est lui l'un des seuls survivants de la ferveur révolutionnaire. Massivement plantés dans les parcs au XIX^e siècle, les cèdres du Liban, dont celui du château de Malmaison (ci-dessus), vivent malheureusement beaucoup moins vieux que dans leur pays d'origine.

servirent de cachette aux Chouans pendant les guerres de Vendée : c'est le cas du chêne à Guillotin, dans la forêt de Paimpont, dont le tronc a abrité un prêtre réfractaire, et de celui du Pouldu, dans le Morbihan. Quelques autres témoins de la Révolution vivent toujours, érigés dès 1790 sur les places des villes et des villages au nom de la liberté, comme le platane qui trône encore derrière la cathédrale de Bayeux. Après deux ans, l'abbé Grégoire estimait leur nombre à 60 000. La monarchie revenue au pouvoir fit abattre ces symboles républicains. On en replanta en 1848, puis à nouveau en 1905, pour fêter la séparation des Eglises et de l'Etat...

Les arbres importés en France par des voyageurs dépérissent, eux, plus vite que dans leur pays d'origine. Platanes ou cèdres, parfois bimillénaires à Constantinople ou sur les monts du Liban, tout comme les séquoias américains, prennent très vite

sous notre climat une ampleur spectaculaire, mais, après deux siècles, leur bois, fragilisé, casse sous les coups des tempêtes. Le cèdre du Liban planté en 1800 par Joséphine à Malmaison pour célébrer la victoire de Bonaparte à Marengo est cependant toujours là, comme celui du Jardin des Plantes de Paris, l'un des deux plants rapportés d'Angleterre par Jussieu en 1734. Ils ont rejoint la liste de ces vieux arbres dont les espèces sont présentes sur le sol français à l'état endémique.

« La sauvegarde de ces témoins des âges anciens est une affaire collective, écrit Robert Bourdu. Sans valeur marchande, ruinés, sans utilité immédiate, ces arbres exceptionnels sont menacés. Il y a urgence à intervenir. Il y a devoir d'assistance envers ces témoins encore vivants du cheminement chaotique de notre histoire. Nos racines risquent de disparaître avec celles de ces arbres, et il se peut que nous soyons à notre tour fragilisés et ballottés au gré des vents divers qui balaient l'horizon dénudé, sans repères, sans mémoire. »



À LIRE

Arbres de mémoire

Robert Bourdu (texte) et Georges Feterman (photographies)
Actes Sud, 138 pages, 37,90 €.



LE FIGARO HISTOIRE

1 AN
D'ABONNEMENT
6 NUMEROS

45€
au lieu de 59,40€



OU

2 ANS
D'ABONNEMENT
12 NUMEROS | **80€**
au lieu de 118,80€

+ 10€ DE RÉDUCTION

ABONNEZ-VOUS

PAR TÉLÉPHONE

01 70 37 31 70

avec le code RAP24002

PAR INTERNET

www.figarostore.fr/histoire

ou scannez
ce code



PAR COURRIER

en adressant votre règlement de 45 €
ou 80 € à l'ordre du Figaro à :

Le Figaro Histoire Abonnement,
45 avenue du Général-Leclerc
60643 Chantilly Cedex

Offre France métropolitaine réservée aux nouveaux abonnés et valable jusqu'au 31/03/2024. Les informations recueillies sur ce bulletin sont destinées au Figaro et ses sous-traitants, pour la gestion de votre abonnement et uniquement au Figaro pour vous adresser des offres commerciales pour des produits et services offerts par Le Figaro. Afin d'exercer les droits relatifs à vos données personnelles dans les limites prévues par la loi, vous pouvez vous adresser à Le Figaro, DPO, 101 rue de l'Abbé-Groult, 75015 Paris. Si vous ne souhaitez pas recevoir nos promotions et sollicitations, cochez cette case ☐. Si vous ne souhaitez pas que vos coordonnées postales soient transmises à nos partenaires commerciaux pour de la prospection commerciale postale, cochez cette case ☐. Photos non contractuelles. Vous disposez du droit de saisir la CNIL de toute réclamation concernant le traitement des données vous concernant. Notre politique de confidentialité et nos CGV sont disponibles sur <https://mentions-legales.lefigaro.fr/le-figaro/politique-de-confidentialite-figaro> et <https://boutique.lefigaro.fr/conditions-generales-de-vente>.

AVANT, APRÈS

Par Vincent Trémolet de Villers

© FRANÇOIS BOUCHON/LE FIGARO.



La fée, avenir de l'homme

IL L'ESPRIT DES LIEUX

130
HISTOIRE

Claude Monet peignait ses impressions au soleil levant, Sylvain Tesson décrit ses sensations au soleil fuyant. Il quitte l'Espagne pour rejoindre l'Ecosse à pied, en bateau, en grim pant les falaises pour accéder aux promontoires. Il cherche les fées dans la brume, la pluie, la lumière, la roche, l'écume, la nuit, le mouvement, le silence. Il cherche quoi ? L'éternité ? « *C'est la mer allée avec le soleil* », dit le poète, mais c'est beaucoup plus que cela. Il suffit d'ouvrir *Avec les fées* pour le comprendre. Ce « *Go West* » aquatique fait pendant au *Blanc* des Alpes dans lequel Tesson s'effaçait. Ici, l'auteur cherche le Graal, c'est-à-dire la seconde de cristal qui concentre toute la beauté du monde : la fée. Il le fait avec les fantômes des chevaliers de la Table ronde, les contes et légendes celtiques, la matière bretonne, le granit chrétien. Récits d'aventures ? Ce n'est pas Tintin au pays des merveilles, c'est une navigation intérieure, une méditation, une prière. Elle exige une discipline. Le mouvement d'abord – le rythme des vagues, des pas, des vers –, sans lequel l'esprit s'atrophie ; les amis ensuite, avec lesquels la vie est plus douce (ils sont deux camarades à accompagner Tesson sur le bateau) ; l'imaginaire enfin, celui de l'Histoire, du folklore, des mythes, qui anime les formes du monde. « *De noirs granits bourrus, puis des mousses riantes* », écrit Victor Hugo, c'est ce que l'on voit sur la terre, l'eau c'est autre chose : « *La fumée montait, le soleil tombait, la nuit s'étirait, le monde s'usait, les mouettes planaient, très cool, la mer bavait, très hard.* » Entre terre et mer, le

promontoire, « *le balcon de l'Ouest* ». Le promontoire, lieu de « *la promesse, de la mémoire, de la présence* ».

Cette quête, comme l'affût de la panthère, mêle le plaisir des détails pratiques (tenues, bivouacs, météo), les considérations philosophiques, « *ce qui demeure sauve* », les fulgurances poétiques – dans la grotte de Fingal en Ecosse : « *Londe des vagues s'écrasait au fond. Un mugissement emplissait l'ancre. Il résumait l'océan* » –, et même la théologie de l'Histoire, « *la douceur celtique avait accueilli l'amour chrétien* ». Dans les ports de Bretagne, d'Irlande ou du pays de Galles, Tesson retrouve notre temps qu'il s'évertue à fuir. Il parcourt les landes, admire les alignements de pierres levées, entre dans les vieilles chapelles, continue de s'étonner de ces humains qui ont définitivement mis l'écran d'un téléphone entre le monde et eux. La bête de l'information comme celle du divertissement sont tenues à distance. Mais pendant que les poètes naviguent, que les grimpeurs escaladent, les reines meurent. « *La reine d'Angleterre est morte* », apprend Tesson dans les îles Shetland. « *Quelques jours plus tard, sur le quai du canal d'Inverness, nous allions rencontrer des éclusiers parfaitement couperosés, portant, sur leur salopette maculée de cambouis, le portrait de la défunte reine. (...) Le roi rassemble les hommes.* » Le monde entier pleure la reine et nos marins préparent le retour. Une fée « *rousse à peau de nacre* » vient pourtant rejoindre Tesson. En descendant du bateau, elle a « *des déséquilibres de biche blessée* », écrit-il en la contemplant. Elle a une « *beauté lente* » : la beauté du Graal, enfin. *S*

ÂME SENTINELLE

Ci-contre : Sylvain Tesson au sud de l'île de Mull, à l'ouest de l'Ecosse, sur le littoral de la baie de Carsaig.

© TELMON/OPALE PHOTO.



À LIRE



Avec les fées
Sylvain
Tesson
Equateurs
Littérature
224 pages
21 €

Retrouvez *Le Figaro Histoire* le jeudi 28 mars 2024

LE FIGARO
HISTOIRE
OFFRE DU MOIS

ABONNEZ-VOUS !

ET RECEVEZ LE LIVRE

MARIE-ANTOINETTE

Charles-Eloi Vial



Nombre de pages : 720
Format : 16,5 x 24 cm

La plus célèbre inconnue de l'histoire de France.

Fruit de nombreuses années de recherches, cette biographie-fleuve tranche avec toutes les précédentes. Dégageant les couches successives de l'historiographie, elle se concentre, pour retrouver la figure originale, sur les sources premières (archives et textes d'époque) afin d'exhumer le rôle politique et diplomatique de la reine de France sans négliger, bien sûr, sa relation avec son mari, ses enfants et ses amis intimes, dont Fersen, mettant en lumière son influence méconnue sur le gouvernement et ses rapports avec les différents ministres de Louis XVI, tels Maurepas, Turgot, Necker, Calonne ou Loménie de Brienne.

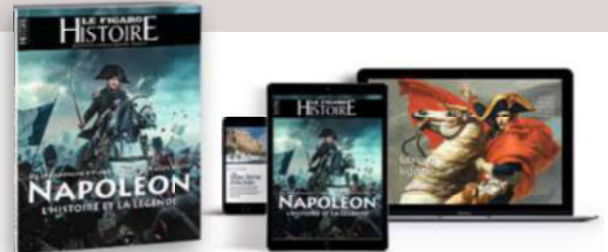
Le biographe distingue la femme de son mythe, qu'il s'agisse des circonstances de son mariage en 1770, de son accession au trône, de sa formation intellectuelle ou de ses liens avec Fersen, de ses années d'insouciance à Versailles et au Petit Trianon à l'époque du déclin du système de cour, jusqu'à l'époque des tragédies, aussi bien personnelles que politiques, revisitant à frais nouveaux l'affaire du Collier, la convocation des états généraux, l'épisode de Varennes, la chute de la monarchie, l'emprisonnement au Temple, son procès et son exécution, point de départ de sa légende.

Il en ressort une image très différente de celle laissée à la postérité, d'une reine aimant par-dessus tout la mode, les bijoux, les bals et les fêtes. Celle d'une femme mélancolique aspirant désespérément à la tranquillité, dépassée par l'ampleur de son impopularité, mais aussi capable de faire face à l'adversité avec un immense courage.

Un ouvrage rare, novateur, ambitieux qui conjugue comme rarement maîtrise des sources et art de la narration.

1 AN
D'ABONNEMENT
+ LE LIVRE
"MARIE-ANTOINETTE"

59€
au lieu de 87,40€
soit 32% DE RÉDUCTION



LE FIGARO
HISTOIRE

BULLETIN D'ABONNEMENT

À retourner sous enveloppe non affranchie à : LE FIGARO HISTOIRE - ABONNEMENTS - LIBRE REPONSE 85169 - 60647 CHANTILLY CEDEX

Plus simple et plus rapide, abonnez-vous directement sur www.figarostore.fr/histoire ou scannez ce code

☐ **59€ pour 1 an** (6 numéros) + le livre « Marie-Antoinette » au lieu de 87,40€ (prix de vente au numéro), soit une réduction de 32%.

☐ **45€ pour 1 an** (6 numéros) au lieu de 59,40€ (prix de vente au numéro), soit une réduction de 24%.



NOUVEAU Inclus dans votre abonnement, les numéros du Figaro Histoire en version numérique

☐ M. ☐ Mme

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Tél. portable _____ pour améliorer le suivi de votre livraison

Pour accéder aux versions numériques, il est indispensable de compléter votre adresse mail :

E-mail _____

☐ Je joins mon règlement par chèque bancaire à l'ordre de : Société du Figaro.

RAP24001

☐ Je règle par carte bancaire :

N° _____

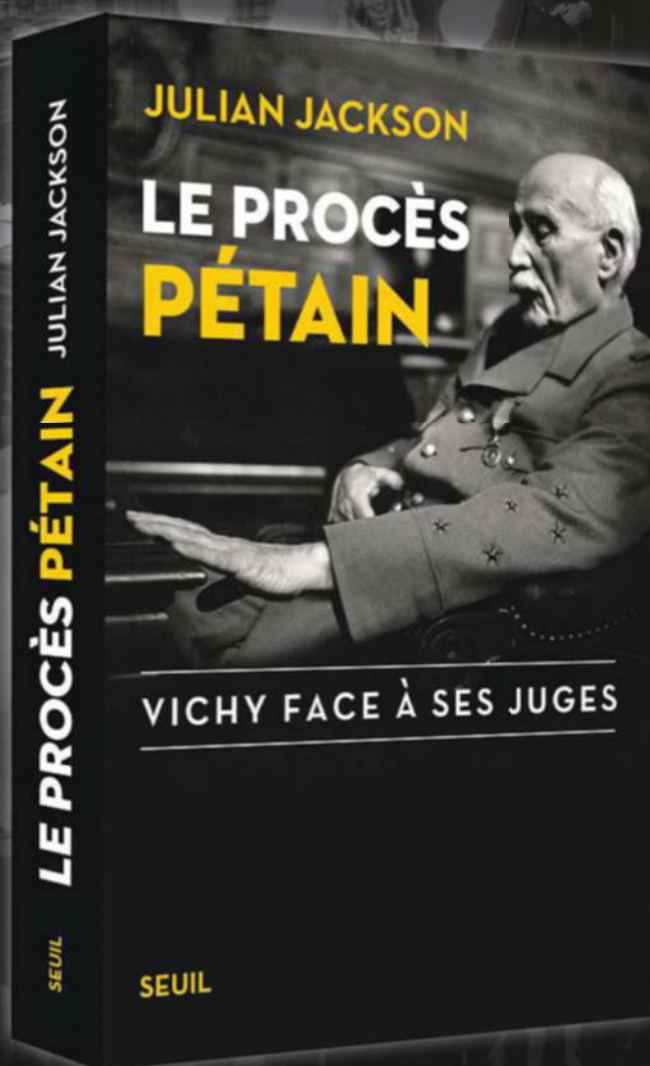
Date de validité _____

Signature obligatoire et date

Offres France métropolitaine réservées aux nouveaux abonnés et valables jusqu'au 31/03/2024 dans la limite des stocks disponibles. Expédition du livre sous 3 semaines après réception de votre règlement. Photos non contractuelles. Vous pouvez acquérir séparément le livre « Marie-Antoinette » au prix de 28€ + 10€ de frais de port et chaque numéro du Figaro Histoire au prix de 9,90€. Les informations recueillies sur ce bulletin sont destinées au Figaro et ses sous-traitants, pour la gestion de votre abonnement et uniquement au Figaro pour vous adresser des offres commerciales pour des produits et services offerts par Le Figaro. Afin d'exercer les droits relatifs à vos données personnelles dans les limites prévues par la loi, vous pouvez vous adresser à Le Figaro, DPO, 101 rue de l'Abbé-Groult 75015 Paris. Si vous ne souhaitez pas recevoir nos promotions et sollicitations, cochez cette case ☐. Si vous ne souhaitez pas que vos coordonnées postales soient transmises à nos partenaires commerciaux pour de la prospection commerciale postale, cochez cette case ☐. Vous disposez du droit de saisir la CNIL de toute réclamation concernant le traitement des données vous concernant. Notre politique de confidentialité et nos CGV sont disponibles sur <https://mentions-legales.lefigaro.fr/le-figaro/politique-de-confidentialite-figaro> et <https://boutique.lefigaro.fr/conditions-generales-de-vente>.

JULIAN JACKSON

UN DRAME BIEN FRANÇAIS



Le procès **le plus décisif**
de notre histoire au XX^e siècle



PAR L'AUTEUR DE LA BIOGRAPHIE À SUCCÈS **DE GAULLE**

SEUIL